

**LETTRES ET
ÈPITRES
AMOREUSES
D'HELOISE ET
D'ABEILARD. -...**



Kodre BU55068126

Vol. 2 : BU55068127

(Ed. vol. 2)



LETRES

ET

ÉPITRES AMOUREUSES

D'HÉLOÏSE

ET D'ABEILARD,



TOME SECOND.







Si dans les livres saints, où ma raison s'épuise,
Je jette mes regards, je n'y vois qu'HELOÏSE.
De la Religion les pures vérités
Ne peuvent consoler mes esprits agités.

LETTRES

E T

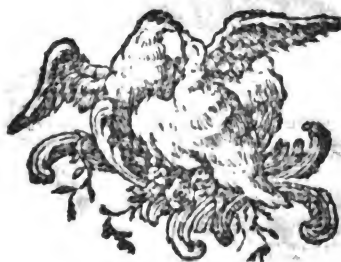
ÉPITRES AMOUREUSES

D'HELOISE

ET D'ABEILARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECONDE.



A G E N È V E.

M. DCC. LXXVII.

Gad A

5709/2



A V I S.

LE reproche mérité que nous ont fait jusqu'à présent plusieurs gens de Lettres d'avoir toujours omis, dans les différentes éditions de l'excellente Épître d'HÉLOÏSE, par M. *Colardeau*, la Lettre originale de M. *Pope*, Lettre d'autant plus intéressante, que c'est à elle à qui la littérature est redevable des différentes Épîtres en vers qui ont paru depuis seize à dix-huit ans, nous engage aujourd'hui à l'insérer dans la collection précieuse que nous offrons au Public, persuadés qu'il la lira avec autant d'avidité que les Épîtres qui la suivent. Cette Lettre est un chef-d'œuvre d'expressions tendres, de sentimens vifs & passionnés; on y verra

avec quel feu , quelle énergie , l'Auteur anglois y fait parler la sensible HÉLOÏSE. C'est une amante désolée, une femme privée de ce qu'elle a de plus cher , qui n'existe plus que pour l'ombre d'un homme qu'elle aime toujours avec encore plus d'ardeur ; qui peint ses tourmens excessifs & qui sont sans remède ; que la douleur , la tendresse accablent , & lui font oublier , dans ces momens de délire , le Dieu qu'elle sert , le cloître qui la renferme , l'univers , & même jusqu'à elle.



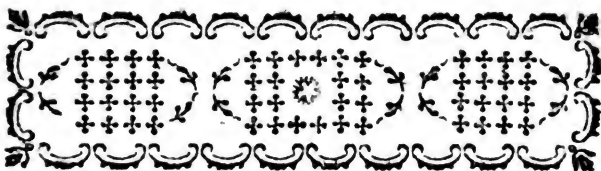
AVANT-PROPOS.

*A*BEILARD & HELOÏSE vivoient dans le douzième siècle. Ces deux personnes furent les plus distinguées de leur tems , par les lumières de leur esprit & les graces de leur figure ; mais rien ne les rendit plus célèbres que leur passion infortunée. Après une longue suite de malheurs , ils se retirèrent chacun dans un couvent séparé , & y consacrent le reste de leurs jours aux devoirs de la Religion.

Ce fut quelque tems après leur séparation , qu'une Lettre d'ABEILARD , adressée à un ami , & qui contenoit l'histoire de ses malheurs , tomba entre

les mains d'HÉLOÏSE. Cet écrit réveilla toute sa tendresse , & occasionna ces fameuses Lettres qui peignent si vivement le combat de la nature & de la grace : celle-ci en est imitée & tirée en partie.





L E T T R E

A M O U R E U S E

D' H É L O I S E

A A B E I L A R D.

DANS cette solitude paisible ; séjour où la contemplation tourne constamment ses regards vers le ciel, lieu où règne un silence si profond, quels mouvemens troublent la tranquillité de mon ame ? Pourquoi mes pensées s'égarant-elles au-delà de cette retraite sacrée ? Pourquoi mon cœur ressent-il des feux si long-tems oubliés ? Quoi ! aimerois-je encore ?

Oui , cette lettre vient de lui , c'est le nom d'ABEILARD qu'HÉLOÏSE doit baiser encore une fois. Nom cher & fatal ! je ne veux plus te prononcer. Ne passe plus ces lèvres que la religion a consacrées au silence. Reste à jamais renfermé dans mon cœur , où l'idée trop chérie d'ABEILARD est mêlée avec celle de Dieu.

Tome II.

A

Que ma main s'arrête, & ne trace pas ce nom... mais je viens de l'écrire.... C'est à mes larmes à l'effacer. En vain la malheureuse HÉLOÏSE a recours aux larmes & à la prière : son cœur commande sans cesse, & sa main obéit toujours.

O murs, dont la sombre enceinte renferme des tourmens volontaires, & retentit de soupirs poussés par la pénitence ; rochers que de pieux genoux ont usés ; cavernes hérissées d'épines ; autels où les vierges au teint pâle veillent sans cesse ; statues des saints, qui ont appris à se vaincre eux-mêmes : votre vue & mon long silence ne m'ont point rendue insensible comme vous. En vain le ciel me rappelle à lui ; tandis que je prie, la nature toujours rebelle occupe la moitié de mon cœur ; mes prières, mes jeûnes, mes pleurs, ne peuvent éteindre ni même affoiblir le feu qui me dévore.

Sitôt que ma main tremblante eut ouvert ta lettre, ô mon cher ABEILARD, ton nom qui s'offrit d'abord à mes regards, réveilla en moi le sentiment de tous mes malheurs : nom toujours triste, toujours chéri, & que je ne puis prononcer sans pousser des soupirs, & verser des larmes. Je tremble toutes les fois que je trouve le mien, sûre que quelque infortune le suivra de près. Mes yeux, baignés de pleurs, parcourent ta lettre de ligne en ligne, & n'apperçoivent jusqu'au bout qu'une longue suite de

malheurs... Tantôt je m'y vois brûlante de l'amour le plus tendre, tantôt actablée à la fleur de l'âge par le plus cruel chagrin; enfin perdue dans l'obscurité solitaire d'un couvent, où l'austère religion doit éteindre la flamme la plus vive. Ici doivent mourir les plus nobles passions, l'amour & la gloire.

Écris-moi cependant, cher ABEILARD, écris-moi tout ce que ton cœur ressent encore : que j'unisse mes douleurs aux tiennes, & que je rende soupirs pour soupirs; cette ressource ne peut m'être ôtée, ni par la fortune, ni par nos ennemis; & mon ABEILARD seroit-il plus cruel qu'eux?

Mes larmes sont à moi, & je ne les ménagerai pas; je donnerai à l'amour celles que j'aurois versées dans la prière. Ces tristes yeux n'ont rien de mieux à faire... Lire & pleurer sera leur occupation éternelle. Partage donc avec moi tes peines, accorde-moi cette triste consolation : fais plus encore, rejette-les toutes sur moi.

Le ciel n'inspira d'abord l'invention des lettres que pour le soulagement des malheureux, pour quelque amant banni, ou pour une amante captive. Elles vivent, parlent, & expriment ce que l'amour a de plus tendre : par leur moyen, les desirs d'un jeune cœur se communiquent sans crainte : l'ame se déploie toute entière aux yeux

de l'objet aimé ; l'absence est trompée , & franchissant la distance des lieux , un soupir passe de l'Inde jusqu'au pôle.

Tu fais avec quelle innocence j'allai d'abord au-devant de ton amour , qui se déguisoit sous le nom d'amitié : mon imagination te prêtoit une forme angélique , tes yeux brilloient d'une flamme douce , pareille à un rayon céleste. Croyant pouvoir t'admirer sans crainte , je t'aimois sans remords. Quand tu chantois les louanges du Seigneur , les cieux me sembloient attentifs aux accens de ta voix ; & lorsque tu annonçois les vérités divines , elles me paroissoient s'embellir en passant par ta bouche.

Quels préceptes pouvoient manquer de persuader quand tu les donnois ! tu m'enseignas trop aisément qu'aimer n'étoit pas un crime. Bientôt je m'abandonnai à la séduction de mes sens , & ne souhaitai plus de voir ange , celui que j'aimois comme homme. Je ne vis plus que dans un sombre éloignement la félicité des esprits célestes , & je cessai de leur envier le ciel que je perdois pour toi.

Combien de fois , hélas ! ai-je dit en moi-même , lorsque mes parens me pressoient de choisir un époux , je tiens pour cruelles toutes les loix que l'amour n'a point dictées ! l'Amour aussi libre qu'un habitant de l'air , à la vue des liens de l'hymen , étend ses ailes légères , & s'en-

vole à l'instant. Que les richesses & les honneurs comblent les desirs de celle qui consent à porter le joug du mariage : que son nom soit respecté & sa réputation sacrée , j'y consens. Toutes ces apparences de bonheurs s'évanouissent devant une véritable passion : réputation , richesses , honneurs , qu'êtes-vous en comparaison de l'amour ? Ce Dieu jaloux , se voyant dédaigné , inspire par vengeance des passions inquiètes aux mortels qui profanent ses feux , en cherchant en lui un autre bonheur que lui-même.

Quand je verrois tomber à mes pieds le maître du monde , qu'il m'offriroit son trône & l'univers , je mépriserois ses présens : je ne voudrois pas être la femme de César. Trop heureuse , pourvu que je sois la maîtresse de celui que j'aime ; & s'il est encore un titre plus libre & plus doux , je le prendrai pour lui seul. Quel bonheur quand deux ames , unies l'une à l'autre , s'aiment librement , & ne connoissent d'autre loi que celle de la nature ! un seul objet remplit alors le cœur tout entier , on possède , on est possédé à son tour. Les mêmes pensées de deux véritables amans se rencontrent , avant que leurs lèvres se soient ouvertes : les mêmes desirs se lisent dans leurs regards. C'est là une félicité parfaite , & telle étoit autrefois celle d'ABEILARD & la mienne.

Hélas ! que notre sort a changé ! Quelles hor-

reurs se retracent tout-à-coup à mon imagination ? Que vois-je ? mon amant nu , lié & couvert de sang , paroît à mes yeux.... Où étoit HÉLOÏSE dans ce moment affreux ? ses cris , ses efforts se feroient opposés à des ordres si cruels. Barbares, arrêtez... retenez votre main sanguinaire : détournez votre rage sur moi seule ; ou du moins , puisque nous avons tous deux commis la même faute , faites-en retomber la peine sur tous deux... Sa douleur m'accable & me trouble... Par pitié , par pudeur , cessez .. mes sanglots redoublés , & ma rougeur brûlante , m'ôtent la force d'achever.

Pourrois-tu avoir oublié ce jour triste & solennel , où , comme des victimes qui attendoient le coup mortel , nous étions aux pieds des autels. Que de larmes coulèrent de nos yeux dans ces cruels momens ! A la fleur de la jeunesse , je disois un adieu éternel au monde , je baisois le voile sacré avec des lèvres glacées. Les autels tremblèrent ; les lampes pâlirent , le ciel crut à peine la conquête qu'il aisoit ; & les anges entendirent avec étonnement les vœux que je prononçois. Je m'avançois cependant vers ce sanctuaire redoutable : ce n'étoit pas sur la croix que mes yeux étoient fixés , mais sur toi seul. Le zèle de la religion ni la grâce ne faisoient point ma vocation : c'étoit un amour malheureux , & je ne me perdois ainsi toute entière , que parce que je perdois mon amant.

Viens donc , soulage mes douleurs par tes regards & par tes discours ; on t'en a l'aissé l'usage. Que ma tête se repose encore sur ton sein ; que je boive à longs traits le délicieux poison que j'ai pris dans tes yeux ; que je retrouve ce poison sur tes lèvres. Donne ce qui est en ton pouvoir , & laisse-moi imaginer le reste.

Mais non : que ces pensées criminelles s'évanouissent pour jamais ; viens plutôt m'instruire de mon devoir , & me parler de félicités plus durables. Dessile mes yeux : peins-moi tout l'éclat de la gloire céleste , & fais que mon ame t'abandonne pour son Dieu. Que si tu te refuses à mes vœux , songe du moins que mes fidelles compagnes méritent tes soins. C'est ton troupeau ; ce sont des plantes cultivées par tes mains , des enfans de tes prières. Elles ont quitté ce monde dans une tendre jeunesse , & tu les conduisis dans cette paisible retraite (*) dont tu avois élevé les murailles sacrées. Par toi ce désert fut embelli , & le paradis ouvert dans ce lieu sauvage. Là , aucun orphelin en pleurs ne voit les richesses de son père orner les autels , ni enrichir les pavés de ce temple. On n'y remarque point des tableaux magnifiques , ni

(*) *Le Paraclet. Ce fut ABEILARD qui fonda ce monastère.*

des statues d'un métal précieux, donnés par des pécheurs mourans : tribut d'un aveugle desir d'acquérir un ciel, perdu sans doute par les moyens employés pour l'obtenir. Les voûtes de ce saint édifice sont aussi simples que la piété qui l'habite : elles en retentissent mieux des louanges du créateur.

Si tu te transportois dans cette retraite solitaire où nous devons passer nos jours : si tu venois sous ces dômes couronnés de pyramides, dont les voûtes respectables seroient environnées d'une nuit éternelle, sans les vitres obscures qui laissent passer quelques foibles rayons de lumière ; tes yeux dissiperoient ces noires ténèbres, & des sillons de gloire brilleroient autour de toi : mais maintenant aucun objet consolant ne s'y présente ; tout y est plongé dans une profonde tristesse : on n'y entend que des gémissemens, on n'y voit couler que des pleurs.

Viens donc, ô mon père, mon frère, mon époux, mon ami ; que ton esclave, ta sœur, ta fille, puisse encore, en faveur de tous ces noms, exciter ta pitié pour elle. Rien ne sauroit plus me porter à la méditation, ni fixer mes desirs inquiets : je ne suis plus même touchée de ce plaisir simple & ravissant que donne le spectacle de la nature ; ces pins plantés sur la pente des rochers, & dont un vent sourd agite

les feuillages sombres : ces ruisseaux serpentans qui tombent des montagnes ; ces eaux qui font retentir de leurs murmures ces grottes profondes ; ces lacs dont le souffle de la bise ride la surface : tous ces objets, autrefois si charmans pour moi, ne me procurent aucun repos , ni ne calment mes soucis. La noire mélancolie habite ces bois , ces cavernes & ces voûtes qui ne couvrent que des tombeaux. Elle répand autour d'elle un silence pareil à celui de la mort ; sa présence ténébreuse attriste cette décoration jadis si riante , ternit l'éclat des fleurs , obscurcit la verdure , & rend terrible le bruit des ondes qui se précipitent en-murmurant. On ne ressent plus par-tout qu'une secrète horreur. Je dois cependant rester ici pour jamais ! monument triste & fatal de l'obéissance d'une amante ! la mort, la seule mort peut rompre la chaîne qui m'y attache ; j'y laisserai toutes mes foibleffes , & j'y sentirai éteindre mon ardeur : mes froides cendres y seront déposées , & j'y attendrai qu'il me soit permis de les mêler avec les tiennes.

Ah ! malheureuse ! on-te croit l'épouse d'un Dieu , & tu n'es encore que l'esclave de l'amour & d'un homme ! O ciel ! daigne me secourir. Mais d'où part cette prière ? Vient-elle d'un mouvement de piété ou de désespoir ? Quoi ! dans ce lieu même, asyle de la chasteté, l'amour trouve-t-il un autel où brûlent ses feux criminels ?

je dois me repentir ; mais puis-je faire ce que je dois ? Je regrette l'amant ? & je ne gémis pas du crime ? je le vois ce crime , je le blâme & je l'aime encore en le condamnant. Je me repens des plaisirs où je me suis livrée , mais j'en sollicite de nouveaux : tantôt les yeux levés vers le ciel , je pleure mon offense ; tantôt je songe à toi , & je renonce à l'innocence où je croyois aspirer.

Pourrois-je t'oublier & haïr ma foiblesse ? la cause est toujours en moi. Dès que je veux la détruire , je sens que j'en aime l'auteur. Comment séparer du crime l'objet que l'on chérit ? L'amour & le repentir se confondent toujours.

Quelle entreprise pour un cœur aussi touché , aussi pénétré , aussi perdu que le mien ! quoi ! vaincre une passion si puissante ! Avant que mon ame ait pu reprendre sa tranquillité : quels combats entre l'amour & le devoir n'a-t-elle pas à effuyer ? Combien de fois doit-elle se repentir , retomber , regretter son amant , le dédaigner , faire tout , excepté de l'oublier ? Mais , non , c'en est fait ; je n'ai plus rien à craindre , tout est consommé. Viens donc , mon père , viens m'enseigner à soumettre la nature , à renoncer à mon amour , à la vie , à moi... & à toi-même. Remplis mon cœur de Dieu , lui seul peut t'y remplacer.

Ah ! mille fois heureuse la destinée d'une vierge qui s'est consacrée à lui ! Elle oublie le monde

quil'a oubliée à son tour & elle goûte les douceurs d'un calme profond. Son humble résignation fait que tous ses vœux sont exaucés. Le travail , le repos partagent & remplissent son tems : un sommeil paisible lui laisse la liberté de veiller & de prier ; ses desirs sont toujours réglés , & ses affections toujours les mêmes ; ses larmes sont ses délices ; & ses prières pénètrent les cieux ; une grace divine l'entourne sans cesse de rayons éclatans : les anges qui veillent autour d'elle durant son sommeil , lui procurent les songes les plus doux & les plus purs ; pour elle l'époux prépare l'anneau nuptial. Des vierges, revêtues de blanc , chantent des hymnes à son honneur ; les roses d'Eden qui ne se fanent jamais , fleurissent pour lui être présentées , & les ailes des séraphins répandent sur elle les parfums les plus exquis. Elle meurt enfin au son des harpes célestes , & se pâme à la vue du bonheur qui l'attend.

D'autres songes, & des ravissemens bien différens , égarent mon ame errante. Quand , à la fin de chaque triste journée , mon imagination te retrace tel que je t'ai connu , ma conscience se tait alors , & laissant parler la nature , mon cœur tout entier revole vers toi. Je déteste & j'aime cependant le souvenir de cette nuit où mes premières faveurs... Je t'entends, je te vois ; mes mains empressées embrassent ton fantôme

pour le retenir. Je m'éveille , je n'entends & ne vois plus rien. Le fantôme me fuit , aussi cruel que toi-même ; je le rappelle & ne suis point entendue : j'étends mes bras , & ne saisis qu'une ombre fugitive ; je referme les yeux pour ramener ce songe ravissant : revenez , douces illusions , images trompeuses?... hélas ! en vain je te revois ; mais c'est pour errer ensemble dans d'arides déserts , & pour pleurer nos malheurs.

Soudain tu montes sur une tour à demi-détruite par le tems , autour de laquelle rampe le triste lierre , ou sur des rochers dont la cime sourcilieuse est suspendue au-dessus de la mer. Là , tu sembles me parler du haut des cieux : mais les nuages nous séparent , les vagues mugissent & les vents furieux grondent. Je frissonne d'horreur , le sommeil me quitte brusquement : je me retrouve au milieu des tristes objets qui m'environnent toujours , & en proie à des tourmens qui me suivent par-tout.

Le destin a tempéré sa rigueur à ton égard d'un mélange de beauté , il ne t'a réduit qu'à une froide suspension de plaisirs & de peines. Ta vie est un calme profond : aucunes passions n'agitent ton cœur , semblable maintenant à ce que la mer étoit , avant que les aquilons orageux eussent reçu l'ordre de la troubler : ton état est paisible comme le sommeil d'un saint à qui ses péchés sont pardonnés , & dont le salut n'a plus d'épreuves à attendre.

Viens donc , cher ABEILARD ; qu'aurois-tu à craindre ? Le flambeau de l'amour ne brûle point pour les morts : le danger d'aimer ne subsiste plus pour toi. La nature garde le silence , la religion seule t'anime , & la froide indifférence règne dans ton cœur. Cependant HÉLOÏSE t'aime encore. O flamme toujours durable & toujours désespérée ! semblable aux lampes sépulcrales , qui communiquent à des urnes une chaleur inutile , & qui ne brûlent que pour éclairer les morts.

Quelles nouvelles scènes viennent s'offrir encore ? Par-tout où je tourne les yeux , par-tout où je porte mes pas , ces images chères & dangereuses me poursuivent. Soit que je pleure sur les tombeaux , soit que je prie aux pieds des autels , elles fascinent mes yeux , & jettent le trouble dans mon âme. Ton image est toujours dans mon cœur entre le ciel & moi : si j'entends chanter une hymne , je crois reconnoître ta voix : chaque mot , dans mes prières , est accompagné d'une larme. Tandis que des nuées d'encens s'élèvent dans l'air , & que l'orgue remplit l'oreille de ses sons harmonieux , une seule pensée qui te retrace à mon esprit , me ramène à toi. & détruit toute cette pompe. Prêtres , cierges , temple , tout s'évanouit pour moi : & au moment même que les autels brillent de mille feux , & que les anges qui les environnent , sont saisis du plus

profond respect, je me trouve noyée dans une mer de passions ardentes.

Mais dans le tems que, charmée de verser des larmes de pénitence, je me prosterne devant le trône de Dieu; dans le tems que j'invoque ce Dieu avec la plus humble ardeur, & qu'une grace victorieuse est prête à s'emparer de mon ame, viens, si tu l'oses, tout charmant que tu me paroïs, viens t'opposer aux décrets du ciel. Dispute-lui mon cœur : viens avec tes regards séducteurs, effacer à mes yeux l'image des félicités célestes, détourner de moi la grace, & rendre ma repentance infructueuse. Écarte-moi de la route des cieux; viens, & m'arrache des bras de Dieu même.

Que dis-je, malheureuse! Fuis-moi plutôt, fuis-moi : que des montagnes s'élèvent entre nous, & que des mers nous séparent : ne reviens plus; ne m'écris point; ne pense pas même à moi; sur-tout ne partage aucun des tourmens que je ressens pour toi. Je dégage ABEILLARD de tous ses sermens, & ne veux plus même me souvenir de lui. Qu'il s'efforce donc à haïr tout ce qui peut avoir quelque rapport avec moi... Regards séduisans, que je ne me rappelle que trop encore! Douces idées où j'aimois tant à m'arrêter, je vous dis adieu pour jamais! Et toi, grace divine, vertu céleste, tranquille oubli des soins de ce monde profane; espérance toujours

renaissante, fille du ciel, & mère de la joie ; toi , qui fais jouir d'une immortalité anticipée, venez , entrez tous dans mon cœur ; demeurez-y comme des hôtes doux & aimables : recevez & plongez-moi dans un éternel repos. La triste HÉLOÏSE, étendue sur une tombe, vous desirer & vous attend. Qu'entends-je ? est-ce le souffle des vents qui murmure autour de moi , ou une voix qui retentit aux environs de ces murs, & qui m'appelle ? Je crois déjà l'avoir entendue plus d'une fois.

Une nuit, que je gardois les lampes qui brûlent dans notre temple autour des sépulcres , il me sembla , au moment qu'elles étoient prêtes à s'éteindre , qu'une voix creuse sortoit du fond d'un tombeau : « Viens, triste sœur, me disoit-elle, viens ; ta place est ici ; viens-y demeurer pour toujours. Je fus autrefois , comme toi , victime de l'amour : je tremblois , je versois des larmes , & je priois comme toi. Je n'ai trouvé de calme que dans ce long sommeil. Ici les malheureux cessent de se plaindre , & les amans n'y répandent plus de pleurs : la superstition même y perd toutes ses craintes : car Dieu, plus indulgent que les hommes , nous y pardonne nos foiblesses. »

Je viens , je viens. Que les anges me préparent leurs berceaux odoriférans , leurs palmes célestes & leurs fleurs toujours nouvelles. Je vais

où les pécheurs peuvent trouver du repos, & où les saints ne connoissent que des flammes épurées.

Cher ABEILARD, rends-moi les derniers devoirs : adoucis-moi le passage de ce monde aux demeures célestes : vois mes lèvres tremblantes : ferme mes yeux déjà immobiles, & reçois mon dernier soupir avec mon ame qui s'envole. Non, non...

Que je te voie revêtu de tes vêtemens sacrés, le cierge dans ta main tremblante. Présente la croix à mes yeux élevés vers le ciel : enseigne-moi, & apprends en même-tems de moi à mourir.

Cogfidsère alors cette HÉLOÏSE, que tu as tant aimée. Ce ne sera plus un crime de la regarder.

Vois les roses de mon teint se flétrir, & la dernière étincelle de la vie s'éteindre dans mes yeux ; prends ma main, & presse-là, jusqu'à ce que perdant tout sentiment, je cesse de respirer, & même d'aimer mon ABEILARD.

Que tu es éloquente, ô mort ! il n'appartient qu'à toi de prouver que c'est une folle passion que celle qui a un peu de poussière pour objet.

Le tems viendra où ces traits, qui ont eu tant de pouvoir sur moi, seront détruits. Que les peines que fait souffrir le passage douloureux de la vie à la mort, soient alors suspendues à ton égard par une sainte extase. Que de brillantes nuées d'anges descendent du ciel, & veillent autour de toi : que des rayons de gloire partent des cieus ouverts, & que les bienheureux

s'avancent au-devant de toi, & t'embrassent avec une tendresse égale à la mienne.

Puisse un même tombeau réunir nos deux noms, & rendre mon amour aussi immortel que ta renommée ! Alors, si dans les siècles à venir, deux amans, voyageant ensemble, viennent, par hasard, visiter les murs & les sources du *Paraclet*, ils inclineront leurs têtes en les approchant l'une de l'autre pour lire l'inscription de notre sépulcre, & buvant mutuellement les larmes qui couleront de leurs yeux, ils diront, touchés de la plus vive compassion : Puissions-nous ne jamais aimer aussi malheureusement qu'eux !

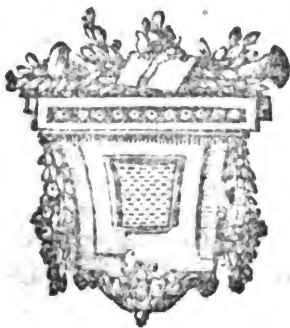
... Ils s'aimèrent trop, ils furent malheureux,
Gémissons sur leur tombe, & n'aimons pas
comme eux.

Comment ne seroient-ils pas attendris ? Celui qui, au moment même de la pompe la plus solennelle du redoutable sacrifice, jettera un regard sur la tombe qui couvrira nos froides cendres, sentira son cœur s'émouvoir : sa pensée, pour un instant, sera détournée du ciel : ses yeux se rempliront de larmes, & sa douleur lui sera pardonnée.

Si le destin faisoit jamais ressentir à quelque poète des maux pareils aux miens, & qu'il fût condamné à pleurer des années entières l'absence

d'un objet chéri, & à se retracer toujours l'image des charmes qu'il ne pourroit plus revoir, pourvu qu'il ait aimé aussi long-tems & aussi fortement que moi, qu'il écrive notre funeste & tendre histoire. Celui qui sera le plus sensible à nos malheurs, les chantera le plus dignement,

HÉLOÏSE.



L E T T R E
D' A B E I L A R D
A
H É L O Ï S E ,

TRADUITE LIBREMENT DU LATIN

P A R M. C * * .

*Pour servir de Réponse à la Lettre
précédente.*

S O M M A I R E.

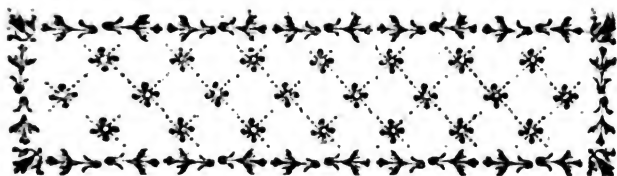
*A*BEILARD , dans sa retraite de Saint-Gildas , dont il étoit abbé , pour montrer l'exemple à ses moines , ne s'occupoit que de lectures spirituelles , & se livroit entièrement au service de Dieu. Il ne s'attendoit pas qu'une lettre de consolation , écrite à un ami , dans laquelle il lui fait le récit de ses malheurs , tomberoit entre les mains d'HÉLOÏSE ; il s'attendoit encore moins à recevoir de cette tendre épouse , une lettre dictée par la passion de la plus vive tendresse que son cœur conservoit intérieurement pour un époux qu'elle ne peut effacer de sa mémoire.

Dans cette réponse , ce n'est point un maître ni un directeur pour HÉLOÏSE qui parle ; c'est ABEILARD qui a aimé , qui aime encore , qui ouvre son cœur , & qui , pour consoler une femme dont il est adoré , lui fait voir ce qu'il souffre & les efforts qu'il fait pour se détacher d'elle.

Les grands hommes sont souvent des tableaux des plus grandes foiblesses ; & c'est dans l'emportement de l'amour que la nature est le plus à plaindre : c'est ainsi qu'il faut se représenter la situation d'ABEILARD au moment qu'il écrit. Il y fait entendre à HÉLOÏSE qu'on ne devient vertueux que

par degrés. Qu'un homme épris violemment ne change pas aisément de cœur & de langage ; que souvent l'amant qui fuit , n'est pas toujours maître de l'amour ; que pour avoir fait des vœux , on n'en est pas souvent plus parfait , & que pour être savant , on n'en est pas plus sage. Cependant les expressions dont il se sert , ne sont pas si tendres , si fortes , ni si animées que celles d'HÉLOÏSE.





L E T T R E

D' A B E I L A R D

A H É L O I S E.

O MA chère & trop sensible HÉLOÏSE ! faut-il que la providence ait voulu que nos malheurs, tracés de ma main , pour consoler un ami de la perte de sa fortune , soient parvenus jusqu'au fond de votre solitude ? Mais , que dis-je ? est-ce à moi à me plaindre de cette sage providence , quand je lui suis redevable de cette tendre lettre que je ne cesse de mouiller de mes larmes ? Dois-je vous peindre la vive émotion que j'ai ressentie à la vue de ces charmans caractères , qui ont fait si souvent mes plus chères délices ? Je vous avoue que je n'ai pu lire une seule de vos pensées , sans y porter mes lèvres encore brûlantes de ces mêmes desirs , de ces mêmes feux , qui consumoient mon cœur dans nos secrètes entrevues. Il me sembloit , en comblant de baisers votre écrit , baiser la main qui l'a tracé. Le souvenir de nos plaisirs passés , me fait toujours verser des larmes sur mon funeste sort.

Trop heureux si ces larmes ne proviennent pas d'une foiblesse impure ! Je n'écoute , en pensant à vos charmes , que la tendresse que , malgré mon malheureux état , j'ai toujours pour vous. Mais , hélas ! cette tendresse , que je me fais un plaisir de conserver , comme votre époux , chère HÉLOÏSE , ne vous la dois-je point ? Qui peut me faire un crime de vous aimer ? Les vœux que j'ai formés , de renoncer au monde , n'ont pu rompre les liens qui nous enchaînent ; & s'ils ont été dissolubles aux yeux des hommes , ils ne peuvent l'être aux yeux de Dieu ; il a reçu nos sermens. En changeant d'état , qu'ai-je perdu ? la moitié de moi-même , une épouse tendrement chérie , adorée même , il est vrai... Mais quand je considère que vos appas se flétriront , que ce corps qui semble avoir été formé par les graces , sera un jour réduit en poussière , je me dis à moi-même , ABEILARD , ABEILARD , rien n'est stable en ce monde : ces plaisirs si vantés de tous les tems , tôt ou tard font la perte de l'homme qui s'y abandonne ; & si par eux il croit jouir de ce qu'on appelle plaisir , il sera malheureux dans l'éternité... L'amour que nous devons au Créateur , doit l'emporter sur l'amour que nous portons à la créature. En aimant Dieu , en nous immolant pour lui , nous espérons une félicité éternelle. Mais quelle est la félicité que procure une femme ? La félicité d'un instant , & qui

qui souvent est suivie de remords. Ce sont ces réflexions ou plutôt ces vérités qui me consolent. C'est avec elles, HÉLOÏSE, que j'ai été aux pieds des saints autels, jurer à Dieu un parfait dévouement à ses loix. Ainsi donc cette union de l'homme & de la femme, si belle en apparence, n'est, à mes regards, qu'un chemin à la corruption, lorsque le plaisir des sens l'a fait seul rechercher. Dois-je vous dire que ce sentiment de satisfaire ma passion, m'a seul porté à vous épouser? C'est peut-être pour cette cause d'impureté, que Dieu a permis le cruel châtiment que j'ai souffert, & dont je porterai la honte jusqu'au tombeau. Que ne puis-je chasser de mon esprit ce fatal événement qui m'a séparé pour toujours de ce que j'avois de plus cher au monde! ... Non, non, HÉLOÏSE; croyez que cette séparation n'a point lieu quant à nos cœurs; ils seront toujours unis; & si Dieu veut, ils le seront encore jusques après notre mort.

Mon inclination s'accorderoit bien avec la vôtre, ma trop tendre HÉLOÏSE, pour entretenir un commerce de lettres ensemble; mais cette correspondance familière ne deviendrait-elle pas dangereuse pour votre tranquillité & la mienne? ... Il faut si peu d'air pour enflammer le feu qui couve sous les cendres... Les nôtres ne sont pas encore assez éteints pour oser hasarder de nous exposer au moindre vent. Le nechet

qui craint la tempête, aborde au premier rivage. Si sujets à faire naufrage, pourquoi le chercher ? Tranquilles au port, contemplons d'un œil serein les mortels audacieux qui s'engagent sur cette mer orageuse. Nous nous sommes consacrés, par les vœux les plus solennels, à vivre dans la retraite la plus austère. La pénitence de nos crimes est ce qui doit nous occuper... Fermons donc l'oreille aux discours de l'esprit tentateur, qui veut troubler notre repos.... Aimons-nous, mais que ce soit d'un amour pur & chaste, comme nous nous y sommes engagés en nous revêtant de l'habit sacré que nous portons... ABEILARD renonce à HÉLOÏSE, comme HÉLOÏSE doit renoncer à ABEILARD... & s'il se peut, oublions - nous l'un & l'autre... Ce n'est pas que vos lettres me feroient beaucoup de plaisir, mais je ne me trouve pas encore assez ferme & assez décidé sur les mouvemens de mon cœur, pour juger si le desir que j'aurois de vous écrire, ne seroit pas encore un effet de l'amour qui nous unissoit autrefois.

Je fais tout ce qui dépend de moi pour suivre les décrets de cette même Providence ; mais toutes les sciences auxquelles je me suis appliqué, ne m'ont pas donné le talent de les connoître à fond. Les réflexions que je fais sur les troubles de mon ame, me jettent dans une incertitude & une perplexité qui ont tout lieu de

m'effrayer sur mon état actuel. Si quelquefois l'envie de méditer & l'amour de la solitude m'éloignent de mes religieux, & me font pénétrer dans les lieux les plus écartés & les plus affreux de notre maison, mon imagination me présente HÉLOÏSE à la tête d'une troupe de vierges consacrées au Seigneur. Elle leur commande avec cette douceur qui lui est si naturelle; elle les exhorte à une piété servente, par des paroles douces & pleines de cette érudition que la nature lui a départie avec tant de prodigalité; elle les affermit par les exemples les plus sensibles; enfin je vois les anges descendre du ciel pour enlever cette chère épouse de J. C. & la placer au rang de ses brebis les plus chéries. Mais, par un mouvement qu'il m'est impossible de vaincre, lorsque je suis rentré dans le cloître, tous ces rochers escarpés, ces montagnes inaccessibleles, cette vaste étendue de mer dont la vue est, pour ainsi dire, accablée, ces déserts, ces rivages battus par les flots; enfin tout ce qui, dans ces lieux, n'est capable que d'inspirer de l'horreur, disparoit à ma vue, & je retrouve mon ancienne HÉLOÏSE.

N'attribuez donc point à mon indifférence pour vous le long silence que j'ai gardé jusqu'ici. Il ne m'est pas possible de vous oublier; car il ne dépend pas de nous de le faire, sur-tout à l'égard de quelqu'un que l'amour a gravé si pro-

fondément dans notre cœur. Il est vrai que dans le commencement de ma profession , j'étois plus tourmenté de votre idée , & la grace , chez moi , n'avoit pas encore , à beaucoup près , pris le dessus sur mon ame troublée. Mais comme je m'apperçois qu'elle les balance déjà d'une manière sensible , j'imagine & je compte avoir trouvé un moyen sûr pour la rendre tout-à-fait prépondérante.

Effaçons de notre souvenir cetems où l'amour, prenant la forme de l'amitié la plus tendre , vous remit entre mes bras pour la première fois. Oublions ces tendres plaisirs dont nous jouissions paisiblement, lorsque l'hymen sembloit avoir rendu nos transports légitimes & éternels. Car enfin , vous ne pouvez ignorer à quel excès ma passion m'avoit livré , & le honteux esclavage où elle m'avoit réduit ; j'en étois à cette extrémité , que ni le respect pour Dieu , & pour les jours qui lui sont consacrés , ni certains devoirs d'honnêteté qui se gardent parmi les personnes même les moins chrétiennes , ni enfin aucune considération divine & humaine n'étoit capable d'arrêter la fougue qui m'emportoit. La semaine sainte , comme dans un autre tems , il falloit satisfaire ma cupidité , les fêtes les plus solennelles , qui imposent aux plus impies quelque sorte de respect , & qui les obligent de faire trêve avec le crime , ne pouvoient mettre des bornes

à mes convoitises enflammées ; & lorsque , par un esprit de religion , vous vous opposiez alors à mes volontés , & tâchiez , par toutes sortes de raisons , de me faire rentrer en moi-même , j'en devenois plus furieux ; & ne ménageant ni mon autorité sur vous , ni les menaces , je vous obligeois , malgré vous , de contenter ma passion. L'amour dont je brûlois pour vous étoit si ardent , & avoit tellement obscurci toutes les lumières de ma raison , que je ne savois plus ce qui me convenoit , ou ce qui vous étoit avantageux : mes intérêts , ceux de mon salut , les vôtres , ceux de Dieu même , ne m'étoient plus rien ; & par un aveuglement qu'on ne sauroit assez déplorer , je leur préférois tous les jours , ces brutales voluptés qu'on n'oseroit même nommer sans rougir. C'est donc un effet de la justice de Dieu , comme de sa miséricorde , de s'être servi de la trahison de votre oncle , pour me priver de cette partie de mon corps où la concupiscence avoit établi son siège & ce cruel empire qui m'affervissoit tout entier à ces desirs infames. Delà , comme de son trône , elle commandoit absolument à tous mes membres , & les obligeoit , malgré qu'ils en eussent , à suivre les injustes loix de sa tyrannie.

Mais prenons les choses de plus haut , ma chère HÉLOÏSE ; remontons jusqu'à la source de nos malheurs , & nous trouverons que rien n'est

plus juste & plus équitable que cette conduite de Dieu envers moi , & que par conséquent rien n'est plus capable de nous consoler & d'appaîser votre douleur. Oui , il a eu raison de me punir ainsi , & il s'est vengé de nous avec plus de justice , lors même que nos fautes passées étoient couvertes du sacrement , que lorsque nous nous abandonnions au désordre. Pour vous en convaincre, souvenez-vous, ma tendre amie, de quelle manière nous nous sommes comportés ensemble dans un état aussi sacré qu'est celui du mariage des chrétiens , & combien de fautes nous y avons commises. Avez-vous oublié que , durant le séjour que vous faisiez à l'abbaye d'Argenteuil , je fus une fois vous y trouver fort clandestinement , dans le dessein de satisfaire notre passion , sans aucun égard à la sainteté du lieu où nous étions , ce qui seul mérite une punition exemplaire ? Comptez-vous encore pour rien tous les désordres qui ont précédé notre mariage ? L'affront que j'ai fait à votre oncle , en abusant de la confiance qu'il avoit en moi , en violant , dans sa maison , les droits de l'hospitalité , vous paroît-il une petite faute ? Ne faut-il pas tomber d'accord que la trahison qu'il m'a faite est juste , après l'avoir trahi moi-même d'une manière si outrageante ? Croyez-vous qu'une incision , une douleur d'un moment aient suffi pour punir tant de crimes ? Souvenez-

vous encore de ce que vous fîtes , lorsque je voulus vous tirer de la maison de votre oncle , & vous envoyer à mon pays , pour dérober à sa connoissance l'état où vous étiez , & vous épargner tous les chagrins qui ne pouvoient vous manquer , si vous fussiez restée chez lui ; ne prîtes - vous pas alors l'habit de religieuse pour vous déguiser ? Dieu est donc juste , de vous avoir fait entrer , comme malgré vous , dans un état dont vous aviez profané l'habit , afin qu'en le portant aujourd'hui avec respect , vous effaciez l'insulte que vous aviez faite alors aux livrées de l'état monastique.

Le ciel a permis , sans doute , l'accident qui m'arriva , pour détruire en moi la passion trop violente que j'avois pour vous. Vos charmes séduisans se représentoient à tous momens à mon esprit , & quoiqu'unis ensemble par les liens indissolubles du mariage , je vous adorois. Vous étiez ma seule divinité , l'objet de tous mes vœux. Enfin , j'oubliois le ciel pour ne penser qu'à vous... Que dis-je , malheureux ! Sont-ce là les mouvemens de cette grace que tu regardes déjà comme maîtresse de ton cœur ? Tu veux briser une chaîne qui te tient attaché aux voluptés de ce monde , & tu retraces les désordres affreux qui t'ont conduit vers le précipice ! Tu t'en rappelles les endroits les plus sensibles & les plus attirans.

Ah ! pardonnez-moi cet égarement , chère HÉLOÏSE , & prions ensemble le Seigneur de chasser loin de nous ces tableaux affreux & redoutables. Bannissez de votre mémoire ces préceptes séducteurs que je vous donnois , lorsque j'étois votre maître. Reconnoissez-en tout le faux. Ils n'étoient dictés que par la volupté & la concupiscence. C'étoit l'enfer qui m'inspiroit cette éloquence insinuante , qui nous auroit perdus tous les deux , si le ciel ne fût venu à notre secours. Je vous y montrois le crime décoré des ornemens de la vertu , & je glissois dans votre ame un poison d'autant plus violent , qu'il étoit enveloppé d'un miel doux & séduisant. J'avalais moi-même à longs traits ce poison pernicieux , lorsque je vous enseignois , comme vous le dites , qu'aimer n'est point un crime. Je vous l'ai persuadé ; & j'en étois convaincu moi-même ; mais dans quelle erreur n'étions-nous pas plongés ! Il est vrai que notre amour n'étoit point volage & inconstant , & que , rendu légitime par les liens de l'hyménée , il n'en devint que plus ferme & plus violent , bien loin de s'enfuir à l'aspect des nœuds éternels qui nous unissoient. Vous étiez la maîtresse adorée d'un époux que vous chérissiez. C'étoit donc avec raison que vous teniez , pour cruelles , toutes loix que l'amour n'a point dictées , & que vous préféreriez , avec justice , celui qui vous aimoit sincèrement à

celui qui vous auroit comblé de biens & d'une fortune des plus brillantes. C'étoit là notre état actuel, & celui où nous aurions passé toute notre vie. Peut-il se trouver dans le monde un sort plus heureux & plus digne d'envie ? Mais que les tems sont changés ! Des vœux indissolubles nous séparent pour toujours du reste des humains. O triste souvenir ! cet heureux tems a passé comme un éclair, & ne reviendra jamais. Que cette perspective est triste & accablante ! Que ce jamais est désespérant !

Mais aussi, que le chemin qui conduit à la vertu est étroit & plein d'épines ! Qu'il est difficile de ne pas s'en écarter ! Combien de difficultés insurmontables & d'obstacles presque invincibles n'y rencontre-t-on pas ? J'entreprends de vous conduire dans ce sentier étroit, & je m'égare dès le commencement de ma route. Toutes mes exhortations ne tendent qu'à vous renouveler la mémoire de nos fautes passées, & à rallumer en mon cœur un feu mal éteint & caché sous la cendre d'une vie austère. Je suis un malade en danger qui veut donner du soulagement, & en guérir un autre moins malade. Aveugle, je prétends réussir à conduire un autre aveugle. Dieu tout-puissant ! vous seul pouvez changer les cœurs ; servez-vous de ce pouvoir pour arracher de l'ame d'un pécheur un trait qui le déchire. Faites que, par un heureux retour,

il abandonne & perde le souvenir de tout ce qui est capable de l'éloigner de vous. Ce changement est en votre pouvoir, Seigneur. Je n'ai recours qu'à vous.

Vous m'assurez que votre vocation n'étoit qu'une feinte, & qu'elle étoit plutôt la suite d'une obéissance aveugle pour un amant chéri, que l'effet d'une inspiration divine. Connoissez-vous mieux, ma chère HÉLOÏSE. Quoique votre retour ne semble pas plus sincère, & même moins que le mien ; cependant il est certain qu'il ne peut venir que d'en-haut, & qu'il coule de cette source pure d'où sortent toutes les pensées & toutes les actions agréables au Tout-puissant. Sa bonté nous est un sûr garant qu'il conduira son ouvrage jusqu'à sa fin. Mais comme le passage d'une extrémité à l'autre, c'est-à-dire, du vice à la vertu, qui sont si éloignés entr'eux, est si vaste & si étendu, qu'il faut un tems considérable pour parvenir à le traverser, il nous faut passer par les épreuves les plus rudes, & par les travaux les plus accablans, avant d'arriver au but. Espérez donc toujours, vous en avez tout lieu. Car enfin que n'avez-vous pas sacrifié ? beauté, jeunesse, éducation, biens de la fortune, enfin tout ce qui peut faire le bonheur & combler les desirs des humains. Vous pouviez passer dans le monde une vie aisée & tranquille, & parvenir à la fin de vos jours, quoiqu'après bien.

des épreuves , au séjour des bienheureux , où vous arriverez , avec plus de certitude , mais non pas sans peine , en menant la vie austère & pénitente de toutes les communautés religieuses. Or un désintéressement aussi volontaire , & un abandon aussi universel de tant d'avantages , ne peut être inspiré que par un être suprême qui veille à notre salut. Votre modestie & votre timidité vous font voir du faux dans votre vocation ; mais soyez sans crainte , il n'en est rien , & la suite vous prouvera que c'est le Seigneur qui vous a appelée vers lui. Priez-le d'achever son ouvrage.

Quant à moi , quel sacrifice ai-je fait ? qu'ai-je abandonné ? quel est mon mérite ? Une troupe cruelle de bourreaux acharnés après moi , assouvissent leur fureur , & m'arrachent tout ce qui sembloit alors faire mon unique bonheur. Ils me laissent sans connoissance , entre les bras de la mort , & accablé des douleurs les plus cuisantes. Leur rage étoit satisfaite , ils étoient contens. Revenu de cette espèce de léthargie , & baigné dans mon sang , je ne retrouvai plus en moi qu'un corps mutilé , & qui méritoit à peine le nom d'homme. Le désespoir affreux où mon état me jetoit , m'auroit fait trancher une vie que leur barbare pitié n'a ménagée que pour me donner tout le tems de conserver le souvenir de leurs cruautés ; mais les forces me

B. 6

manquoient. Ce récit vous fait horreur, je le sens bien, cependant il est vrai, tout incroyable qu'il paroisse, & ce n'est qu'une légère esquisse de l'affreux tableau de cette horrible scène.

Qu'ai-je donc présenté au Seigneur pour victime? une brebis galeuse & le rebut du troupeau; un objet hideux, dont la seule vue étoit capable d'inspirer de l'horreur. Un vaisseau battu & brisé par la tempête, & dépourvu de tous ses agrès; enfin rien qui soit digne d'être offert sur l'autel d'un Dieu aussi miséricordieux, & même qui ne soit capable de l'irriter. La retraite devenant donc mon unique ressource, étoit le seul parti que j'eusse à prendre. Qu'aurois-je fait dans le monde? Comment aurois-je pu y vivre? Méprisé de toute la terre, je n'aurois été regardé que comme un objet inutile & détestable. Plus d'égards, plus de complaisances, plus de plaisirs: c'étoit là où j'étois réduit. Quel moyen avois-je pour me soustraire à toutes ces humiliations? Celui de me retirer du monde, puisque mes bourreaux ont poussé la cruauté jusqu'à me laisser une vie qui ne peut m'être qu'odieuse & insupportable. Ce moyen n'étoit que la solitude & l'éloignement de toutes les choses qui me devenoient insipides ou à charge. J'ai donc fait des vœux; mais vous voyez quel en a été le motif. Quelle différence entre les vôtres & les miens? aussi ai-je tout lieu de craindre que le Seigneur

ne m'abandonne , & ne rende pas mon retour aussi sincère que je le desiré. Heureux encore , si le glaive tranchant & meurtrier de mes bourreaux eût été capable de me priver de tout sentiment, & d'arracher de mon ame une image qui lui est toujours chère !

Nous pouvons bien laisser le ciel , mais il ne nous est pas possible de le tromper. Le Seigneur, qui pénètre jusqu'au plus profond des cœurs , voit quel est le sujet de ma vocation , & il m'en punit avec toute la rigueur imaginable. Le ver rongeur qui me dévore est un monstre envoyé de la part de ce Dieu terrible pour me tourmenter continuellement. Il n'y a que lui seul qui soit capable de m'en délivrer. Mais si sa justice est infinie , sa miséricorde est aussi sans bornes ; c'est pourquoi j'espère toujours en lui , étant secondé de vos ferventes prières.

Vous m'invitez à venir passer quelque tems auprès de vous , afin de vous instruire de votre devoir , pour desfiller vos yeux , vous peindre tout l'éclat de la gloire céleste , & enfin faire en sorte que votre ame m'abandonne pour son Dieu. Cette démarche est en mon pouvoir , comme vous le dites fort bien ; mais y pensez-vous avec assez d'attention , chère HÉLOÏSE ? Que je m'approche de vous dans l'état où je me trouve ? Grand Dieu ! indécis, chancelant , rempli de votre image , & enfin hors de moi , ne

feroit-ce pas m'exposer au plus grand des dangers, & vouloir, de dessein prémédité, perdre le peu de fruit que j'ai pu recueillir de mes travaux ? Ce seroit rallumer une flamme qu'il est de mon intérêt d'éteindre entièrement. Ce seroit jeter de l'huile sur du bois bien embrasé. Comment vous instruirois-je de votre devoir, lorsqu'il ne m'est pas possible de m'acquitter du mien ? Pourrois-je, aveuglé comme je le suis, par ma passion, entreprendre de dessiller les yeux & rendre la vue à quelqu'un plus clairvoyant que moi. Quant à vous peindre tout l'éclat de la gloire céleste, vous en avez une idée pour le moins aussi juste que moi ; & mes leçons ne feroient qu'un moyen pour rallumer nos anciens feux, en nous rapprochant ainsi l'un de l'autre. Pour ce qui est de m'abandonner pour Dieu, c'est son ouvrage, lui seul en a le pouvoir, & ce n'est que lui seul qui peut changer nos cœurs. Voyez donc vous-même dans quel précipice affreux je me jetteroie, si j'avois le malheur de condescendre à ce que vous voudriez exiger de moi. Ah ! fuyons plutôt, dit l'apôtre ; c'est le seul moyen de nous débarrasser d'un ennemi aussi dangereux que vous. Ne croyez pas que ce soit par haine, ou même par indifférence que je vous nomme un ennemi dangereux, mais c'est que le péril qui plaît devient inévitable, lorsqu'on s'en approche de trop près, & par conséquent la fuite est la

seule ressource pour s'en garantir. Foible ressource cependant pour moi ; car quoiqu'absent & éloigné de vous , votre image m'accompagne & me suit par-tout , & en quelque'endroit que je me retire , je vous retrouve toujours : queferoit-ce donc si nous étions réunis comme vous le desirez ?

HÉLOÏSE , HÉLOÏSE , la pensée seule de cette réunion rallume dans mon cœur cette flamme criminelle dont j'ai brûlé autrefois pour vous. S'il est vrai que l'absence soit le remède le plus sûr aux tourmens de l'amour , c'est à moi de vous fuir à jamais , & de me distraire de ces pensées délicieuses que votre image offre sans cesse à mon cœur toujours ulcéré du trait vainqueur que m'ont lancé vos charmes. Dans ces momens de méditations où je ne voudrois penser qu'à Dieu , le nom d'HÉLOÏSE est sur le bord de mes lèvres ; & quoique mon devoir m'ordonne de vous oublier , à l'instant que je crois ma raison victorieuse , l'idée de mes plaisirs se présentant à mon esprit occupé de vos charmes , détruit en un moment tous les vœux que je viens de former. Ne jouirai-je jamais de cette tranquillité que goûte l'ame pure ? Si dans le temple je fais ma prière à la vierge dont j'implore le secours , en contemplant la mère de mon Dieu , je crois voir , en ses traits divins , ceux de ma chère HÉLOÏSE.... Je lui jure un amour éternel.... Après le récit des troubles que me cause le souve-

ni de vos attraits , jugez quels effets produiroit en moi votre présence. Il est donc de ma prudence de ne vous point revoir.... Je dois vous montrer l'exemple... Arbrisseau trop foible , le moindre vent pourroit m'abattre.... Adieu.... J'offense le Créateur en pensant davantage à la créature.

Ne comptez donc sur moi que lorsque je serai certain d'être affermi dans la voie de mon salut , & que , dégagé de toute passion , je serai en état de vous voir avec cette tranquillité chrétienne , qui est seule capable de rendre le calme à une ame aussi agitée que la mienne jusqu'à présent.

Pour m'engager plus fortement , vous le faites au nom de votre communauté. Ce seroit en effet le motif le plus pressant pour m'y contraindre. C'est mon troupeau , ce sont des plantes cultivées par mes mains , & enfin ce sont les enfans de mes prières , comme vous me le dites fort bien. Mais puisque le soin vous en est confié , peuvent-elles être en de meilleures mains ? Que ferois-je plus que vous ? Bons exemples , exhortations touchantes & effectives , pratique fervente & habituelle d'une véritable charité chrétienne , douceur dans le commerce de la vie , rien ne leur manque de votre part. A quoi donc servirois-je dans ce séjour tranquille , dont la simplicité annonce le respectueux attachement aux biens célestes ; où le morne silence

Inspire la pénitence & le dégagement entier des vanités de ce monde ; où enfin règnent une tranquillité, un accord & une paix universelle , affermis par la piété des chastes vierges qui ont eu assez de bonheur pour se consacrer au Seigneur. J'y porterois une ame agitée & troublée par le ressentiment de nos désordres passés ; j'en aurois tous les jours l'objet, encore chéri, devant les yeux. Que cet état seroit peu propre à maintenir cette douce tranquillité chrétienne qui fait les délices de cette charmante retraite ! Sous la conduite d'un fondateur dont l'ame est si peu en repos , il ne manqueroit pas d'arriver un dérangement affreux parmi ces saintes filles ; soit négligence dans les devoirs de la société , soit tiédeur dans les prières , soit nonchalance dans les exercices de pénitence, enfin tout éprouveroit & se ressentiroit du désordre des supérieurs , & je bouleverserois , par mon mauvais exemple , un ordre naissant dont je me sens le père. Je dis des supérieurs , car je pense très-bien que votre vocation n'étant pas encore plus accomplie que la mienne, ma vue ne manqueroit pas de causer en vous ce que je crains pour moi, c'est-à-dire , un dérangement d'esprit auquel il ne nous seroit pas possible d'apporter du secours. Cet accident est encore plus à craindre en quelque façon pour vous que pour moi. Vous n'êtes privée de l'usage d'aucun de vos sens, ainsi jugez quel empire ils prendroient sur vous à l'aspect

de celui qui les a autrefois troublés par une passion que vous êtes encore en état de satisfaire. De mon côté, quoique mon malheur m'ait fait perdre les moyens de contenter mes desirs & les vôtres, il me reste néanmoins un ressentiment que la rage de mes ennemis ne m'a malheureusement pas pu ôter. Ainsi dans cette situation serois-je plus tranquille ? Au contraire, rempli de vains espoirs, je deviendrois comme un forcené, & l'apparence du vice seroit plus scandaleuse chez moi, que la réalité ne le seroit chez vous. Je suis donc un peu moins à plaindre que vous ; car je n'ai à me débarrasser que de ce malheureux ressentiment qui me trouble ; mais vous avez de plus vos sens à combattre & un souvenir trop séduisant pour vous à effacer de votre mémoire. Il n'y a que l'absence & la prière qui puissent remédier à tous ces maux.

Cessez donc, je vous prie, d'exiger de moi une démarche dont vous voyez tout le danger. Si même nous en agissions avec toute la prudence nécessaire en pareil cas, nous cesserions notre commerce de lettres, comme vous m'y exhortez par la vôtre ; & quoique ce parti paroisse chez vous fort indéterminé, cependant il seroit le plus sûr pour tous les deux ; & cela jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire : jusqu'à ce que nous nous sentions assez de force pour résister à toutes les tentations auxquelles nous serions exposés. Ce grand ouvrage, comme je vous l'ai déjà

dit, est celui d'un Dieu suprême ; attendons tout de sa miséricorde.

C'est du plus profond de mon cœur que je vous exhorte à espérer avec patience une guérison qu'il semble que le Seigneur nous ait promise, à en juger par ce qu'il a déjà opéré en vous. Il vous a conduite dans une communauté; il vous a punie par l'endroit le plus sensible, qui est la perte de votre amant; il vous donne encore à combattre votre passion ; ce sont là les armes qu'il met entre les mains de ses élus, pour les aider à remporter une victoire complète. Les effets de sa miséricorde sont quelquefois fort longs, mais ils n'en sont pas moins sûrs. Souffrons pour J. C. ; il a souffert pour nous : vous en avez les moyens en offrant vos peines à ce divin Sauveur. Pour moi, si j'ai souffert l'affront le plus sensible & les douleurs les plus aiguës, ce n'étoit que pour vous & à cause de vous. Mais ces souffrances qui ont un peu calmé mes sens, n'ont pas rendu mon ame plus tranquille, & n'ont d'autre mérite devant Dieu, que celui d'avoir souffert pour une créature. Jugez par-là de ma crainte, & combien j'ai raison de faire fonds & d'espérer en mes prières, jointes aux vôtres & à celles de votre communauté.

Ne comptons donc pas sur un moment de tranquillité dans ce bas monde, & regardons comme certain que le dernier jour de notre

vie , sera le premier jour de notre repos. Car il n'y a que la mort seule qui puisse mettre fin aux maux dont nous sommes accablés , & qui , nous débarrassant de ce corps mortel , nous fasse jouir de la gloire des saints , que le Seigneur promet à ceux qui ont souffert pendant leur vie.

Lorsque l'Éternel , qui tient nos jours entre ses mains , & qui en détermine le nombre , aura tranché le fil de cette vie infortunée , ce qui , selon toute apparence , arrivera avant la fin de votre carrière ; je vous prie de faire enlever mon corps, en quelque'endroit que je meure , & de le faire transporter dans votre communauté pour y être enterré près de vous. Par ce moyen , nous nous trouverons réunis sans courir aucun risque & sans nous exposer à aucun danger. Car alors , crainte , espérance , souvenir , remords , tout sera évanoui , comme la fumée qui se dissipe dans l'air & s'envole au gré des vents , & il ne restera aucune trace de nos désordres passés. Vous aurez même lieu , en considérant mon cadavre , de rentrer en vous-même , & de vous persuader combien il est ridicule de préférer , par un attachement déréglé , un peu de poussière , un corps périssable & la pâture des vers , à un Dieu tout-puissant & immuable , qui peut seul combler tous nos desirs & nous faire jouir d'une félicité éternelle.

ABEILARD,

ÉPIÎTRES

A M O U R E U S E S

D' H É L O I S E

A A B E I L A R D ,

A V E C L E S R É P O N S E S

D' A B E I L A R D A H É L O I S E ,

*Imitées & mises en vers , d'après la
fameuse Lettre de P O P E , & les
Lettres originales latines ,*

Par MM. COLARDEAU , DORAT , FEUTRY ,
MERCIER , G. DOURXIGNÉ , SAURIN , C^{re}.

P R É C É D É E S

*D'une Idée précise des Amours de ces
célèbres & malheureux Époux.*



I D É E

DES AMOURS

D'HÉLOÏSE ET D'ABEILARD.

LA charmante Épître d'Héloïse à Abeilard mise en vers par M. Colardeau , ainsi que celles de MM. Dorat , Feutry , Saurin , &c. &c. ne peuvent s'entendre sans avoir une idée des célèbres personnages qui en font le sujet. Pour ne pas répéter ce que nous avons déjà écrit des amours & des malheurs de ces amans infortunés , nous ferons de la plus grande précision.

Abeilard & Héloïse vivoient sous les rois Louis le Gros & Louis le Jeune , c'est-à-dire , dans le douzième siècle ; Abeilard mourut en l'an 1142 , & Héloïse en 1164. Abeilard s'étoit rendu fameux , dans toute la France , autant par sa science profonde dans la théologie scholastique , que par sa galanterie & ses malheurs. Il avoit la taille la plus avantageuse , la figure aimable , la démarche aisée , mais fière & noble ; fameux orateur & philosophe , on remarquoit en lui une netteté d'esprit surprenante , une grandeur d'ame que rien ne peut abattre , une capacité qui s'étendoit à tout , de la délicatesse dans les passions , de la fermeté dans les malheurs ; si toutes ces qualités caractérisent un grand homme , tel étoit

Abeilard , ce savant que la postérité plaindra toujours.

Héloïse avoit près de dix-huit ans lorsqu'elle connoît Abeilard. Cette jeune fille joignoit à la plus grande beauté les plus rares talens. Elle savoit la philosophie , avec l'hébreu , le grec & le latin. Elle étoit déjà la plus savante personne de son sexe , à cet âge où ses semblables commencent à peine d'acquérir des connoissances. Elle avoit la taille très-bien prise , les traits du visage d'une juste proportion , le teint vif & animé , le regard séduisant , l'esprit solide , brillant & enjoué ; la nature , en la formant , l'avoit douée des plus excellentes qualités ; cette aimable fille enfin réunissoit en elle-même tant de perfections , que les cœurs les plus insensibles ne pouvoient la voir ni l'entendre sans admiration. On assure que le nom d'Héloïse (*) lui fut donné à cause de l'étendue de ses lumières , & comme étant un prodige de génie & de beauté , ainsi que son amant , qui fut nommé Abeilard , à cause des connoissances infinies qu'il avoit acquises dans l'Écriture , dans les Pères & dans les langues orientales.

Fulbert , chanoine de l'église de Paris , homme riche , mais aussi simple qu'avare , prenoit un soin

(*) Voyez , pour l'éthymologie des noms d'Héloïse & d'Abeilard , la vie & les amours de ces époux malheureux , Tome 1 , pag. 2 & 7.
particulier

particulier d'Héloïse. Comme oncle & tuteur , il voulut soutenir des avantages si considérables par une éducation extraordinaire.

Dans ce tems-là , Abeilard se faisoit admirer dans Paris , où il enseignoit avec un applaudissement universel. S'il avoit la réputation d'être le plus habile homme de l'Europe , Héloïse étoit aussi regardée comme la merveille de son sexe. Fulbert jeta les yeux sur Abeilard pour instruire sa nièce dans la théologie. Abeilard , qui avoit entendu parler d'Héloïse & de son esprit étonnant, consentit sans peine aux desirs de Fulbert. C'est de ce moment que ces deux personnes , si supérieures à leur siècle par les lumières de leur esprit & par la sensibilité de leur ame , se virent , s'aimèrent , se le dirent , se le jurèrent , & prirent des mesures pour se livrer sans contrainte à leur passion. Abeilard n'eut pas de peine à inspirer sa tendresse à Héloïse. L'amour est si aisé à persuader à une fille de dix-huit ans , que les chaînes de ce dieu lui semblent des liens de roses , & que son cœur aveuglé suit ses premiers mouvemens sans autres réflexions que celles qu'inspire le plaisir d'aimer & d'être aimée.

S'il faut juger de la foiblesse de l'homme , par Abeilard , on ne doutera point qu'un philosophe , quelqu'éclairé qu'il soit , n'est pas plus sage qu'un autre , & quelque envie qu'il ait de ne se point commettre pour conserver sa réputation , tôt ou tard il fait une faute que tout le monde blâme & que tous les

hommes feroient comme lui : *Omnia vincit amor.* Le ciel permet aussi quelquefois , pour punir notre vanité , que le plaisir d'un moment soit comme l'écueil & le malheur de notre vie.

Afin que les leçons d'Abeilard fussent plus souvent répétées, Fulbert l'engagea de demeurer chez lui; il poussa même la complaisance jusqu'à lui permettre d'entretenir Héloïse & le jour & la nuit, & même de la châtier si elle étoit indocile à ses leçons. Abeilard accepta ces conditions avec d'autant plus de plaisir , qu'elles le mettoient à portée de voir à toutes les heures du jour sa chère Héloïse , dont les progrès dans les sciences humaines étoient étonnans. Cette savante fille n'entendoit rien de si beau que ce que lui enseignoit Abeilard, & Abeilard ne trouvoit rien de si merveilleux que la facilité d'Héloïse à comprendre & à expliquer même les passages les plus abstraits de l'Écriture.

Les entretiens savans ne faisoient pas seuls l'occupation de ces amans trop heureux. L'amour en faisoit la plus grande partie. L'étude & la méditation demandent la retraite & les lieux écartés : ils en profitèrent , sans que ceux qui s'en appercevoient pussent y trouver à redire. Ils vivoient si satisfaits l'un de l'autre dans les bras de l'amour, qu'Abeilard (in historia calamitatum) s'exprime ainsi : « Dans
» ces retraites , nous nous entretenions beaucoup
» plus de notre mutuelle ardeur que des questions de
» philosophie ; nous nous donnions plus de baisers

« que nous n'expliquions d'axiomes : je portois ,
 « continue Abeilard , plus souvent la main au sein
 « d'Héloïse qu'à ses livres ; & en badinant des
 « diverses opinions de la morale , j'y trouvois la
 « souveraine félicité. »

Une vie si douce ne fut pas de longue durée. La fortune vint troubler la tranquillité de ces deux amans. Leur commerce transpira , & Fulbert , par des chansons , apprit les écarts d'Héloïse. Il se repentit , mais trop tard , de sa trop grande simplicité. Pour éviter les suites de cet amour , & conserver l'honneur de sa nièce , il la fit partir pour Corbeil , & chassa Abeilard de sa maison.

Héloïse aimoit Abeilard autant qu'elle en étoit aimée. Elle lui écrivit le lieu de sa retraite : l'Amour donna des ailes & favorisa Abeilard. Ils continuèrent de se voir secrètement , & ils se donnèrent , dans ces entrevues clandestines , tant de preuves d'amour & de tendresse , qu'Héloïse ne fut pas long-tems sans s'appercevoir d'un embonpoint qui ne lui étoit pas ordinaire ; elle en instruit son amant , qui l'enlève & la conduit en Bretagne , chez une de ses sœurs , où Héloïse accoucha d'un garçon beau comme le jour.

De retour à Paris , Abeilard apprend que Fulbert est furieux ; il va le voir , & pour appaiser la colère de cet oncle outragé , il lui propose d'épouser Héloïse ; Fulbert y consent. Héloïse , soit qu'elle prévît les suites fâcheuses de cet hymen , soit qu'elle aimât mieux vivre maîtresse d'Abeilard que sa femme ,

employa toute son éloquence pour le détourner de ce dessein. Abeilard avoit donné sa parole. Cet hymen se fit ; mais il ne put adoucir la vengeance horrible & préméditée de Fulbert.

Pour ne point perdre son canonicat & ses écoliers, il fut convenu, entre Héloïse & Abeilard, que leur mariage seroit tenu secret. En conséquence, Héloïse se retira au monastère d'Argenteuil où elle prit l'habit de religieuse. Fulbert se croyant joué de ses neveu & nièce, résolut de punir l'un & l'autre du même coup. Il corrompt le domestique d'Abeilard, & une nuit, accompagné de quatre scélérats, ils surprenent ce malheureux époux, le mutilent & ne lui laissent de l'homme que le nom. Fulbert, convaincu de cet attentat, fut puni par la perte de ses bénéfices & de ses biens confisqués, & deux de ses complices subirent la peine du talion. Cet événement causa des larmes à tout Paris, & principalement aux femmes. La mort d'un mari ou d'un amant ne leur auroit pas été plus sensible que la nouvelle de ce malheur. Il n'est pas possible d'exprimer la douleur d'Héloïse, lorsqu'elle apprit cet horrible accident ; elle en fut toujours inconsolable. Abeilard, guéri de sa blessure, honteux de lui-même, se retira chez les moines de Saint-Denis. Mais avant de prononcer ses vœux, il engagea Héloïse, soit par excès d'amour, soit par excès de jalousie, à faire profession avant lui.

Héloïse aimoit trop son malheureux époux, pour ne pas lui obéir. En prononçant ses vœux ; elle

tenoit dans ses mains & baignoit de ses larmes le dernier billet d'Abeilard , dans lequel il lui juroit un amour éternel. « Je portois , disoit-elle , en allant » à l'autel , le cœur de mon amant & le mien , & » mon sacrifice immoloit l'un & l'autre. »

Abeilard , pour conserver sa réputation ; recommence ses exercices. Un traité de théologie , qu'il compose , lui attire beaucoup d'ennemis , entr'autres St. Bernard. Son livre est condamné au feu. Il est obligé de fuir. Il se retire dans un désert près de Nogent. Les savans étoient rares dans ce siècle. On chercha Abeilard , & on le découvrit ; on le combla de libéralités pour entendre ses leçons. Ces présens furent si considérables , qu'il en fit bâtir , avec la permission de son évêque , un oratoire qu'il dédia au St. Esprit , sous le nom de Paraclet.

Ce fut alors que l'abbé de Suger , persuadé que les religieuses d'Argenteuil ne vivoient pas avec toute la régularité de leur état , les fit sortir de ce monastère , où il établit des moines de Saint-Denys.

Abeilard offrit le Paraclet à Héloïse , qui s'y retira avec plusieurs religieuses & deux nièces d'Abeilard , qui prirent aussitôt le voile de religion. L'établissement de ce monastère fut confirmé par une bulle d'Innocent II. Héloïse en fut la première abbesse ; elle y vécut saintement , & reçut , de diverses personnes de considération , des bienfaits qui enrichirent son abbaye.

M. le duc de Bretagne , qui chérissoit les savans , nomme Abeilard , abbé de Saint-Gildas de Ruys ,

dans le diocèse de Vannes. Cette abbaye est située sur un rocher battu des flots de la mer. Un lieu si sauvage étoit propre pour nourrir le chagrin dont Abeilard étoit dévoré. Il prend possession de son abbaye : il y trouve les moines dans la plus grande débauche. Il veut remettre le bon ordre, & réformer la conduite de ses religieux, dont la licence effrénée scandalisoit. Mais au lieu de les faire rentrer dans leur devoir & dans la piété, dont il leur montrait l'exemple par l'austérité de ses mœurs, il s'en fit autant d'ennemis, qui, à force de persécutions, en voulant même à sa vie, l'obligèrent de se retirer au Paraclet, où il ne demeura pas long-tems à cause des bruits calomnieux qui se répandoient sur son compte & celui d'Héloïse ; comme si l'état d'Origène où il étoit réduit, ne l'eût pas mis à l'abri de tous soupçons.

Abeilard s'étoit fait un ami ; cet ami étoit inconsolable de la perte d'une partie de sa fortune. Abeilard crut, pour le consoler, devoir lui écrire l'histoire de ses malheurs. (Vide calamitatum Abelardi historiam) Cette lettre, écrite avec énergie, & si intéressante d'ailleurs, par les aventures singulières qu'elle contient, devint bientôt publique. Il en courut plusieurs copies, dont une, entr'autres, parvint jusqu'à Héloïse qui la lut avec la plus grande avidité, venant d'une main qui lui étoit si chère. Cet écrit rappella dans son cœur les sentimens les plus tendres & les plus vifs, tels qu'elle les avoit eus autrefois pour

Abeilard ; c'est de-là qu'elle prend occasion de lui écrire , & de lui faire sentir s'il est d'un amant délicat de laisser si long-tems une tendre amante en proie aux fausses idées qu'un long silence auroit pu lui donner. Cette Lettre enfin produisit ces fameuses Lettres d'Héloïse & d'Abeilard , qui peignent si vivement les combats de la nature & de la grace.

Le célèbre Pope a saisi avec la plus grande sagacité les expressions les plus délicates & les plus tendres dont *Héloïse* s'est servie dans les différentes Lettres qu'elle a écrites à *Abeilard*. C'est un grand tableau que ce fameux poëte a réduit en petit , & dont il a emprunté les couleurs les plus vives , qui , jointes à cet enthousiasme divin , seul fruit du génie , font regarder sa lettre d'*Héloïse* comme une copie au-dessus de l'original , & que M. Colardeau a mise en vers , transporté , sans doute , tant des beautés qu'elle renferme , que de la richesse des sentimens expressifs de la plus vive tendresse dont elle est remplie.

Cette épître , quoiqu'imitée de *Pope* , est le chef-d'œuvre de ce poëte charmant , à qui la Parque meurtrière vient de terminer les jours à la fleur de son âge , ayant à peine atteint quarante ans , & à la gloire duquel on ne sauroit trop ériger de monumens. Cet aimable poëte est mort le 7 Avril 1776 , sans avoir joui des lauriers académiques que ses talens & ses travaux lui avoient

justement mérités. Il avoit été nommé à l'académie françoise , le 7 Mars , un mois avant sa mort. Cette illustre compagnie lui fit faire un service le 18 Avril , quatre jours avant celui qui avoit été fixé pour sa réception. M. Colardeau étoit bien digne d'occuper la place qui lui étoit destinée dans cette classe d'hommes célèbres dont les écrits savans font tant d'honneur à la nation françoise.



ÉPIÎTRE

AMOUREUSE

D'HÉLOÏSE

A ABEILARD,

• TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLAIS
DE M. POPE.

Par M. COLARDEAU,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

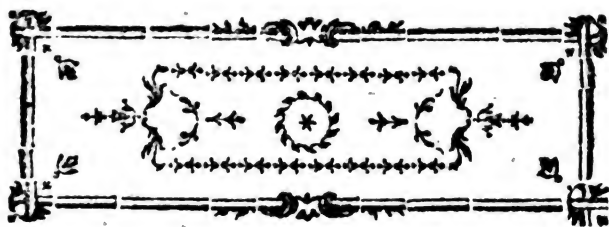
C §

AVANT-PROPOS.

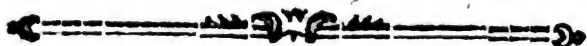
SI les charmes de l'esprit & de l'éloquence rendirent célèbres Héloïse & Abeilard, leur malheureuse passion les rend encore plus intéressans. Ces deux amans éprouvèrent la disgrâce la plus cruelle. L'illustre Pope a rassemblé, dans une seule lettre, les principaux événemens de la vie de ces infortunés. Cette Épître est plus imitée que traduite. M. Colardeau a cru ne point devoir s'assujettir au sens littéral du poëte Anglois ; toute traduction, trop servile, étant froide & languissante. Il a tâché d'éviter ce défaut, en ne s'attachant qu'à rendre, autant qu'il a pu, les beautés de l'original.

Il y a eu plusieurs copies manuscrites & même imprimées de cette Épître, répandues dans le public ; mais toutes, pour la plupart, ont été tronquées, & ne sont pas aussi complètes que celle-ci, qui est la seule que l'auteur ait avouée, & dont il a eu l'honnêteté de nous faire remettre un exemplaire corrigé de sa main, lors de la première édition de cette collection.





É P I T R E
D' H É L O I S E
A A B E I L A R D.



*HÉLOISE est supposée dans sa cellule,
occupée à lire une lettre d'ABEILARD,
& à y faire réponse.*

DANS ces lieux habités par la simple innocence,
Où règne , avec la paix , un éternel silence ,
Où les cœurs , asservis à de sévères loix ,
Vertueux par devoir , le sont aussi par choix ;
Quelle tempête affreuse , à mon repos fatale ,
S'élève dans les sens d'une foible vestale ?
De mes feux mal éteints qui ranime l'ardeur ?
Amour, cruel amour, renais-tu dans mon cœur ?
Hélas ! je me trompois ; j'aime, je brûle encore.
O nom cher & fatal !... ABEILARD je t'adore ,
Cette lettre , ces traits , à mes yeux si connus ,
Je les baise cent fois , cent fois je les ai lus .

De sa bouche amoureuse Héloïse les presse...

ABEILARD! cher amant! mais quelle est ma foiblesse?

Quel nom dans ma retraite osé-je prononcer?

Ma main l'écrit.., hé bien, mes pleurs vont l'effacer.

Dieu terrible, pardonne; HÉLOÏSE soupire.

Au plus cher des époux tu lui défends d'écrire:

A tes ordres cruels, HÉLOÏSE souscrit...

Que dis-je? mon cœur dicte... & ma plume obéit.

Prisons, où la vertu, volontaire victime,
Gémit, & se repent, quoiqu'exempte du crime;
Où l'homme, de son être imprudent destructeur,
Ne jette vers le ciel que des cris de douleur;
Marbres inanimés, & vous, froides reliques,
Que nous ornons de fleurs, qu'honorent nos
cantiques,

Quand j'adore ABEILARD, quand il est mon époux,

Que ne suis-je insensible & froide comme vous?

Mon Dieu m'appelle en vain du trône de sa gloire;

Je cède à la nature une indigne victoire;

Les cilices, les fers, les prières, les vœux,

Tout est vain, & mes pleurs n'éteignent point
mes feux.

Au moment où j'ai lu ces tristes caractères,
Des ennuis de ton cœur, secrets dépositaires,

ABEILARD, j'ai senti renaître mes douleurs.

Cher époux, cher objet de tendresse & d'horreurs,

Que l'amour, dans tes bras, avoit pour moi de
charmes!

Que l'amour, loin de toi, me fait verser de larmes!

Tantôt je crois te voir , de myrtes couronné ,
 Heureux & satisfait , à mes pieds prosterné ;
 Tantôt , dans les déserts , farouche & solitaire ,
 Le front couvert de cendre , & le corps sous la haire ,
 Desséché dans ta fleur , pâle & défiguré ,
 A l'ombre des autels , dans le cloître ignoré ;
 C'est donc là qu'ABEILARD , que sa fidelle épouse ,
 Quand la religion , de leur bonheur jalouse ,
 Brise les nœuds chéris dont ils étoient liés ,
 Vont vivre indifférens , l'un par l'autre oubliés ;
 C'est là que , détestant & pleurant leur victoire ,
 Ils fouleront aux pieds & l'amour , & la gloire !
 Ah ! plutôt écris-moi : formons d'autres liens ,
 Partage mes regrets... je gémirai des tiens.
 L'écho répétera nos plaintes mutuelles ;
 L'écho suit les amans malheureux & fidèles.
 Le sort , nos ennemis ne peuvent nous ravir
 Le plaisir douloureux de pleurer , de gémir ;
 Nos larmes sont à nous... nous pouvons les répandre.
 Mais Dieu seul , me dis-tu , Dieu seul y doit prétendre.
 Cruel , je t'ai perdu , je perds tout avec toi.
 Tout m'arrache des pleurs... tu ne vis plus pour moi.
 C'est pour toi... pour toi seul que couleront
 mes larmes ;
 Aux pleurs des malheureux Dieu trouve-t-il des
 charmes ?

Écris-moi , je le veux : ce commerce enchanteur ,
 Aimable épanchement de l'esprit & du cœur ,
 Cet art de converser sans se voir , sans s'entendre ,

Ce muet entretien , si charmant & si tendre ,
L'art d'écrire, ABEILARD , fut sans doute inventé
Par l'amante captive & l'amant agité.
Tout vit par la chaleur d'une lettre éloquente ;
Le sentiment se peint sous les doigts d'une amante.
Son cœur s'y développe ; elle peut sans rougir,
Y mettre tout le feu d'un amoureux desir.
Hélas ! notre union fut légitime & pure !
On nous en fit un crime , & le ciel en murmure !
A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié ,
Quand tu m'offris l'amour sous le nom d'amitié ;
Tes yeux brilloient alors d'une douce lumière ;
Mon ame , dans ton sein , se perdit toute entière.
Je te croyois un Dieu , je te vis sans effroi.
Je cherchois une erreur qui me trompât pour toi.
Ah ! qu'il t'en coûtât peu pour charmer HÉLOÏSE !
Tu parlois... à ta voix tu me voyois soumise.
Tu me peignois l'amour bienfaisant, enchanteur...
La persuasion se glissoit dans mon cœur !
Hélas ! elle y couloit de ta bouche éloquente ;
Tes lèvres la portoient sur celles d'une amante.
Je t'aimai... je connus, je suivis le plaisir ;
Je n'eus plus de mon Dieu qu'un foible souvenir.
Je t'ai tout immolé , devoir , honneur , sagesse ;
J'adorois ABEILARD , & dans ma douce ivresse ,
Le reste de la terre étoit perdu pour moi :
Mon univers, mon Dieu, je trouvois tout en toi.
Tu le fais : quand ton ame à la mienne enchaînée,
Me pressoit de ferrer les nœuds de l'hyménée ,

Je t'ai dit : cher amant , hélas ! qu'exiges-tu ?
 L'amour n'est point un crime ; il est une vertu.
 Pourquoi donc l'affervir à des loix tyranniques ?
 Pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?
 L'amour n'est point esclave , & ce pur sentiment
 Dans le cœur des humains, naît libre, indépendant.
 Unissons nos plaisirs , sans unir nos fortunes.
 Crois-moi , l'hymen est fait pour des ames communes.

Pour des amans livrés à l'infidélité.
 Je trouve dans l'amour , mes biens , ma volupté.
 Le véritable amour ne craint point le parjure.
 Aimons-nous , il suffit , & suivons la nature.
 Apprenons l'art d'aimer , de plaire tour à tour ;
 Ne cherchons, en un mot, que l'amour dans l'amour.
 Que le plus grand des rois, descendu de son trône,
 Vienne mettre à mes pieds son sceptre & sa couronne ,

Et que, m'offrant sa main, pour prix de mes attraits,
 Son amour fastueux me place sous le dais ;
 Alors on me verra préférer ce que j'aime
 A l'éclat des grandeurs, au monarque, à moi-même.
 ABEILARD, tu le fais, mon trône est dans ton cœur.
 Ton cœur fait tout mon bien , mes titres , ma grandeur ;

Méprisant tous ces noms que la fortune invente ,
 Je porte , avec orgueil , le nom de ton amante ;
 S'il en est un plus tendre , & plus digne de moi ,
 S'il peint mieux mon amour, je le prendrai pour toi.

ABEILARD, qu'il est doux de s'aimer, de se plaire!
C'est la première loi, le reste est arbitraire.
Quels mortels plus heureux que deux jeunes amans
Réunis par leurs goûts & par leurs sentimens;
Que les ris & les jeux, que le penchant rassemble;
Qui pensent à la fois, qui s'expriment ensemble;
Qui confondent la joie, au sein de leurs plaisirs;
Qui jouissent toujours, ont toujours des desirs?
Leurs cœurs, toujours remplis, n'éprouvent
point de vuide.

La douce illusion à leur bonheur préside.
Dans une coupe d'or ils boivent, à longs traits,
L'oubli de tous les maux & des biens imparfaits.
S'il est des cœurs heureux, ils sont heureux sans
doute :

Nous cherchons le bonheur, l'amour en est la route.
L'amour mène au plaisir, l'amour est le vrai bien.
Tel fut, cher ABEILARD & ton sort & le mien.

Que les tems sont changés! ô jour, jour execrable,
Jour affreux, où l'acier dans une main coupable,
Osa.... quoi! je n'ai point repoussé ses efforts!
Malheureuse HÉLOÏSE! ah! que faisois-je alors?
Mon bras, mon désespoir, les larmes d'une amante
Auroient...rien ne fléchit leur rage frémissante!...
Barbares, arrêtez! respectez mon époux!
Seule j'ai mérité de périr sous vos coups.
Vous punissez l'amour, & l'amour est mon crime!
Oni, j'aime avec fureur, frappez votre victime...
Vous ne m'écoutez pas! le sang coule...ah cruels!..

Quoi ! mes cris , quoi ! mes pleurs , paroîtront
criminels !

Quoi ! je ne puis me plaindre en mon malheur funeste.
Nos plaisirs sont détruits !.. ma rougeur dit le reste :
Mais quelle est la rigueur du destin qui nous perd !
Nous trouvons dans l'abîme un autre abîme ouvert.

O mon cher ABEILARD , peins-toi ma destinée.
Rappelle-toi le jour où , de fleurs couronnée ,
Où , prête à prononcer un serment solennel ,
Ta main me conduisit aux marches de l'autel ;
Où , détestant tous deux le sort qui nous opprime,
On vit une victime immoler la victime ;
Où , le cœur consumé du feu de mes desirs ,
Je jurai de quitter le monde & ses plaisirs.
D'un voile obscur & faillit , ta main foible &
tremblante ,

A peine avoit couvert le front de ton amante ;
A peine je baisois ces vêtemens sacrés ,
Ces cilices , ces fers à mes mains préparés ;
Du temple tout-à-coup les voûtes retentirent ,
Le soleil s'obscurcit , & les lampes pâlirent.
Tant le ciel entendit avec étonnement ,
Des vœux qui n'étoient plus pour mon fidèle amant,
Tant l'Éternel doutoit encor de sa victoire !
Je te quittois... Dieu même avoit peine à le croire,
Hélas ! qu'à juste titre il soupçonnoit ma foi !
Je me donnois à lui quand j'étois toute à toi.

Viens donc , cher ABEILARD , seul flambeau
de ma vie.

Que ta présence encor ne me soit point ravie.
 C'est le dernier des biens dont je veuille jouir.
 Viens, nous pourrons encor connoître le plaisir,
 Le chercher dans nos yeux, le trouver dans nos âmes.
 Je brûle... de l'amour je sens toutes les flammes.
 Laisse-moi m'appuyer sur ton sein amoureux,
 Me pâmer sur ta bouche, y respirer nos feux :
 Quels momens, ABEILARD ! les sens-tu ? quelle joie !
 O douce volupté !... plaisirs... où je me noie !
 Serre-moi dans tes bras ! presse-moi sur ton cœur :
 Nous nous trompons tous deux ; mais quelle
 douce erreur !

Je ne me souviens plus de ton destin funeste,
 Couvre-moi de baisers... je rêverai le reste.
 Que dis-je ? cher amant, non, non, ne m'en crois pas.
 Il est d'autres plaisirs, montre-m'en les appas.
 Viens, mais pour me traîner aux pieds du sanctuaire,
 Pour m'apprendre à gémir sous un joug salutaire,
 A te préférer Dieu, son amour & sa loi,
 Si je puis cependant les préférer à toi.

Viens, & pense du moins que ce troupeau timide
 De vestales, d'enfans, a besoin qu'on le guide.
 Ces filles du Seigneur, instruites par ta voix,
 Baissant un front docile, & s'imposant tes loix,
 Marcheront sur tes pas dans ce climat sauvage.

Dè ces remparts sacrés l'enceinte est ton ouvrage ;
 Et tu nous fis trouver sur des rochers affreux,
 Des campagnes d'Eden l'attrait délicieux.
 Retraite des vertus, séjour simple & champêtre,

Sans faste , sans éclat , tel enfin qu'il doit être ;
Les biens de l'orphelin ne l'ont point enrichi ,
De l'or du fanatique il n'est point embelli.
La piété l'habite , & voilà sa richesse.
Dans l'enclos ténébreux de cette forteresse ;
Sous ces dômes obscurs , à l'ombre de ces tours ,
Que ne peut pénétrer l'éclat des plus beaux jours ,
Mon amant autrefois répandoit la lumière :
Le soleil brilloit moins au haut de sa carrière ;
Les rayons de sa gloire éclairaient tous les yeux.
Maintenant qu'ABEILARD ne vit plus dans ces lieux ,
La nuit les a couverts de ses voiles funèbres ;
La tristesse nous suit dans l'horreur des ténèbres :
On demande ABEILARD , & je vois tous les cœurs ,
Privés de mon amant , partager mes douleurs.

Des larmes de ses sœurs , HÉLOÏSE attendrie ,
De voler dans leurs bras te conjure & te prie ,
Ah ! charité trompeuse ! ingénieux détour !
Ai-je d'autre vertu que celle de l'amour ?
Viens , n'écoute que moi , moi seule je t'appelle.
ABEILARD , sois sensible à ma douleur mortelle.
Toi , dans qui je trouvois père , époux , frère , ami ;
Toi , de tous les amans , l'amant le plus chéri ,
Ne vois-tu plus en moi ton épouse charmante ,
Ta fille , ton amie , & sur-tout ton amante ?
Viens , ces arbres touffus , ces pins audacieux ,
Dont la cime s'élève & se perd dans les cieux ;
Ces ruisseaux argentés , fuyans dans la prairie ;
L'abeille , sur les fleurs , cherchant son ambroisie ;

Le zéphyr qui se joue au fond de nos bosquets ;
Ces cavernes , ces lacs & ces sombres forêts ,
Ce spectacle riant , offert par la nature ,
N'adoucit plus l'horreur du tourment que j'endure ;
L'ennui , le sombre ennui , triste enfant du dégoût ,
Dans ces lieux enchantés se traîne & corrompt tout.
Il sèche la verdure ; & la fleur palissante
Se courbe & se flétrit sur sa tige mourante.
Zéphyr n'a plus de souffle, Écho n'a plus de voix,
Et l'oiseau ne fait plus que gémir dans nos bois.

Hélas ! tels sont les lieux où , captive , enchaînée ,
Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée :
Cependant, ABEILARD, dans cet affreux séjour,
Mon cœur s'enivre encor du poison de l'amour.
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeste absence ,
Et j'ai maudit cent fois ma pénible innocence.
Moi, dompter mon amour, quand j'aime avec fureur !
Ah ! ce cruel effort est-il fait pour mon cœur ?
Avant que le repos puisse entrer dans mon ame,
Avant que ma raison puisse étouffer ma flamme !
Combien faut-il encor aimer , se repentir ,
Desirer , espérer , désespérer , sentir,
Embrasser , repousser , m'arracher à moi-même,
Faire tout , excepté d'oublier ce que j'aime !

O funeste ascendant ! ô joug impérieux !
Quels sont donc mes devoirs , & qui suis-je en
ces lieux ?

Perfide ! de quel nom veux-tu que l'on te nomme ?
Toi, l'épouse d'un Dieu, tu brûles pour un homme !

Dieu cruel, prends pitié du trouble où tu me vois,
A mes sens mutinés ose imposer tes loix :
Tu tiras du chaos le monde & la lumière :
Hé bien ! il faut t'armer de ta puissance entière.
Il ne faut plus créer... il faut plus en ce jour ,
Il faut dans HÉLOÏSE anéantir l'amour.
Le pourras-tu , grand Dieu ! mon désespoir ,
mes larmes ,

Contre un cher ennemi te demandent des armes ;
Et cependant , livrée à de contraires vœux ,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.

Chères sœurs , de mes fers , compagnes inno-
centes ,

Sous ces portiques saints , colombes gemissantes,
Vous , qui ne connoissez que ces foibles vertus
Que la religion donne... & que je n'ai plus ;
Vous , qui dans les langueurs d'un esprit monastique,
Ignorez de l'amour l'empire tyrannique ;
Vous enfin , qui n'ayant que Dieu seul pour amant,
Aimez par habitude , & non par sentiment :
Que vos cœurs sont heureux , puisqu'ils sont
insensibles ,

Tous vos jours sont sereins , toutes vos nuits
paisibles.

Le cri des passions n'en trouble point le cours.

Ah ! qu'HÉLOÏSE envie & vos nuits & vos jours !
HÉLOÏSE aime & brûle au lever de l'aurore ;
Au coucher du soleil elle aime & brûle encore ;
Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours.

Elle dort pour rêver dans le sein des amours.
A peine le sommeil a fermé mes paupières ,
L'Amour me caressant de ses ailes légères ?
Me rappelle ces nuits , chères à mes desirs ,
Douce nuit, qu'au sommeil disputoient les plaisirs !
ABEILARD mon vainqueur vient s'offrir à ma vue :
Je l'entends... je le vois... & mon ame est émue.
Les sources du plaisir se r'ouvrent dans mon cœur ;
Je l'embrasse... il se livre à ma plus tendre ardeur.
La douce illusion se glisse dans mes veines !
Mais que je jouis peu de ces images vaines !
Sur ces objets flatteurs , offerts par le sommeil ,
La raison vient tirer le rideau du reveil.
Non , tu n'éprouves plus ces secousses cruelles ,
ABEILARD , tu n'as plus de flammes criminelles.
Dans le funeste état où t'a réduit le sort ,
Ta vie est un long calme, image de la mort.
Ton sang , pareil aux eaux du lac & des fontaines ,
Sans trouble & sans chaleur circule dans tes veines.
Ton cœur glacé n'est plus le trône de l'amour.
Ton œil appesanti s'ouvre avec peine au jour :
On n'y voit point briller le feu qui me dévore.
Tes regards sont plus doux qu'un rayon de l'aurore.
Viens donc , cher ABEILARD ! que crains-tu
près de moi ?

Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.
Désormais insensible aux plus douces caresses.
T'est-il encor permis de craindre des foiblesses ?
Puis-je espérer encor d'être belle à tes yeux ?

Semblable à ces flambeaux , à ces lugubres feux ,
 Qui brûlent près des morts sans étouffer leur
 cendre,

Mon amour sur ton cœur n'a plus rien à prétendre
 Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflammer.

HÉLOÏSE t'adore , & tu ne peux l'aimer.

Ah ! faut-il t'envier un destin si funeste ?

ABEILARD , ces devoirs, ces loix que je déteste
 L'austérité du cloître & sa tranquille horreur ,
 A ton cher souvenir rien n'arrache mon cœur.
 Soit que ton HÉLOÏSE , aux pleurs abandonnée ,
 Sur la tombe des morts gémisse prosternée ;
 Soit qu'aux pieds des autels elle implore son Dieu ;
 Les autels , les tombeaux , la majesté du lieu ,
 Rien ne peut la distraire , & son ame obsédée
 Ne respire que toi , ne voit que ton idée :
 Dans nos cantiques saints, c'est ta voix que j'entends,
 Quand sur le feu sacré ma main jette l'encens ,
 Lorsque de ses parfums s'élève le nuage ,
 A travers sa vapeur je crois voir ton image :
 Vers ce fantôme aimé mes bras sont étendus :
 Tous mes vœux sont distraits, égarés ou perdus.
 Le temple orné de fleurs, nos fêtes & leur pompe,
 Tout ce culte imposant n'a plus rien qui me trompe.
 Quand, autour de l'autel, brûlant de mille feux ,
 L'ange courbe lui-même un front respectueux ,
 Dans l'instant redouté des augustes mystères ,
 Au milieu des soupirs, des chants & des prières,
 Quand le respect remplit les cœurs d'un saint effroi.

Mon cœur brûlant t'invoque & n'adore que toi.
Cependant, ABEILARD, crains qu'un pouvoir
suprême

Pour m'arracher à toi, ne m'arrache à moi-même.
Un jour ton Dieu, mon Dieu peut parler à mon
cœur.

De ce Dieu, ton rival, sois encor le vainqueur.
Vole près d'HÉLOÏSE, & sois sûr qu'elle t'aime.
ABEILARD, dans mes bras l'emporte sur Dieu
même.

Oui, viens... ose te mettre entre le ciel & moi :
Dispute-lui mon cœur... & ce cœur est à toi.

Que dis-je ? Non !, cruel, fuis loin de ton amante :
Fuis, cède à l'Éternel HÉLOÏSE mourante.

Fuis, & mets entre nous l'immensité des mers :
Habitions les deux bords de ce vaste univers.

Dans le sein de mon Dieu, quand mon amour expire,
Je crains de respirer l'air qu'ABEILARD respire ;
Je crains de voir ses pas sur la poudre tracés :
Tout me rappelleroit des traits mal effacés.

Du crime au repentir un long chemin nous mène ;
Du repentir au crime un moment nous entraîne.

Ne viens point, cher amant, je ne vis plus pour toi.
Je te rends tes sermens ; ne pense plus à moi.

Adieu, plaisirs si chers à mon ame enivrée !

Adieu, douces erreurs d'une amante égarée !

Je vous quitte à jamais, & mon cœur s'y résout :

Adieu, cher ABEILARD, cher époux... adieu tout.

Mais quelle voix gémit dans mon ame éperdue !

Ah !

Ah ! seroit-ce... Oui , c'est elle , & mon heure est venue.

Une nuit... je veillois à côté d'un tombeau ,
La torche funéraire , obscur & noir flambeau ,
Pouffoit, par intervalle, un feu mourant & sombre ;
A peine il s'éteignit & disparut dans l'ombre ,
Que du creux d'un cercueil , des cris , de longs
accens ,
Ont porté jusqu'à moi cette voix que j'entends :
Arrête , chère sœur ; arrête , me dit-elle :
Ma cendre attend la tienne , & ma tombe t'appelle .
Du repos qui te fuit , c'est ici le séjour :
J'ai vécu , comme toi , victime de l'amour .
J'ai brûlé , comme toi , d'un feu sans espérance .
C'est dans la profondeur d'un éternel silence ,
Que j'ai trouvé le terme à mes affreux tourmens .
Ici l'on n'entend plus les soupirs des amans .
Ici finit l'amour , ses soupirs & ses plaintes .
La piété crédule y perd aussi ses craintes .
Meurs , mais sans redouter la mort ni l'avenir .
Ce Dieu quel'on nous peint armé pour nous punir ,
Loin d'allumer ici des flammes vengeresses ,
Assoupit nos douleurs , & pardonne aux foiblesses .
O mon Dieu ! s'il est vrai , si telle est ta bonté ,
Précipite l'instant de ma tranquillité .

O grace lumineuse ! ô sagesse profonde !
Vertu , fille du ciel , oubli sacré du monde ,
Vous qui me promettez des plaisirs éternels ,
Enlevez HÉLOÏSE au sein des immortels .

74 ÉPITRE D'HÉLOÏSE, &c.

Je me meurs.... ABEILARD , viens fermer ma
paupière..

Je perdrai mon amour en perdant la lumière.
Dans ces derniers momens, viens du moins
recueillir

Et mon dernier baïser & mon dernier soupir.
Et toi , quand le trépas aura flétri tes charmes,
Ces charmes séducteurs, la source de mes larmes;
Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau ,
Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau.
Que la main des amours y grave notre histoire ;
Et que le voyageur , pleurant notre mémoire ,
Dise : Ils s'aimèrent trop, ils furent malheureux;
Gémissons sur leur tombe , & n'aimons pas
comme eux.

HÉLOÏSE.

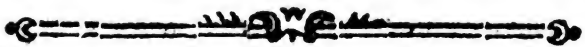


É P I T R E
D' A B E I L A R D
A H É L O I S E ,

SON AMANTE , SON ÉPOUSE ;

IMITÉE ET MISE EN VERS

*D'après la LETTRE d'ABEILARD, de
M. C^{.*}. servant de Réponse à celle
d'HÉLOISE, par M. Pope.*



AVERTISSEMENT.

TOUT ce qui peint l'amour & caractérise la violence de cette passion, presque toujours fatale aux malheureuses victimes qui s'y laissent entraîner par le seul attrait du plaisir qui les domine, ne peut manquer d'intéresser vivement.

Le succès prodigieux & si bien mérité de l'*Epître d'HÉLOÏSE* de M. Colardeau, a fait naître, depuis douze à quatorze ans, un torrent de petits poèmes, sous le titre d'*Héroïde*, d'*Epître*, de *Lettre*, &c. &c. le plus grand nombre dans l'oubli, mais parmi lesquels il en est plusieurs où nous avons trouvé du sentiment, de l'énergie, & des expressions si tendres & si analogues aux *amours d'ABEILARD & d'HÉLOÏSE*, que nous avons cru faire plaisir au public de les extraire & d'en former l'*Epître suivante*, en nous attachant toutefois à suivre, presque littéralement, le sens de la *Lettre d'ABEILARD à HÉLOÏSE*, qui sert de réponse à la *Lettre d'HÉLOÏSE* du célèbre *Pope*.

Nous n'avons d'autre mérite (si c'en est un) que d'avoir rassemblé, sous un seul point de vue, les beautés de détail qui nous ont paru les plus piquantes & les plus convenables à notre

objet; ainsi, à quelques vers près de notre composition, il n'y a rien de nous. Semblables au jardinier qui, du choix de différentes fleurs de son parterre, artistement arrangées, en fait, au moyen du jonc qui les retient, un bouquet charmant. Le *parterre*, sont les poèmes que nous avons parcourus; les *fleurs*, les tirades de vers que nous en avons extraites, & le *jonc qui retient ces fleurs*, sont les vers que nous avons été obligés d'ajouter pour la liaison & l'ensemble des différens *larcins* dont presque toute cette *Épître* est composée. Avons-nous réussi? C'est au lecteur à décider.

Après un aveu aussi sincère, on ne nous accusera point de *plagiat*. Si le public applaudit à notre ouvrage, notre zèle a tout fait, & nous ne nous prévaudrons point de ce succès. C'est aux auteurs que nous avons, pour ainsi dire, *métamorphosés*, à s'en réserver toute la gloire.



AVANT-PROPOS.

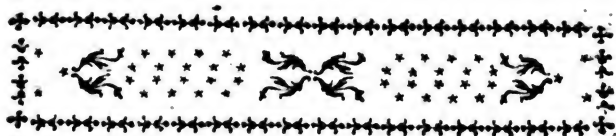
*A*BEILARD ne s'attendoit pas , dans la retraite de Saint - Gildas de Ruys , dont il étoit abbé & supérieur , à recevoir une lettre d'HÉLOÏSE. Sa naissante vertu & sa foible pitié se trouvoient alors comme étouffées sous la multitude des idées qui s'élevoient de son cœur , comme d'un fonds dont l'amour s'étoit emparé. Lorsqu'il quitta la France pour se retirer à son abbaye , ABEILARD crut y laisser sa passion & ne penser qu'aux devoirs que lui imposoit sa nouvelle dignité. Mais il se trompa.

Il y avoit déjà quelques années qu'il étoit dans cette abbaye , où , voulant profiter avec fruit de la solitude que la Providence lui avoit destinée , il faisoit tous ses efforts pour éteindre , par ses larmes & ses austérités , la flamme dont son cœur étoit toujours dévoré pour HÉLOÏSE , lorsqu'il reçut d'elle une lettre si tendre , qu'elle détruisit , en un instant , tous les vœux qu'il avoit faits , de ne vivre uniquement occupé que du service de Dieu. Il eut beau vouloir résister à la violente passion qui l'animoit , l'amour le tyrannisoit. Aussi foible qu'HÉLOÏSE , il étoit plus à plaindre qu'elle.

Dans cette lettre , ABEILARD fait une vive peinture des combats qu'il éprouve. S'il goûte les douceurs

de la grace , c'est par intervalle. La piété cependant l'emporte sur l'amour. Il engage H É L O ï S E de l'imiter. Il lui représente que c'est une nécessité indispensable pour son salut & le sien , de vaincre une passion qui ne peut être que criminelle : Qu'il est détaché totalement de ce monde , & que ce n'est que par un retour sincère à la vertu , & une longue patience dans l'exakte observation des devoirs qu'ils ont chacun à remplir dans le saint état qu'ils ont embrassé , qu'ils peuvent obtenir de Dieu le pardon de leurs crimes. C'est ainsi qu'il faut prendre le caractère d'ABEILARD dans le tems qu'il a écrit cette lettre.





É P I T R E

D' A B E I L A R D

A H É L O I S E.

Q U I peut m'écrire ?... Ouvrons... Grand Dieu ! c'est Héloïse !...

A peine votre époux revient de sa surprise...

Je couvre de baisers cet écrit séduisant :

Il pénètre mon cœur d'un plaisir ravissant...

Mais ABEILARD doit-il s'occuper de vos charmes ?

Vos tourmens, vos soupirs me causent mille
alarmes...

Nos amours, nos malheurs, par votre main tracés ;

Le cruel souvenir de nos plaisirs passés ;

Pour le plus tendre amant votre excès de tendresse ;

Ah ! cessons d'écouter une impure foiblesse !

Loin de nous écarter du sentier des vertus ,

Oublions un amour dont les nœuds sont rompus :

Du plus funeste sort , compagne infortunée ,

Au malheur de mes jours , par l'amour enchaînée ,

Chère HÉLOÏSE , ô vous, dont le nom seul m'est
cher ,

A mon repos pourquoi venez-vous m'arracher ?

D s.

Vous pouvez , partageant l'horreur qui me consume ,

Des pleurs que je répands adoucir l'amertume ;

Mais le triste néant où mon être est plongé ,

En vous faisant frémir ne peut être changé.

Si le plus beau jour luit , une affreuse lumière ,

D'un rayon accablant vient frapper ma paupière...

Puissiez-vous , dans ces traits qu'a formé ma douleur ,

Y contempler les maux qui déchirent mon cœur !

Objet infortuné de la fureur céleste ,

Je partage , à regret , le jour que je déteste.

Tout ce qui m'environne est ligué contre moi (*)...

Quand l'hymen nous soumit sous la plus tendre loi ,

Nous vivions tous les deux sans nulle défiance ,

Dans cette douce paix que donne l'innocence.

L'amour & la vertu dirigeoient notre cœur ,

Dans les sentiers étroits qui mènent au bonheur.

Jamais nous n'avions vu la discorde indocile ,

De son flambeau cruel alarmer notre asyle.

Aussitôt que l'aurore avoit doré les cieux ,

Que ses premiers rayons venoient frapper nos yeux ;

(*) ABEILARD étoit alors persécuté si cruellement par les moines de son abbaye , qu'ils en vouloient même à sa vie.

A la divinité , dont nous sommes l'image ,
Nous portions , à genoux , un légitime hommage.
De mes foibles talens , employant le secours ,
Nous bénissions la main qui veilloit sur nos jours ;
Et dès que la nuit sombre , amenant les ténèbres ,
Déployoit les ressorts de ses voiles funèbres ,
A peine délassés des fatigues du jour ,
Nous cherchions le repos... & nous trouvions
l'amour.

Unis étroitement , les plus vives caresses
Signalotent chaque jour nos égales tendresses...
O ciel ! aurois-je cru , dans des momens si doux ,
Qu'ABEILARD d'HÉLOÏSE eût cessé d'être époux ?
Aurois-je pu penser qu'une main infernale ,
Conduite par l'excès d'une fureur brutale ,
Auroit détruit en moi (*) ... Mais chassons de
mon cœur

Ces mortels souvenirs , objets de ma douleur.
Pour vivre dans l'opprobre , avois-je une âme faite ?
Il faut me concentrer dans une humble retraite :
L'on cède au désespoir quand la honte s'y joint :
L'esprit est philosophe , & le cœur ne l'est point.

La fureur des complots n'a rien qui m'épouvante ;
Vous êtes mon soutien , mon guide , mon amante ?
Et pour combler mes vœux , je vois dans votre
cœur ,

(*) Par un excès de la plus horrible vengeance ,
ABEILARD perdit les vrais témoins de sa virilité.

Un temple à la tendresse , un autel à l'honneur.
D'un amour malheureux vous êtes la victime ;
Ma passion pour vous fut la source du crime.
Aimons-nous encor plus, & prouvons aux jaloux,
Que les rapports du cœur ont seuls des droits sur
nous.

Le ciel qui nous forma, qui porta dans notre ame
Ces élans mutuels du feu qui nous enflamme ,
Veille encor sur nos jours... nos liens sont sacrés ;
Pourquoi s'ils l'offensoient les auroit-ils ferrés?...
Le nom seul d'HÉLOÏSE apaise mes alarmes :
Vous volez dans mes bras, vous essuyez mes larmes.
En aimant ABEILARD , vous aimez un époux ,
Et Dieu ne peut m'ôter ce nom si saint , si doux.
Oui, ces antres obscurs, ces monts inaccessibles,
Ces rochers à nos yeux deviendroient moins
terribles ,
Si nos soins , notre amour , savoient les embellir.
Nous verrions l'aquilon chassé par le zéphyr ;
Les neiges, en torrens, s'écouler dans les plaines ;
La chaleur du midi réchauffer nos haleines ,
Et la nature , enfin , sensible à nos revers ,
Créer à nos desirs, un nouvel univers.
Nous, en jouirions seuls... Votre oncle & ses
complices ,
Que Thémis a puni de trop légers supplices (*)

(*) Un tel attentat seroit aujourd'hui puni de mort.

Neviendroient plus troubler l'union de nos cœurs,
Dieu seul éclaireroit nos fidelles ardeurs.

Nos jours s'écouleroient au sein de la tendresse,
Chaque jour, chaque instant, l'amour & son ivresse
Porteroient dans nos cœurs leurs charmes bien-
faisans :

Le plaisir uniroit deux époux , deux amans ;
Nos baisers... mais que dis-je?... Ah, malheureux !
arrête ;

Vois le ciel courroucé qui menace ta tête....
Quels souhaits formes-tu?... Dans ton état affreux,
Oses-tu te livrer à de coupables vœux ?

Tu prétends que le ciel devenu plus propice,
Répande sur tes feux sa faveur protectrice...
Rentre dans ton néant... connois-toi... tu frémis !
Un espoir si flatteur peut-il t'être permis !

Quoi ! lorsque dans mes sens , que le desir con-
sume ,

La flamme la plus forte, à chaque instant s'allume,
Quand je sens tous les feux du plus ardent amour
Brûler & déchirer mon ame tour-à-tour ;

Quand mon cœur, entraîné par la loi la plus douce,
Suit l'instinct séducteur qui l'agite & le pousse ,
Et que par la tendresse au plaisir animé ,

Il cherche, avec transport, l'objet qui l'a charmé,
Ce cœur est criminel !... Lorsque dans le silence
Je forme des projets d'amour & d'espérance :

Tout me dit: ABEILARD, tes vœux sont superflus ;
Ne cherche le bonheur qu'au sein de tes vertus.

HÉLOÏSE, qui peut blâmer notre tendresse ?
Des époux malheureux elle fait la richesse.
Le fardeau des malheurs me paroîtra plus doux,
Si, sans vous affliger, je le porte avec vous.

O vous, pour qui j'écris ces tristes caractères,
Du trouble de mes sens affreux dépositaires :
O vous que j'adorois !... que je n'ose nommer,
Que mon malheureux sort m'a défendu d'aimer,
Quoique trop rassuré par mon insuffisance,
Je sens trop le danger de la correspondance :
Le ciel de tous liens veut qu'on soit dégagé,
Et rejette le cœur quand il est partagé.

Ne pensez plus à moi... mon ardeur vous outrage :
Dans mon état cruel la honte est mon partage...
C'en est fait, HÉLOÏSE... étouffons notre amour :
Peut-être touchons-nous à notre dernier jour.

Le monarque des cieux qui fait nos destinées,
Ne nous a rien appris du cours de nos années.
C'est une route obscure où l'on va sans flambeau ;
Tel pense commencer qui descend au tombeau.
La mort, cette cruelle, à qui tout rend hommage,
A moissonné Clorinde au printemps de son âge.
Le jeune Céladon est tombé sous ses coups :
Ce qu'elle a pu sur eux, elle le peut sur nous :
Et puisque, tôt ou tard, par un effet barbare,
Il faut que, malgré nous, sa rigueur nous sépare...
Vous m'entendez : hélas ! dans l'état où je suis,
Prier pour HÉLOÏSE est tout ce que je puis.

Bannissez tout espoir de réchauffer ma cendre :

Devois-je , en m'éteignant , conserver un cœur
tendre ?

Une plante stérile , un flambeau sans clarté ,
Doit être rejeté de la société.

Notre amour mutuel , funeste l'un à l'autre ,
Exciteroit mon feu sans éteindre le vôtre ;
Vous n'auriez un époux que pour vous affliger ,
Et vous n'embrasseriez qu'un fantôme léger...

Mais quoi ! de mes discours vous êtes attendrie !
Croyez que d'ABEILARD HÉLOÏSE est chérie :
Oui , mon cœur , enflammé de vos attraits puissans ,
Se range , malgré moi , du côté de mes sens.

L'amour , dans ma retraite , encor me tyrannise...

ABEILARD croit jouir des faveurs d'HÉLOÏSE.

Et loin que mon cœur pense à sortir de vos fers ,
Je vois avec chagrin les douceurs que je perds.

En vain , pour me guérir du mal qui me possède ,
Le plus affreux désert me paroît un remède ;

Votre idée est toujours une ombre qui me fuit ,
A chaque pas l'amour s'y mêle & me conduit.

Vos traits à mon esprit se présentent sans cesse ,
Cette pensée alors ranime ma tendresse.

Je vous parle & vous jure une constante foi ;

HÉLOÏSE à mes yeux est l'univers pour moi.

L'amour , le tendre amour me transporte &
m'enflamme :

Et lorsque dans l'ivresse où se trouve mon ame ,

Je me dis : ABEILARD , il faut bannir l'amour ,

Le fuir , n'y plus penser dans cet obscur séjour ,

Je m'écrie : O mon Dieu ! tandis que tout rappelle
A mon cœur enchanté mon épouse fidelle ,
Je ne dois plus l'aimer !... Présente à mon esprit,
HÉLOÏSE me suit , en tous lieux m'attendrit.
Errant dans nos déserts, les ruisseaux, les fontaines,
Les bocages , les prés , les vallons & les plaines,
Tout me parle de vous... Dans quel trouble je
suis !...

Peignez-vous mon teint blême & mes cruels
soucis.

Si je respire l'air dans ces climats champêtres ,
Je relis votre nom sur l'écorce des hêtres ;
Nos chiffres amoureux, l'un dans l'autre enlacés,
Paroissent de ma main sur le sable tracés.
Au plus haut des rochers où je fais ma retraite ,
Écho , de mes accens , est souvent l'interprète ,
Lorsqu'elle prend le soin de conter aux zéphirs
Et mes chagrins mortels & mes tristes soupirs :
Aussitôt , abymé dans ma douleur profonde ,
Je me laisse assoupir au murmure de l'onde.
ABEILARD , tout rempli de vos puissans attraits,
Semble vous voir alors plus belle que jamais.
Si la nuit dans les airs étend ses sombres voiles ,
Et ramène en ces lieux la lueur des étoiles ,
Je me trouve à vos pieds... & l'aurore à son tour
Me revoit sommeillant dans les bras de l'amour.
Tous mes sens transportés de la plus douce ivresse,
Me font voir HÉLOÏSE approuvant ma tendresse...
Mais , hélas ! l'instant où de vous je crois jouir ,

M'échappe à mon réveil & sert à me punir.

Voilà , tendre HÉLOÏSE , une foible peinture
De mon trouble pour vous & des maux que j'endure.
Je ne m'en repens pas ; au contraire , il est doux ,
Selon l'homme , de vivre & de mourir pour vous :
Mais HÉLOÏSE ; aussi , selon Dieu , le dirai-je ?
Vivre & mourir pour vous c'est être sacrilège.
Le Maître des humains, en nous donnant le jour ,
S'est réservé nos cœurs ainsi que notre amour.
Comme il nous a formé sur son divin modèle ,
Sa copie en doit être & sincère & fidelle.
Il faut qu'elle ressemble à son original ;
Qu'elle fasse le bien , qu'elle évite le mal ;
Qu'elle s'attache à lui , sur-tout comme à la cause ,
Et qu'elle l'aime seul plus que toute autre chose.

Que ce triste abandon m'arrache de soupirs !
Je sens combattre en moi desirs contre desirs ,
De vos charmes toujours , mon ame possédée ,
De nos plaisirs passés se retrace l'idée.
Je rappelle en mon cœur ces entretiens secrets
Qui me font soupirer & forment vos regrets.
J'admirois chaque jour votre profond génie.
Je devois sous vos loix passer toute ma vie.
Il faut rompre, HÉLOÏSE, & ma chaîne & mes fers ;
Passer mes tristes jours dans ces vastes déserts ;
Cesser de vous aimer dans la force de l'âge ,
Où de l'amour vainqueur on connoît le langage ;
Et fuyant tout plaisir , ne penser désormais
Qu'à vivre & qu'à mourir consumé de regrets. ;

Quoi qu'ordonne, HÉLOÏSE, un amour doux & tendre ,

Vous n'êtes plus l'objet où mon ame doit tendre .

Je vous aime, il est vrai, vos attraits m'ont charmé ;

J'ose même, en secret, me flatter d'être aimé.

Étoit-il sur la terre union plus parfaite ?

J'étois content de vous ; vous étiez satisfaite :

Du tyran de nos cœurs, HÉLOÏSE avec moi ,

Suivoit aveuglément l'impérieuse loi :

Ma chaîne paroïssoit attachée à la vôtre :

Un charme séduisant l'éloignoit de toute autre.

Cependant vous voyez que le ciel en courroux,

Pour punir notre amour m'a séparé de vous...

Pour moi plus de plaisirs... Hélas ! mon cœur
avide ,

Plein des plus beaux objets , se trouve toujours
vide.

Sur mille & mille fleurs j'ai beau chercher le miel ;

Je ne l'y trouve pas... j'aspire vers le ciel.

Il faut quitter pour Dieu, parens, amis, maîtresse,

Renoncer au plaisir, étouffer la tendresse ,

Mépriser, rejeter la gloire, les honneurs ,

Et fouler à ses pieds les mondaines grandeurs.

Le Seigneur a jeté ses regards sur la terre ,

Pour voir s'il est encor quelqu'un qui le révère ;

Il n'en est pas un seul : tous se sont corrompus ;

Tous se sont éloignés du sentier des vertus.

Les hommes, du vrai Dieu, n'ont plus la con-
noissance ;

Ils mettent en oubli ses bienfaits , sa clémence ;
L'esprit est égaré ; tout cœur devient pervers...

HÉLOÏSE , servons d'exemple à l'univers.

Il en est tems encor : Dieu pardonne le crime ;
Attachons-nous à lui ; suivons sa loi sublime ;
Nous lui devons nos cœurs , lui seul doit nous
charmer ,

Et son amour en nous doit toujours s'enflammer...

Dieu m'inspire... il agit... O décrets que j'adore !

Déjà le froid succède au feu qui me dévore :

Il exerce en mon cœur un pouvoir tout-puissant :

Oubliez , HÉLOÏSE , oubliez votre amant...

Pénétrez-la, grand Dieu ! d'une céleste flamme.

Le feu de votre amour épurera son ame ,

Et la dégagera des terrestres liens ,

Dont le poids a causé ses malheurs & les miens.

Ne me reprochez pas que je suis infidèle.

J'écoute mon devoir ; je vais où Dieu m'appelle.

A voir tous les dangers d'un monde séducteur ,

C'est en Dieu qu'ABEILARD trouve le vrai
bonheur.

De tout être vivant il exige l'hommage ;

C'est un crime à ses yeux que le moindre partage.

Son amour désormais doit faire nos plaisirs.

HÉLOÏSE n'est plus l'objet de mes desirs...

Dieu me dégage enfin d'une ardeur criminelle.

ABEILARD , embrasé d'un charitable zèle ,

Ne voit plus qu'en lui seul son unique recours :

A l'aimer , le servir , je consacre mes jours.

Rien ne doit m'attacher, me fixer sur la terre ,
Je n'y rencontrerois qu'une éternelle guerre (*) :
Heureux de vous quitter pour un Dieu que je sers,
Mais malheureux d'aimer encor ce que je perds.
Adieu donc pour jamais... notre funeste flamme
Nous perdrait tous les deux ; sauvons du moins
notre ame.

Que nos cœurs réunis ne forment plus qu'un
cœur ,
Pour le présenter pur à l'Être créateur :
Que l'univers , plaignant nos excès de foiblesse,
Verse sur nos malheurs des larmes de tendresse ;
Qu'il sache qu'ABEILARD, qui n'adoroit que vous,
Renonce pour Dieu seul au nom de votre époux.

ABEILARD.

(*) ABEILARD essuya mille persécutions de ses
ennemis : on condamna un de ses ouvrages au feu ,
dans un concile qui se tint à Soissons en 1140.



ÉPITRE
D' H É L O I S E
A A B E I L A R D ,
SON AMANT, SON ÉPOUX;

M I S E E N V E R S

P A R M. F E U T R Y.

D'APRÈS LA LETTRE DE M. POPE.

Sic fatur lacrymans.... Virgile , Enéid. lib. VI.

207.1



É P I T R E
D' H É L O I S E
A A B E I L A R D.

DANS ce sombre désert, paisible solitude,
Séjour de l'innocence & de la quiétude,
Où mon ame & mes yeux, vers le ciel élancés,
Ne peuvent nuit & jour le contempler assez;
Qui peut venir troubler ma retraite profonde?
Loin des plaisirs bruyans & des erreurs du monde,
Quel souvenir rallume un feu séditieux?
Mon cœur s'égare-t-il au-delà de ces lieux?
Dans ce moment cruel, me connois-je moi-même?
Hélas! j'aime toujours... C'est ABEILARD que
j'aime !-

La trop foible HÉLOÏSE adore encor ses traits,
Nom redoutable & cher... que vous m'offrez
d'attraits !

Ne le prononçons point : ma voix est consacrée
A célébrer de Dieu la majesté sacrée ;
Cachons-le dans mon cœur, qu'il y soit avec lui :
Que leurs traits confondus se mêlent aujourd'hui.

Ne l'écris point , ma main... mais ce nom plein
de charmes ,

Déjà s'offre à mes yeux... Effacez-le, mes larmes;
Je les répands en vain ; mon amour me trahit ,
Mon cœur dicte toujours , & ma main obéit.

Vous , inflexibles murs , secrets dépositaires
Des sincères remords , des peines volontaires ;
Rochers affreux , témoins des larmes de mon cœur ;
Vous , caverné profonde où séjourne l'horreur ;
Vases saints , devant qui nos vierges gémissantes
Lèvent des yeux éteints & des mains languissantes ;
D'ossements précieux , triste & froid monument ,
Qu'entourent le silence & le recueillement ,
Comme vous insensible , à moi-même barbare ,
Ces cilices , ces fers que le zèle prépare ,
N'ont-ils pas mille fois , par de cruels efforts ,
Sans éteindre mes feux , ensanglanté mon corps ?
Le ciel en vain sur moi veut avoir l'avantage ;
L'homme asservit mon cœur , ou du moins le
partage :

Mon amour indompté ne connoît plus de frein ;
Les larmes & les tems se succèdent en vain.

A mes vives douleurs, il n'est point d'intervalle :
A l'aspect imprévu d'une lettre fatale ,
Je frémis... & voyant mon nom baigné de pleurs ,
Je tremblai d'y trouver quelques nouveaux ma-
heurs :

Chaque mot m'effrayoit, me remplissoit d'alarmes ;
Je versois , en lisant , un déluge de larmes :

Gémissant

Gémissant sur l'ennui de mon triste séjour ,
 Je vous voyois , tantôt esclave de l'amour ,
 Tantôt vainqueur , le fuir dans ce lieu solitaire ,
 Où de l'austérité la rigueur salutaire
 Détruit les passions dans nos cœurs corrompus ,
 Et développe en eux le germe des vertus.

Peignez-moi les rigueurs du sort qui vous
 opprime.

Nos cruels ennemis , que la fureur anime ,
 Ne peuvent nous ravir , malgré leurs noirs complots ;
 La douceur de nous plaindre & d'unir nos sanglots.
 Ne me cachez donc rien ; & méprisons leur haine :
 ABEILARD auroit-il l'ame plus inhumaine ?
 Lire , verser des pleurs , & pousser des soupirs ,
 Voilà mon sort : hélas ! j'y borne mes desirs.

Ce don du ciel , cet art de peindre la pensée ;
 Fait renaitre l'espoir dans mon ame oppressée :
 Par son secours divin , les amans malheureux
 Separlent , quoiqu'absens , & nourrissent leurs feux.
 Ce confident sacré les soutient , les console ,
 Et porte les soupirs de l'un à l'autre pôle.
 Par lui , la jeune amante exprimant ses regrets ,
 Découvre , sans rougir , ses sentimens secrets ;
 Pour peindre son amour , elle prévient l'aurore ,
 Et dévoile son cœur à l'amant qu'elle adore.

Vous savez , ABEILARD , avec quelle candeur
 Je répondis d'abord à votre tendre ardeur ,
 Lorsque , sous l'amitié , l'amant cachant sa flamme ,
 Me perça de ses traits , & captiva mon ame ;

Tome II.

E

Sous ce voile trompeur , par des attraits puissans ,
Vous portâtes le trouble & le feu dans mes sens.
Mon cœur vous comparoit aux sublimes essences ,
Et vous croyoit formé des célestes substances ,
Tels que des feux brillans qui décorent les cieux ,
Les rayons les plus purs s'échappoient de vos
yeux.

Tantôt à votre voix amoureuse & plaintive ,
Je prêtois en silence une oreille attentive ;
Vos chants mélodieux , par des accens divers
Portoient , avec leurs sons , mon ame dans les airs.
Tantôt de vos discours l'éloquence rapide
Prouvoit , avec adresse , à mon esprit timide ,
Qu'une vaine terreur ne doit point alarmer ,
Et que sans crime enfin nos cœurs pouvoient
s'aimer.

Un desir inconnu , principe de mes peines ,
A l'instant se glissa dans mes brûlantes veines :
L'image du plaisir à mes yeux se peignit ;
De ma foible raison le flambeau s'éteignit ?
Mais l'amour me guidant par sa clarté funeste ,
Je tremblois de vous croire une essence céleste :
Du sort des chérubins , mon cœur trop peu
jaloux ,

N'envioit plus ce ciel qu'il oublioit pour vous.

Avant ce jour fatal , marqué par l'hyménée ,
Qui devoit décider de votre destinée ,
Nos deux cœurs satisfaits d'un mutuel retour ,
Ne vouloient d'autres loix que celles de l'amour.

Un bonheur toujours pur suit les cœurs qu'il
enchaîne :

Mais cet enfant des cieux , ennemi de la gêne ,
Plus léger que les vents , aussi libre que l'air ,
A l'aspect des liens fuit ainsi que l'éclair.

Que les biens , les honneurs satisfassent l'épouse ,
Qu'elle en jouisse enfin , je n'en suis point jalouse.
Honneurs , richesses , biens , objets de mes mépris ,
Fuyez... j'ai mon amour... Qu'êtes-vous à ce prix ?
Le plus puissant des rois viendrait m'offrir un
trône ,

Je foulerois aux pieds son sceptre & sa couronne :
Je ne veux pour tout bien que le cœur d'ABEILARD ,
Et je dédaignerois l'hommage de César.

O tems ! ô jours heureux de l'innocence pure ,
Où l'on suivoit les loix de la simple nature !
Les humains fortunés , guidés par les plaisirs ,
Ne formoient point alors d'inutiles desirs :
De nouvelles ardeurs renaissent avec l'âge ,
Et leurs jours s'écouloient sans le moindre nuage.
Voilà le vrai bonheur , si son être est certain ,
D'HÉLOÏSE autrefois tel étoit le destin.

Quel changement , ô ciel !... Et quelle horreur
soudaine !

Que vois-je ? ô cruauté ! ... mon amant qu'on
entraîne ,

Reçoit le coup fatal , & nage dans son sang !
Barbares , arrêtez... percez plutôt mon flanc !
Frappez , voilà mon sein , je m'offre pour victime ;

Je mérite vos coups... mon amour fit son crime.
Mais que dis-je, insensée, & que faisois-je alors ?
La rage & la fureur , secondant mes efforts ,
Eussent armé mon bras conduit par le courage ,
Et sauvé mon amant de ce cruel outrage.

Je succombe... ô pudeur ! je respecte vos loix.
La douleur & la honte affoiblissent ma voix.

Pouvez-vous oublier cette horrible journée ,
Lorsque , foible victime , à l'autel entraînée ;
Je fis à l'univers mes éternels adieux ?

Une source de pleurs ruisseloit de mes yeux.
Quand du bandeau fatal je me ceignis la tête ,
Un cri triste & plaintif interrompit la fête ;
Mon front pâle est couvert d'une froide sueur ;
Le feu sacré n'a plus qu'une affreuse lueur ;
Du tabernacle saint les voûtes retentissent ,
La terre tremble, s'ouvre, & les tombeaux gémissent.

J'approchè , en frémissant , de ce terrible autel.
J'y prononce des vœux aux yeux de l'Éternel ,
Et par un faux serment, dont vous êtes complice,
Je consomme , grand Dieu , ce cruel sacrifice !
Cher amant, puis-je encor compter sur votre foi ?
Si je perds votre amour, tout est perdu pour moi.
Venez... de vos discours la force enchanteresse
Adoucira mes maux , calmera ma tristesse.

Venez... que dans vos bras je perde ma raison ,
Que d'un stérile amour j'avale le poison.

Malgré votre froideur , mon ame trop frappée,
De vos embrassements est encore occupée...

Que dis-je, hélas ! Non, non, venez plutôt des cieux
M'applanir le chemin , & desfilier mes yeux.
Combattez de mon cœur les passions funestes ;
Rappelez mon esprit aux vérités célestes ;
Montrez un Dieu vengeur qui veut nous pardonner ;
Vous-même , forcez-moi de vous abandonner.

Songez que ce troupeau, ce fruit de vos prières,
Ces enfans de vos soins attendent vos lumières.
Pour conduire , animer leur courage abattu ,
Et suivre les sentiers de l'austère vertu.
Lorsque par vos bienfaits on forma cet asyle ,
Vous rendiez ce désert moins triste & plus tran-
quille ;

Nous goûtions le bonheur de vivre sous vos loix.
Et tout s'embellissoit au son de votre voix.
Nos autels ne sont point ornés par des subsides
Enlevés à la veuve , aux orphelins timides ;
Des avarés craintifs ne nous ont point donné
L'or chéri , qu'en mourant ils ont abandonné ;
Une simplicité noble & majestueuse ,
Rend l'approche du temple humble & respectueuse ;
Nos dômes & nos toits de mousse sont couverts ,
Nos jardins en tout tems sont peuplés d'arbres verts ;
Nous contemplons du ciel l'éternelle harmonie ,
Et nous chantons de Dieu la puissance infinie.

Venez , ô cher époux, cher frère , cher amant ,
Je gémis sous le poids de mon cruel tourment ;
Laissez-vous donc fléchir par votre tendre amante,
Venez voir votre sœur, votre épouse tremblante ;

Pour réunir ces noms , venez , par notre amour ,
M'arracher à jamais de ce triste séjour.
Ces chênes orgueilleux qui couvrent les montagnes ,
Ces ruisseaux argentés qui baignent les campagnes ,
Ces antres , ces forêts , ces vallons , ces côteaux ,
Ces grottes , dont l'écho répond au bruit des eaux ,
Le souffle des zéphirs agitant les feuillages ,
De mille oiseaux divers les différens ramages ,
Ces lointains azurés , l'immensité des cieux ,
Ces riantes beautés n'affectent plus mes yeux.
Les prés n'ont plus pour moi cette aimable verdure ,
Les fontaines n'ont plus ce tendre & doux murmure ,
De nos champs émaillés les plus brillantes fleurs
Ont perdu leur éclat & leurs vives couleurs.
Hélas ! dans ma profonde & triste solitude ,
Rien ne peut dissiper ma triste inquiétude ,
Pour calmer de mes sens le trouble & les transports ,
J'erre autour des tombeaux , & je cherche les morts.
Les feux noirs & tremblans de leurs lampes funèbres ,
Le silence qui règne en ces lieux de ténèbres ,
Les spectres effrayans , enfans de la terreur ,
En augmentent encor l'épouvante & l'horreur.
C'est ici cependant mon affreuse demeure ;
Il faut que dans ces lieux & je vive & je meure ;
Je suis donc condamnée à d'éternels ennuis ,
De mes égaremens voilà les tristes fruits.
Fatale preuve , hélas ! de mon amour funeste !
Impitoyable mort , ton secours seul me reste.
C'est ici qu'en tombant sous ses terribles coups ,

Mon cœur perdra ce feu dont il brûle pour vous ;
Il attend que sans crime , ensemble répandues ,
Nos cendres au tombeau se mêlent confondues.
O ciel ! secourez-moi dans ces extrémités ;
Et daignez mettre un terme à mes calamités !

Dieu suprême ! on me croit votre épouse chérie,
Je suis une coupable indigne de la vie ,
Une esclave du crime , attachée aux erreurs
Dont ce monde pervers empoisonne les cœurs.
Mais , ciel ! quelle lumière a passé dans mon ame ?
Est-ce un rayon divin ? Je crois sentir sa flâme.
D'où naît cette ferveur ! me vient-elle des cieux
Ou des cruels transports de mes sens furieux ?
Je pleure mon amant , sans gémir de mon crime !
D'un invincible amour , malheureuse victime ,
J'entends les loix du ciel que je veux accomplir ,
Je connois mes devoirs , & ne peux les remplir.

Dans un cœur combattu , l'héroïsme suprême ,
Est de fuir , sans retour , l'aimable objet qu'il aime.
A ce sublime effort j'aspire vainement.
Puis-je vaincre l'amour , & penser à l'amant ?
J'adore le coupable & déteste l'offense..
Comment de mes remords connoître l'innocence ?
Mon ame forme en vain le projet de vous fuir.
Non , cher ABEILARD , non... je ne puis vous haïr...
Rappelez vos vertus , & domptant la nature ,
Étouffez de mes sens le coupable murmure ;
Démon funeste amour , que Dieu soit le vainqueur.
Lui seul peut occuper & vous ravir mon cœur.

Que le sort d'une vierge excite mon envie !
Vertueuse , elle mène une tranquille vie :
Ses vœux sont exaucés , ses desirs satisfaits ;
Chaque jour est marqué par de nouveaux bienfaits ;
Son cœur pur & content jouit d'un heureux calme ,
Et voit au loin des cieux la couronne & la palme ;
Quand sur ses yeux la nuit vient semer ses pavôts ,
Paissible , elle se livre aux douceurs du repos.
Des esprits bienfaisans , par d'innocens mensonges ,
Font naître & voltiger les plus aimables songes ;
Elle entend quelquefois le langage flatteur ,
Et voit du ciel ouvert le spectacle enchanteur :
De ferveur consumée... elle tombe... elle expire ;
Son ame prend l'essor vers le céleste empire ;
Et traçant dans les airs des sillons lumineux ,
Elle vole au séjour des êtres bienheureux.

A des songes impurs , mon ame , hélas ! se livre ;
De leurs plaisirs trompeurs sans crainte elle s'enivre ;
Vagabonde , elle échappe , & volant jusqu'à vous ,
Elle brave du ciel le trop juste courroux.
O nuit ! viens déployer les voiles les plus sombres ,
Sur ces crimes honteux confiés à tes ombres.
Quand de l'astre du jour tu nous caches les traits ,
L'image d'ABEILARD s'offre avec ses attraits.
De ce fantôme vain je dévore les charmes ,
Sa beauté me ravit & suspend mes alarmes.
Je crois le voir , l'entendre , & ma main le poursuit :
Elle croit l'arrêter... il se dissipe... & fuit.
Douces illusions ! venez ; mensonge aimable .

Paroissez à mes yeux ; vous , fantôme adorable ,
Venez remplir mon cœur de vos divins appas :
Je le revois... il vole au-devant de mes pas ,
Et s'élève au sommet d'une tour menaçante ,
Que blanchit l'Océan dans sa rage impuissante.
Sur ces arides bords , mille monstres divers ,
Par d'affreux hurlemens font retentir les airs ;
Ce spectre tout-à-coup s'élance dans la nue ;
Il m'invite à le suivre... & s'échappe à ma vue ;
Mon cœur est pénétré d'une secrète horreur ;
L'air siffle , la mer gronde & roule avec fureur ;
Des flots précipités les chocs épouvantables
Se mêlent aux éclâts des foudres redoutables ;
Je m'éveille tremblante... & les destins cruels ,
Jusques sur mon repos versent des maux réels.

Dans les arrêts du sort, ah ! quelle différence ?
Il répand sur vos jours la froide indifférence ,
L'indolence du cœur , l'insensibilité ,
Et vous fait voir mes maux avec tranquillité.
Vous les coulez ces jours, dans une paix profonde,
Aussi purs que les airs , aussi calmes que l'onde ,
Avant que l'Esprit-Saint fût porté sur les eaux ,
Et qu'il permît aux vents de soulever les flots.

Cher & cruel amant, qu'HÉLOÏSE est à plaindre !
Revenez, ABEILARD. Ah ! qu'avez-vous à craindre ?
La flambeau de l'amour brûle-t-il pour les morts ?
Dieu ! je revois le fer... je cède à mes transports ,
La nature frémit , le ciel gronde & s'enflâme.
Hélas ! vous êtes froid... je suis toute de flâme.

E 5

Je veux vous fuir , par-tout votre image me fuit,
Dans mon antre , aux autels , & le jour & la nuit ,
Elle occupe mon cœur , rend vaine ma prière ,
Et se roule avec moi dans la vile poussière.

Quand par le culte saint on invoque les cieux ,
Temples , prêtres , flambeaux , tout s'éclipse à
mes yeux.

Lorsqu'aux pieds des autels humblement prosternée,
Je dévoile mon ame au crime abandonnée ;
Quand je demande au ciel ce feu toujours vainqueur,
Venez , si vous l'osez , lui disputer mon cœur.
Venez , par vos regards , vos discours & vos
charmes ,

Diffiper mes remords & suspendre mes larmes ;
Faites évanouir la grace & ses effets ,
Opposez votre amour aux célestes bienfaits ;
Venez , si vous l'osez , suivi de l'enfer même ,
M'arracher de mon Dieu que j'implore & que j'aime.

Mais non , fuyez plutôt , craignez ce Dieu jaloux ,
Entre ABEILARD & moi , rochers , élevez-vous !
Que les plus vastes mers à jamais nous séparent ;
Que par mes pleurs , grand Dieu ! mes crimes
se réparent ;

J'espère en vos bontés , je crains votre pouvoir.
Hélas ! puis-je sans vous rentrer dans mon devoir ?
Filles pures des cieux , vertus , grace ineffable ,
Lancez vos traits divins dans mon ame coupable ;
Je sens déjà vos feux , espoir... foi... charité ,
Je vole sur vos pas à l'immortalité.

Voyez dans sa retraite HÉLOÏSE éperdue ,
 Sur un sombre tombeau tristement étendue ,
 Couverte d'une haire , en proie à ses remords ,
 Fuyant l'éclat du jour , pour vivre avec les morts :
 Dans ces lieux écartés consacrés à mes veilles ,
 Une lugubre voix vint frapper mes oreilles :
 « Votre place est ici , venez , ma triste sœur ;
 Dit-elle , » & du repos éprouvez la douceur ,
 « Autrefois de l'amour , comme vous , la victime ,
 « J'en reconnus bientôt le dangereux abîme ;
 « J'ai vaincu , par mes pleurs , mon penchant
 » criminel ,
 » Et je jouis enfin du bonheur éternel. »

Grand Dieu ! de mes regrets recevez les offrandes :
 Je viens , Esprits heureux , préparez vos guir-
 landes ;

HÉLOÏSE vous suit au céleste séjour ;
 Guidez ses pas tremblans aux royaumes du jour ;
 En vêtemens sacrés , avec une foi vive ,
 Soutenez , ABEILARD , mon ame fugitive ;
 Pour expier mon crime , hélas ! je dois périr ;
 Vous-même , en me voyant , apprenez à mourir ;
 Contemplez cet objet de votre amour funeste ,
 La pâleur de la mort est l'éclat qui lui reste.
 Voyez de ce beau teint les roses s'effacer ,
 La crainte & la terreur sur mon front se tracer ;
 Ne m'abandonnez point & servez-moi de guide ;
 Ranimez de mon cœur l'espérance timide :
 Sans crime vous pouvez sur moi fixer les yeux :

Dans ces derniers momens recevez mes adieux.

O mort ! maître éloquent, ton affreuse lumière
Peut seule nous prouver que nous sommes poussière,
Que l'homme est un néant ; ses projets , vanité ;
Que ton pouvoir suprême est seul réalité.

Lorsqu'au fatal instant de cette heure imprévue ,
Le destin offrira l'avenir à ta vue :
Et lorsque de tes jours s'éteindra le flambeau ,
Que la même épitaphe & le même tombeau
Rappellent de mes pleurs la déplorable histoire ,
Nos malheurs , mes amours , mes combats , ta
victoire.

Si de jeunes amans conduits par le hasard ,
Venoient voir dans ces lieux la tombe d'ABEILARD ,
Sur ce marbre insensible ils liront nos alarmes ;
Une douce pitié leur arrachant des larmes ,
Ils s'écriront , sans doute , embrasés de leurs feux.
Que notre amour , ô ciel ! ait un fort moins
affreux.

Si , pénétré des maux d'une absence cruelle ,
Quelque poète enfin , amant tendre & fidèle ,
Est , ainsi qu'HÉLOÏSE , accablé de tourmens ,
S'il en est dont l'amour , par ses enchantemens ,
Par ses feintes douceurs , & par son artifice ,
L'ait , comme moi , conduit au fond du précipice ,
Qu'il chante mes malheurs , mes feux , mon re-
pentir ;

Mais pour les bien dépeindre , il faut les bien
sentir.

H É L O Ï S E.

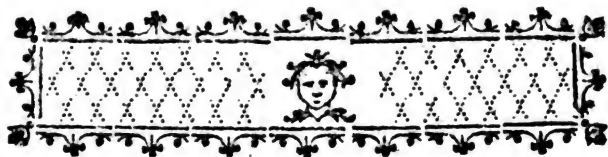
ÉPITRE
D'ABEILARD
A HÉLOÏSE,
PAR M. DORAT.
POUR SERVIR DE RÉPONSE
A L'ÉPITRE PRÉCÉDENTE.



AVERTISSEMENT.

*J*E cède aujourd'hui aux instances de mes amis , qui me conseillent de faire paroître cette épître. On y trouvera peut-être des idées un peu trop hardies , je l'avoue , mais il faut les pardonner à l'amour désespéré d'ABEILARD. Il vient de recevoir de sa maîtresse une lettre passionnée , qui lui rappelle son état , ses malheurs : ses feux se rallument alors avec d'autant plus de force , qu'il se sent incapable de les satisfaire : il s'échappe , il est vrai ; mais tout ce qu'il dit part d'une ame enflammée , & non d'un cœur corrompu. Ce sont des transports dont il n'est pas le maître , & que tous les hommes , dans sa situation , ont sans doute éprouvés. C'est d'après cela que j'ai hasardé quelques traits ; je les démens d'avance s'ils peuvent paroître dangereux , & je prie les personnes qui me liront de ne point juger avec une froide malignité le langage brûlant de la passion , qui ne connoît point d'autre frein , & dont les écarts sont presque toujours excusables.





É P I T R E
D' A B E I L A R D
A H É L O I S E.



*Il faut supposer qu'ABEILARD , dans
sa retraite , est environné de livres
sacrés , à l'instant qu'il veut répondre
à HELOÏSE.*

D'UNE triste morale interprètes austères,
Loin de moi , livres saints , vos dogmes , vos
mystères ,
Ces sombres vérités , qu'on adore en tremblant ,
Ne peuvent rassurer mon esprit chancelant :
Que m'offrez-vous ? Des biens que la crainte
empoisonne ;
Vous montrez le bonheur , HÉLOÏSE le donne.
Laissez-moi parcourir ce gage de sa foi ,
Cette lettre , où son cœur s'élance encore vers moi.
J'y puise à tout moment une erreur qui m'enchanté :
J'y respire les feux dont brûle mon amante...

Mon cœur, loin d'étouffer ces cruels souvenirs,
Semble former encor de criminels desirs.
Trop coupable ABEILARD ! trop sensible HÉLOÏSE !
Amans infortunés !... quelle fut ta surprise ,
Quand ton œil reconnut ces traits baignés de pleurs ,
Où ma tremblante main a tracé mes malheurs ?
Le ciel m'a-t-il chargé d'empoisonner ta vie ?
La paix te restoit seule , & je te l'ai ravie !
Pardonne... que veux-tu ? Comme toi je languis ;
Laisse-moi dans ton sein répandre mes ennuis ;
Me plonger dans l'amour, m'y concentrer sans cesse,
Et pour l'acrostre encor, parler de ma foiblesse...

Au plus cruel regret condamnés pour toujours ,
Quand je vis, loin de toi, s'envoler nos beaux jours ;
J'ai cru que la sagesse , & sur-tout que la grace
Pouvoient de mon esprit en effacer la trace.
Pour vaincre mon amour , j'osai m'ensevelir :
Contre lui, par des vœux , je croyois m'aguerrir :
Vaine précaution ! contre sa folle ivresse ,
Que peuvent la raison , la grace , la sagesse ?...
Mais que dis-je, HÉLOÏSE, & que dois-je penser ?
Entre le ciel & moi pourrois-tu balancer ?
Le ciel triomphe-t-il de mon ardeur jalouse ?
Voudroit-il me ravir le cœur de mon épouse !
HÉLOÏSE , peux-tu rougir de tes transports !
Ta passion n'a point consumé tes remords !
Tes remords : qu'ai-je dit ? Est-ce à toi d'en
connoître ?
A la voix de l'amour ils doivent disparaître.

Qu'ils ne flétrissent point tes innocens attraits :
Mets-tu donc ta foiblesse au nombre des forfaits ?
Va , notre Dieu n'est point un tyran formidable.
Un feu qu'il alluma peut-il être coupable ?
Pourroit-il s'offenser d'un impuissant desir ,
Lui , dont le souffle pur enfanta le plaisir ?
Ce doux frémissement, ce trouble , cette ivresse ,
Que l'amour fait passer au sein de sa maîtresse ,
Est un tribut tacite , un hommage enchanteur ,
Que l'homme anéanti rend à son Créateur...
A de vains préjugés cesse d'être soumise ;
Qu'ABEILARD soit ton Dieu, le mien est HÉLOÏSE.

Oui , fidelle moitié d'un malheureux amant ,
Jet'aime, & mon amour s'accroît par ton tourment.
Malgré le ciel & moi , je brûle au fond de l'ame ;
Dans un corps tout glacé je porte un cœur de
flamme ;

Et je rassemble en moi , par un contraste affreux,
La vie & le néant , la froideur & les feux.
Est-ce là ce mortel , dont l'ardeur dévorante
Se rallumoit sans cesse aux yeux de son amante ,
Et qui , plein d'un amour aceru par les desirs ,
Sut t'en prouver l'excès , par l'excès des plaisirs ?
Je me meurs... C'est en vain que , bornant sa
vengeance ,

Le ciel me fait jouir d'un reste d'existence.
Ménagemens cruels autant que superflus ?
J'existe pour sentir que je n'existe plus.
O mort m'as-tu frappé sans pouvoir me détruire ?

L'homme est anéanti dans l'homme qui respire ;
Et de l'humanité ce qui survit en moi ,
Fait rougir la nature , & la remplit d'effroi.
Devrois-je faire , hélas ! un aveu qui t'offense ?
Que veux-tu ? je t'adore , & n'ai plus d'espérance.
Ah ! pardonne aux transports d'un malheureux époux
Qui faisoit de t'aimer son bonheur le plus doux ! ...

Pour te rendre à ton Dieu je te rends à toi-même ;
La paix renaît bientôt quand c'est lui que l'on aime.
C'est du ciel désormais qu'il faut t'entretenir ,
Et du fond de ton cœur c'est moi qu'il faut bannir.
Peux-tu m'aimer encor ? C'est moi de qui l'adresse ,
Par l'attrait des faux biens , égara ta jeunesse :
Séduite par moi seul , par mes discours trompeurs ,
Tes lèvres ont touché la coupe des pécheurs.
Ne pense plus à moi : je te donne l'exemple :
Dieu sera ton soutien ; il t'appelle à son temple ;
Et mon fatal amour qui blesse sa grandeur ,
Sans cesse me punit & te sert de vengeur ...

Ce calme prétendu , dont je t'offre l'image ,
N'est dans mon cœur brûlant qu'un éternel orage.
Peins-toi le désespoir de ce cœur furieux :
Mes desirs font encore étinceler mes yeux.
Le fer , qui m'a laissé cette triste ressource ,
De la nature en moi n'a pu tarir la source ,
Plein de tes traits , de toi , de tes feux immortels ,
Je retrouve HÉLOÏSE aux pieds de nos autels.
En vain ton Dieu , le mien , que je ne puis
comprendre ,

A la voix d'un ministre est forcé d'y descendre :
Je n'adresse qu'à toi mes vœux & mon encens.
Je n'adresse qu'à toi mes douloureux accens :
Si dans les livres saints , où ma raison s'épuise ,
Je jette mes regards , je n'y vois qu'HÉLOÏSE ,
De la religion les pures vérités
Ne peuvent consoler mes esprits agités.

O d'une ame captive impérieux murmure !
Dieu lui-même se tait , où parle la nature !
Arbitre souverain de mon funeste sort ,
A l'excès du malheur pardonne ce transport.
Les morts dans le tombeau t'offrent - ils leur
 hommage !

Rien ne vit plus en moi que ma honte & ma rage.
Sans cesse déchiré par de cruels combats ,
L'univers est pour moi comme n'existant pas...
Frappe, achève, ou signale aujourd'hui ta puissance :
Venge-toi, mais en Dieu, d'un mortel qui t'offense.
Toi , dont la voix forma tous ces êtres divers ,
Et du sein du chaos appella l'univers ;
Accorde à mes soupirs la grace que j'implore :
Qui m'a déjà créé, peut bien le faire encore.
Brise ces fers honteux , dont mes sens sont liés :
Rends-moi mes droits , la vie , & je tombe à tes
 pieds...

HÉLOÏSE , ah ! plutôt, dans mon ardeur nouvelle,
J'irois tomber aux tiens , & te serois fidèle :
Que la mort à jamais puisse me consumer ,
Si , pour revivre , il faut renoncer à t'aimer !

Ainsi toujours en proie à ce trouble funeste ,
 Je vois s'évanouir des jours que je déteste.
 Séparé des humains , dans ces sombres réduits ,
 Je dévore en secret mes pleurs & mes ennuis.
 Tels des feux resserrés au centre de la terre ,
 Dans ces abymes sourds font gronder leur tonnerre ,
 Se détruisent enfin par leurs propres ardeurs ,
 Et s'exhalent dans l'air en stériles vapeurs.

Tout ce qui s'offre à moi me confond , m'im-
 portune ,
 Semble me reprocher ma cruelle infortune ,
 Je n'ai que la douceur de régner dans ces lieux (*),
 Où je sers de ministre à la rigueur des cieux.
 J'appesantis le joug de mes jeunes victimes :
 Mon triste désespoir les punit de mes crimes.
 A de sévères loix j'aime à les asservir :
 Vengé par leurs tourmens , je vois , avec plaisir ,
 Sur leurs fronts abattus , dans leur regards avides ,
 La pâle austérité graver ses traits livides ;
 Et de ces malheureux sans cesse environné ,
 Je me trouve plus calme , & moins infortuné.

HÉLOÏSE , à quel point le désespoir m'égare !
 Qu'il'eût pensé qu'un jour je deviendrois barbare...
 J'en atteste l'amour , si je vivois pour toi ,
 Mes sermens & mes vœux ne seroient rien pour moi.

(*) Les moines de l'abbaye de Ruys élurent
 Abeilard pour leur supérieur.

Quels sont donc les liens d'un devoir si farouche ?
Ah ! vaut-il un baiser imprimé sur ta bouche ?
Quand je vis de mes jours s'éteindre le flambeau ,
Ton Dieu fut mon asyle aux portes du tombeau .
Qu'aurois-je fait alors , tes yeux pleins de tendresse ,
Par des larmes sembloient accuser ma foiblesse .
Il falloit t'éviter : ce nouveau culte , hélas !
Dut fixer un amant arraché de tes bras :
Mais qu'il est languissant ! quelle foible puissance ,
En captivant mon cœur , y laisse un vuide immense !
La nature pour moi n'est qu'un désert affreux ,
Où , parmi des débris , se traîne un malheureux .
Sur les plus beaux objets ma vue appesantie ,
Étend le voile épais dont elle est obscurcie .
Le soleil , que toujours je préviens par mes pleurs ,
Ne trace pour moi seul qu'un cercle de douleurs :
Le silence des bois , le crystal des fontaines ,
La verdure , les fleurs , & l'émail de nos plaines ,
D'un ciel pur & serein le spectacle riant
Ne font que redoubler mon ennui dévorant .
Je cherche les rochers , & les antres funèbres ,
J'aime à m'ensevelir dans l'horreur des ténèbres :
Là , plein de mon outrage , indigné de mes fers ,
Je voudrois me cacher aux yeux de l'univers .
Là , j'appelle HÉLOÏSE , & dans ma sombre ivresse ,
Je crois entendre encor ta voix enchanteresse :
Un lamentable écho , sur les aîles des vents ,
Semble me renvoyer tes longs gémissemens ;
Et sans cesse frappant mon oreille surprise ,

Répète, en sons plaintifs, HÉLOÏSE!... HÉLOÏSE!
Jusque dans le repos ton image me suit :
Je soupire le jour , & je brûle la nuit ;
Et quand je crois saisir, embrasser ce que j'aime ,
A mes regards confus je disparois moi-même...
Cette nuit même un songe , un songe séducteur ,
Avoit rempli mes sens de leur première ardeur :
J'expirois sur ton sein , & mon ame enivrée
Erroit avec transport sur ta bouche adorée.
O douce illusion ! ô funeste réveil !

Mon rapide bonheur suit avec le sommeil.

Jetant les yeux sur moi , j'ai détesté tes charmes ;
Ils ont fait mes plaisirs , ils m'arrachent des larmes.
Quel état ! Mais pourquoi t'offrir ces noirs tableaux ,
Et t'accabler encor du récit de mes maux ?

Retrace-toi plutôt ce moment de ma gloire ,
Où l'amour , malgré toi , m'accorda la victoire.
L'astre du jour baissoit : un vent paisible & frais ,
Se jouoit à travers les ombres des forêts.

Je volai dans tes bras ; & ta pudeur secrète ,
Au lieu de te défendre , assura ta défaite.
Quels transports redoublés ! hélas ! t'en souviens-tu ?
ABEILARD triomphoit dans ton cœur combattu.

Ta voix éteinte en vain me reprochoit mon crime :
J'embrasois de mes feux ma mourante victime.
La foudre auroit grondé , je n'entendois plus rien :
Heureux par mon transport , plus heureux par le tien.

La bienfaisance alors , sûre de mon hommage ,
Pour entrer dans mon cœur empruntoit ton image.

En vain mes ennemis , ardens persécuteurs ,
Diffamoient saintement mes écrits & mes mœurs ,
Pour mieux m'assassiner se paroient d'un beau zèle ,
Sembloient d'un Dieu vengeur embrasser la querelle ;
Et défendant par-tout qu'on osât m'approcher ,
Déjà pour plaire au ciel allumoient mon bûcher :
Je riois sur ton sein de leur haine farouche ,
Et j'étois consolé par un mot de ta bouche.
Je plaignois ces mortels , ces savans ténébreux ,
Toujours vils & cruels , & souvent dangereux ;
J'oubliois , avec toi , ces absurdes systèmes ,
Démentis l'un par l'autre , & détruits par eux-mêmes ;
Et je savois unir , par un heureux lien ,
Les plaisirs d'un amant au devoir d'un chrétien...

Si j'étois près de toi , peut-être , chère amante ,
Tu pourrois ranimer ma force languissante :
Dans tes yeux je verrois éclore un nouveau jour ,
La nature obéit aux ordres de l'amour.
Je te verrois du moins contente d'un vain songe ,
Te prêter aux efforts d'un pénible mensonge...

Hé bien , dût l'Eternel s'élever contre moi ,
Je romps tous mes liens , & je vole vers toi.
Toi seule de mon cœur tu peux remplir l'abyme :
Si mon amour te plaît , je le crois légitime.
HÉLOÏSE m'appelle ; HÉLOÏSE m'attend :
Je mourrai dans ses bras , & je mourrai content ,
D'une religion aussi triste qu'austère ,
Je suis las de traîner la chaîne involontaire ;
Consumé de regrets , sous le joug abattu ;

Dans le vil esclavage il n'est point de vertu.
Je préfère HÉLOÏSE à mes vœux , au ciel même :
Et, fût-ce un crime enfin , c'est un crime que j'aime !

Je reverrai ces lieux par mes mains élevés ,
A l'innocence ouverts , par tes soins cultivés ,
Ces lieux où la vertu , fière de son supplice ,
S'impose les ennuis & la peine du vice.
Dans ce réduit obscur , séjour du repentir ,
Tu reverras briller les rayons du plaisir.

Malheureux ! pour moi seul ce mot est un outrage.
Puis-je réaliser une si douce image !
Moi ! j'irois dans des lieux où tes jeunes appas
Livreroient à mon cœur d'inutiles combats ?
La beauté gémissante assiégeroit sans cesse ,
Sans cesse irriteroit ma honteuse foiblesse ?
Je verrois dans les pleurs éteindre tes beaux jours ,
Et sans jamais jouir , je brûlerois toujours...

Que dis-je ? tout feroit un mortel déplorable ,
Que le desir dévore , & que son être accable ;
Et toi-même , évitant la trace de mes pas ,
Tu maudirois l'amour expirant dans mes bras.
Sous un chêne brisé par les coups du tonnerre ,
Voit-on se reposer la timide bergère ?
Voit-on dans la prairie , un essaim attaché
Sur le pavot mourant ou le lys desséché ?

C'en est fait ; étouffons un espoir inutile :
Pour les infortunés la tombe est un asyle.
Va , cesse de chérir un fantôme d'amant ,
Que l'amour seul anime , & dispute au néant.

A conserver ton cœur, est-ce à moi de prétendre?
Lorsque l'amant n'est plus, adore-t-on sa cendre?
Ferme, ferme l'oreille à ma mourante voix :
J'expire... Dieu te parle... obéis à ses loix.
Dans l'ombre de son temple ensevelis tes charmes;
Offre à ce Dieu jaloux tes amoureuses larmes ;
Des plus funestes feux éteins le souvenir ;
Je n'exige de toi que ton dernier soupir.

ABEILARD.

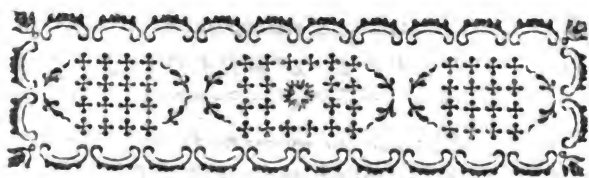


A V E R T I S S E M E N T.

L'ÉPÎTRE suivante a paru, il y a deux ans, imprimée sur de très-beau papier avec estampe, vignette & cul de lampe. Le public, que les infortunes d'Héloïse intéresseront toujours, l'a reçue favorablement. Nous ne saurions trop marquer notre reconnoissance à l'Auteur de la permission qu'il nous a donnée de l'insérer dans cette collection. Nous espérons qu'elle sera lue avec autant de plaisir que les précédentes.

Je n'ai pu résister (dit M. Mercier) au plaisir de m'exercer sur ce morceau, fameux chef-d'œuvre de poésie & de sentiment, aussi admiré en France qu'en Angleterre. On sait que M. Colardeau l'a traduit avec toutes les graces d'une versification élégante & revêtue d'un coloris brûlant. Personne ne sent mieux que moi tout le mérite de son ouvrage: cependant comme il a dédaigné quelques endroits (qui aux yeux des lecteurs pouvoient faire longueur), je me suis attaché de préférence à ceux-là; & j'ai cru, sans prétendre lutter contre une plume aussi habile, pouvoir publier une seconde imitation de cette admirable épître. Heureux si elle se fait lire après la sienne !

ÉPIÎTRE
D'HELOÏSE
A ABEILARD,
IMITÉE DE POPE,
Par M. MERCIER.



É P I T R E
D' H É L O I S E
A A B E I L A R D.

DANS ce temple sacré, qu'entourent des déserts,
Où la foi nous découvre un nouvel univers ,
Dans ce séjour de paix où l'ame recueillie ,
Reconnoît le néant du songe de la vie ;
Quel feu victorieux de la grace & des tems ,
Quand je touche au tombeau, se réveille en mes sens?
Tu le croyois éteint!... Amante infortunée !
A de nouveaux tourmens te voilà condamnée !
Quoi ! je les ai trahis ces sermens que j'ai faits !
Il est donc des penchans qu'on ne dompte jamais!
Arrête-toi , ma main... il en est tems encore...
O Dieu! vois mes combats , HÉLOÏSE t'implore!..
Loin d'elle un nom si cher... ah ! s'il étoit tracé,
Que ce nom sous mes pleurs disparoisse effacé...
Que fais-je? & qu'ai-je lu?... ma plume d'elle-même
A tracé par instinct : ABEILARD , que je t'aime !

Tu frémis , & tu crains que ma coupable ardeur
N'arme enfin contre moi le bras d'un Dieu vengeur.

Je ne fais s'il punit un moment de foiblesse ;
Mais telle est de mes sens l'impérieuse ivresse ;
Pour arrêter ma plume , il tonneroit en vain...
L'amour, qu'il me pardonne ! entraîne ici ma main.

Séjour religieux , enceinte redoutable ,
Où le cœur innocent se punit en coupable ,
Où , parmi les ennuis & les gémissemens ,
Le tems appesanti , ne marche qu'à pas lents ;
Temple , où , près des autels , tremblante & profa-

ternée ,

J'ai veillé tant de fois d'ombres environnée ,
Des marbres de nos saints embrassant les genoux ;
Vous savez si du ciel redoutant le courroux ,
J'ai répandu sur moi des larmes solitaires :
Eh bien ! mes cris plaintifs , mes soupirs , mes prières ,
Des voûtes , des tombeaux la ténébreuse horreur ,
Ces autels & leur Dieu...rien n'a changé mon cœur.

Avec quels traits de feu tu peins ta tendre amante ,
Dans l'âge du bonheur , & d'amour expirante ,
Conduite tout-à-coup sous ces lugubres tours ,
Sépulcre des plaisirs , où meurent les beaux jours !
Ici s'éteint l'amour , ici périt la gloire ;
Ici le cœur s'immole en pleurant sa victoire.
Ah ! du moins fais parler ton cœur & ses desirs ;
Mes soupirs répondront à tes tristes soupirs.
Un amant malheureux inventa l'art d'écrire ;
Sur un papier muet l'ame passe & respire ,
On soulage l'absence , on brave ses tyrans ;
Crainte , embarras , ennuis , & nos plus doux
penchans.

Tout se dit, ABEILARD, sans que le front rougisse :
Le sentiment naïf abjure l'artifice ;
Ce langage secret de deux cœurs dans les fers ,
Vole d'un pôle à l'autre adoucir leurs revers.

Tu me vantois l'amour & je te crus sans peine :
Le remords disparut à ta voix souveraine.
Tu régnois sans effort ; tes vœux étoient mes loix :
Le ciel même sembloit s'expliquer par ta voix.
D'autant plus éloquent, d'autant plus redoutable,
Qu'à mes yeux des mortels s'offroit le plus aimable.
Que dis-je ; je crus voir un de ces confidens
Des ordres du Très-Haut ministres éclatans.
Tu souriois comme eux : une flamme légère ,
Tel qu'un rayon céleste animoit ta paupière.
Sur un chemin de fleurs j'avançois sans effroi ,
Sans regretter ce ciel que je perdois pour toi.
Tu voulus que l'hymen consacrat notre ivresse.
Je te dis : garde-toi d'outrager ma tendresse ;
Quand l'amour nous unit, nous faut-il d'autres loix ?
Est-il des nœuds plus sûrs , des liens plus étroits ?
L'amour , enfant céleste , ennemi de la gêne ,
Fuit d'une aile légère , à l'aspect de sa chaîne.
Et qu'avons-nous besoin de tous ces vains sermens
Que la crainte commande aux vulgaires amans ?
Ne prenons pour garant d'une flamme si belle ,
Que ce charme inconnu que nous trouvons en elle.
D'un sentiment si pur pourquoi faire un devoir ?
S'armer contre le crime est déjà le prévoir.
Quand un roi sur mon front mettroit son diadème ,

Dédaignant sans orgueil l'éclat du rang suprême,
 Et renonçant sans peine à vingt titres pompeux,
 On me verroit choisir un nom plus glorieux,
 Nom cher à mon amant, nom fait pour la tendresse,
 Le nom simple & touchant, le nom de sa maîtresse.
 Titre dont je suis fière, oui, tu m'énorgueillis!
 Sceptres, trônes, grandeurs, qu'êtes-vous à ce prix ?
 Que les indifférens condamnent mon ivresse;
 C'est dans ces cœurs glacés que l'amour est foiblesse.

Trop heureux deux amans l'un à l'autre attachés,
 Toujours de leur bonheur également touchés,
 Qui, fuyant les détours, sans art, sans imposture,
 Suivent en paix l'amour, le plaisir, la nature !
 Ils jouissent ensemble, enivrés de leurs feux ;
 Et l'univers trompeur a disparu pour eux...

Tel étoit notre sort: il n'est plus qu'un vain songe:
 Quel réveil!.. dans l'abîme à jamais il nous plonge.
 Ah ! périsse ce jour! quels horribles tableaux !
 Mon époux qu'on entraîne... un fer... & des
 bourreaux.

Il tombe, il se débat dans leurs bras homicides.
 Ah! cruels, contre moi tournez vos coups perfides!..
 Que faisoit HÉLOÏSE en ces momens affreux?...
 Ses pleurs, son désespoir, ses accens douloureux...
 De tels monstres quel Dieu pouvoit dompter la
 rage?...

Malheureux ABEILARD! abominable outrage !
 Ma voix meurt; de mon front la brûlante rougeur,
 En taisant le forfait, en révèle l'horreur.

Il luit bientôt ce jour où , pâle , gémissante ,
 Me traînant aux autels , victime obéissante ,
 Je dis au monde entier un éternel adieu ,
 Je me jetai mourante entre les bras d'un Dieu :
 Vains efforts, vain espoir, d'une amante insensée!
 Toi seul , cher ABEILARD , t'offris à ma pensée.
 Prêtres, temples, flambeaux, tout avoit fui pour moi;
 Mes sermens ; si j'en fis , s'adressèrent à toi.
 Tu me donnois le voile, & mes mains languissantes
 Le portoient avec peine à mes lèvres tremblantes.
 Je sacrifiois tout , mon espoir , mon soutien ;
 ABEILARD , j'immolois ton amour & le mien.
 Le ciel fut étonné de ce vœu téméraire !
 Et déjà l'Éternel allumoit son tonnerre.
 Mais voyant mes remords , mes larmes , mes
 combats ,
 Au cri de mes douleurs , il désarma son bras.
 Sois sensible aux tourmens qui consument
 mon ame :
 Viens, j'expire d'amour, je porte un cœur de flâme.
 Que je boive à longs traits ce poison dangereux,
 Ce poison enchanteur que j'ai pris dans tes yeux.
 Repose sur mon sein... que je retrouve encore
 Ce sourire si doux , & ce front que j'adore ,
 Ces regards de l'amour... va, si j'en crois mon cœur,
 La volupté pour nous n'a point perdu sa fleur.
 Ces momens fortunés, nous pourrons les connoître.
 Ah! sous combien de traits le plaisir peut naître;
 Plaisirs chers!... dans tes bras je les goûterai tous,

F §

Et ne croirai jamais qu'il en est de plus doux.

Qu'ai-je dit ? ah ! pardonne à mon trouble funeste.
A des vœux impuissans que ma raison déteste.
Dans un cœur plein de toi , rappelle un Dieu
vengeur ;

Prends sa cause, ABEILARD, tu le rendras vainqueur.

Viens, & songe du moins que le devoir t'appelle.
Ne dois-tu pas tes soins à ce troupeau fidèle ,
Que ta voix conduisit dans l'ombre des déserts ,
Loin de ces vanités qui trompent l'univers ?
Ce désert embelli sourit à ton ouvrage ;
Nous adorons un Dieu sous un toit moins sauvage.
L'or vil du criminel à lui-même odieux ,
N'a point forgé pour nous des vases précieux :
L'orphelin n'a point vu les trésors de son père ,
D'un faste sacrilège orner le sanctuaire !
Sous de simples dehors l'auguste piété ,
Brille de son éclat , belle de sa beauté.

Accours, cher ABEILARD ; nos vierges inquiètes,
Languissent , loin de toi , dans leurs tristes retraites.
Les soucis ténébreux pèsent sur chaque front ;
Parois ; à ton aspect ils s'évanouiront.
Les dômes & les tours de ces demeures sombres ,
Où le jour perce à peine en combattant les ombres ,
Vont luire d'un soleil plus pur , plus éclatant :
Cet astre radieux est l'œil de mon amant.
Tout brille autour de lui ; la gloire le couronne ;
Il répand ses rayons sur ce qui l'environne.
Mon père , mon ami , mon frère , mon époux.

O toi qui réunis les titres les plus doux ,
Rends-moi donc cette paix que tum'avois promise;
Jette un œil de pitié sur ta chère HÉLOÏSE.

Plus de repos pour elle; & les jours & les nuits
Sont des siècles entiers comptés par ses ennuis :
Rien ne la touche plus. La terre renaissante
Étale en vain l'émail de la saison brillante.
Ces lacs majestueux , qui ceignent nos bosquets,
L'aquilon qui mugit à travers les forêts ,
Et ces sauvages bois , que , sans vaine culture,
De son ciseau hardi façonna la nature ,
A mes tristes regards ont perdu leurs beautés.
Le morne désespoir s'affied à mes côtés ;
Sous son crêpe funèbre il éteint la verdure ,
Et prête au zéphyr même un lugubre murmure.
Je ne vois dans ces bois, sous ces rians berceaux,
Qu'une terre stérile ouverte à des tombeaux ;
Et le signal du tems est un son d'épouvante ,
Où j'entends de la mort la voix sombre & tonnante.

C'est ici cependant qu'il faut toujours gémir;
Tu l'as voulu , cruel ; je n'ai su qu'obéir.
Un jour notre union deviendra légitime ;
Nos cendres au tombeau se mêleront sans crime.

Grace ! Dieu de bonté , suspends ton bras
vengeur ;

Je déteste mon crime , & j'en chéris l'auteur.
Helas ! comment dompter une ardeur si puissante ?
Dans ces sombres prisons , captive & suppliante ?
Qu'il faut , avant de vaincre , essuyer de combats ?

O mort ! la paix du cœur n'est donc que dans tes bras ?

Heureuse mille fois une vierge innocente ,
 Qui trouve en l'Éternel cette paix consolante ;
 Elle est avec le Dieu qui remplit l'univers ,
 Et son chaste sommeil lui peint les cieux ouverts.
 Ses jours purs & sereins se lèvent sans nuage ;
 La tempête des sens , long & terrible orage ,
 N'effleure point le calme où repose son cœur :
 Et l'austère devoir ajoute à son bonheur.

Ah ! qu'HÉLOÏSE est loin de cet état tranquille !
 Moi , que toujours dévore une flamme inutile ,
 Moi , qui de mon esprit ne peux bannir ce jour
 Où mon orgueil vaincu couronna ton amour ;
 Image dangereuse & sans cesse présente ,
 Comment peux-tu mourir dans le sein d'une amante ?

En songe quelquefois je vole sur tes pas ;
 Je t'arrête , je crois te serrer dans mes bras.
 Tout change... sous les flancs d'une cime avancée ,
 Où se brisent les flots d'une onde courroucée ,
 Sur les arides bords du vaste sein des mers ,
 Mon œil te voit monter sur le trône des airs.
 Un nuage brillant te dérobe à ma vue ;
 Je m'élançai vers toi , je retombe éperdue ;
 Je m'éveille , & soudain la triste vérité
 Présente à mon erreur sa fatale clarté.

Rends grâces au destin sévère & favorable ;
 Nul désordre des sens ne te rendra coupable.
 La nature est enfin d'accord avec la loi ;

Ces redoutables feux ne vivent plus en toi.
Pourquoidonc m'éviter? Craindrois-tu ma présence?
Eh ! qui pourroit troubler ta paisible innocence ?
Tels que sur les tombeaux, ces vases pleins d'encens,
Exhalent près des morts des parfums impuissans ;
Tels sont les vains soupirs de mon ame enflammée :
Ces soupirs près de toi se perdent en fumée.

Je t'aime, & c'est, hélas ! sans espoir de retour :
Mais, tout cruel qu'il est, je chéris mon amour.
Pour gémir, pour prier, je devance l'aurore,
Et de mes pleurs amers mon feu s'irrite encore.
J'élève en vain des vœux enflammés par la foi ;
Ton image se place entre le ciel & moi :
Je la revois par-tout. Au pied du sanctuaire,
Et dans l'instant qui suit le terrible mystère,
J'entends ta voix parmi les hymnes de nos sœurs ;
L'encens parfume l'air de ses douces vapeurs,
L'orgue éclate en concerts ; & mon ame en extase,
Croit goûter dans ton sein le plaisir qu'il embrase.

De mes sens révoltés tu vois l'égarement :
N'en crois pas abuser ; c'est l'erreur d'un moment.
Quand je couvre mon corps de cendre & de
poussière,

Lorsque j'envoie au ciel mon ardente prière,
Et que la grace est prête à descendre sur moi,
Viens arrêter la main qui m'éloigne de toi ;
Viens, avec ces regards qu'anime la tendresse,
Au pouvoir de Dieu même opposer ma faiblesse.
Ah ! suis plutôt... je veux & je dois te haïr ;

Il est tems de verser les pleurs du repentir.
Je sens l'espoir des saints, & leurs flammes divines;
Du monde sous mes pieds je foule les ruines ;
Cette nuit même encor , un prodige imposant ,
Des rêves d'ici-bas m'a montré le néant.

Au fond des souterrains où siège l'épouvante ,
A la pâle lueur d'une lampe expirante ,
Je veillois en priant... Une froide terreur ,
Auprès de ces tombeaux avoit glacé mon cœur :
J'allois mourir d'effroi. Sous ces voûtes funèbres,
J'entendis une voix qui sortoit des ténèbres :

» La paix, la paix, dit-elle, est au fond des tombeaux.
» Et c'est là , chère sœur , que finiront tes maux.
» Là , frappant d'un seul coup la crainte &
» l'espérance ,
» La mort révèle à tous la suprême science.
» Autrefois , comme toi , je priois chaque jour ;
» Je brûlois, je mourois des tourmens de l'amour.
» Le calme du trépas mit fin à mes alarmes :
» Ici , les malheureux ne versent plus de larmes ;
» Et Dieu, plus indulgent que les cruels humains ,
» Loin d'armer contre nous ses paternelles mains,
» Pardonne à la foiblesse, & borne sa vengeance ;
» Puissant par son tonnerre , & grand par sa
» clémence. »

O vous , ombre sacrée , à qui je tends les bras !
Quand viendra le moment de cet heureux trépas ?
Me voici... préparez vos palmes immortelles :

Ouvre , auguste Sion , tes portes éternelles.

La foiblesse y reçoit un pardon généreux ;
La crainte est sur la terre, & la grace est aux cieux.

C'en est fait, & je sens mes forces défaillantes ;
Mon ame vient errer sur mes lèvres mourantes.
Confonds-la dans ton sein... en proie à mes remords,
Pâle & les yeux éteints, je descends chez les morts.
Je tremble, je m'égare, & je te cherche encore.
Dieu me frappe... j'expire... ABEILARD, jet'adore...
HÉLOÏSE n'est plus ; tu cesses d'être aimé,
Si l'amour abandonne un cœur inanimé...
La mort m'a présenté son affreuse lumière ;
J'ai lu dans les cercueils : l'homme n'est que
poussière ,

L'univers n'est que cendre aux yeux de l'Éternel :
Mais lorsque je t'aimois, n'étois-tu qu'un mortel ?

Oui , je veux te frayer ce terrible passage.

Que dis-je ? épargne , ô ciel ! ton plus parfait
ouvrage ;

Ajoute de mes jours à ceux de mon amant :

C'est du monde étonné le plus digne ornement.

S'il faut qu'il meure, hélas ! puissances immortelles,

Accourez près de lui, couvrez-le de vos ailes.

Ouvrez à ses regards le spectacle des cieux ;

Que son dernier soupir soit un soupir heureux.

Que son ame par vous en triomphe amenée ,

Retourne à l'Être pur dont elle est émanée !

Puisse un même tombeau nous enfermer tous deux.

Rendre immortels nos noms , nos malheurs &
nos feux ,

Et pour ma gloire enfin , puisse la Renommée
Apprendre à l'univers combien je fus aimée !

Si deux jeunes amans remplis du même amour ,
L'un par l'autre égarés , visitent ce séjour ,
Cet éloquent tombeau suspendra leur ivresse ;
Ils pleureront sur nous , sur eux , sur leur foiblesse.
L'œil humide & fixé sur ce triste cercueil ,
Ils verront des plaisirs l'inévitable écueil.

Et celui qui , rompant un douloureux silence ,
Osera le premier gémir en assurance ,
S'écrira.. „ C'est ainsi que , malgré nos ardeurs ,
„ La mort assoupira la flamme de nos cœurs. „

Pour toi , jeune vestale , innocente & paisible ,
Dont l'ame aux passions est encor insensible ,
Quand , chérissant le nœud que tu ne connois pas ,
Dans ce temple fatal on conduira tes pas ,
Au récit de nos maux , loin d'être indifférente ,
Prêtes-y tous les jours une oreille indulgente ;
Interroge ton ame , & préviens les regrets
Que traînent après eux les sermens indiscrets ;
Et lorsqu'au jour prescrit , de roses couronnée ,
Trop crédule victime , avec pompe amenée ,
Un seul mot de ta bouche ordonnera ton sort ;
Avant que d'embrasser ces voiles de la mort ,
Ces lugubres bandeaux , & ces chaînes mystiques ,
Tremble.. , & jette un coup d'œil sur nos froides
reliques.

HÉLOÏSE

ÉPIÎTRE
D' ABEILARD
A HÉLOÏSE,

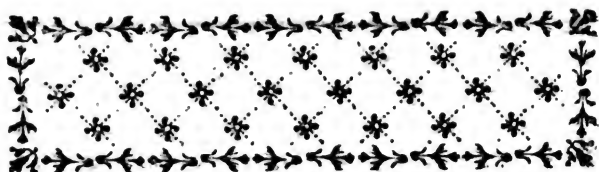
P A R M. D O R A T.

*Pour servir de Réponse à l'Épître
précédente.*

AVERTISSEMENT.

L'ÉPITRE suivante a été entièrement refaite par l'Auteur. Nous la donnons telle qu'elle est imprimée dans la brochure intitulée : Les Victimes de l'Amour , ou Lettres en vers de quelques Amans célèbres , par M. D O R A T.





É P I T R E
D' A B E I L A R D
A H É L O I S E.

MALHEUREUX ! qu'ai-je fait ? j'ai rallumé ta
flamme.

J'ai troublé le repos qui rentroit dans ton ame ;
Ce cœur , où malgré moi , le ciel seul doit régner ,
Déchiré par mes mains , recommence à saigner !
Que veux-tu ? comme toi je languis , je soupire ,
Je meurs... l'amour sur moi reprend tout son
empire :

J'ai gardé trop long-tems un silence orgueilleux ,
Et ce cœur fatigué s'abandonne à ses feux.

Du sort qui m'accabla , quoi ! la rigueur extrême
A séparé de toi la moitié de toi-même !...

O trouble ! ô désespoir ! ardeurs , transports , desirs ,
Tout me reste , HÉLOÏSE , excepté les plaisirs.
Cet abandon du cloître , & son affreux silence ,
Tout me livre à moi-même , & m'afflige , &
m'offense :

Malgré tous mes efforts , je ne peux t'oublier.

Dieu me menace en vain , & j'ai beau le prier ,
Tu triomphes toujours ; oui , ma main téméraire
Te place , à ses côtés , au fond du sanctuaire ;
Et , quand de toutes parts règne un muet effroi ,
Prosterné devant lui , je n'adore que toi.

Plus de calme , il me fuit : j'en offre en vain
l'image.

Dans le fond de mon cœur j'entends gronder
l'orage.

Mais toi... quelle terreur a glacé tes transports ?
HÉLOÏSE fidelle a senti des remords !

Des remords , HÉLOÏSE !... est-ce à toi d'en
connoître ?

A la voix d'un amant ils doivent disparaître.

Ah ! qu'ils ne souillent point tes innocens attrails !

Mets-tu donc ta foiblesse au nombre des forfaits ?

HÉLOÏSE , crois-moi , ta flamme est légitime :

Quelles sont nos vertus , si l'amour est un crime ?

Sur l'univers entier jette un moment les yeux ;

Animé par l'amour , l'univers est heureux.

Où suis-je... & qu'ai-je dit ? ô ciel ! où
m'égaré-je ?

A mes profanes vœux je joins le sacrilège !

Arbitre souverain de mon funeste sort ,

A mes sens désolés pardonne ce transport.

Tu le fais : abattu sous la haire & la cendre ,

D'un trop cher souvenir je voudrois me défendre ;

Déchiré devant toi par d'horribles combats ,

L'existence pour moi n'est plus qu'un long trépas.

Mon Dieu, lorsqu'à tes loix mon ame s'est soumise,
Je ne t'ai point juré d'oublier HÉLOÏSE...
HÉLOÏSE.. va, cours, tombeaux pieds des autels;
Renonce pour jamais à tes feux criminels :
Que la religion , t'armant d'un saint courage ,
De ton cœur , s'il le faut , arrache mon image,
Mon image trop chère , & qui fait tes tourmens :
Je te remets ta fol , jé te rends tes sermens.

C'est moi de qui la main couronnant ma victime,
Te cachoit sous des fleurs le penchant de l'abyme :
Compte, si tu le peux , tes soins & tes chagrins.
Que de jours orageux pour quelques jours sereins !
Rassemble de l'amour les ennuis & les peines ,
Et ses jaloux transports & ses terreurs si vaines ;
Mets à part ses douceurs , ses passagers desirs ,
Et vois combien ses maux surpassent ses plaisirs.

Rappelle-toi, sur-tout, pour affermir ta haine,
Ces jours de deuil, ces jours, où, respirant à peine,
Courbé sous mes malheurs, je m'en fis de nouveaux,
Où, dans tous les mortels, je crus voir des rivaux.
Dévoré , poursuivi par mes noires alarmes ,
Je redoutois en toi la jeunesse & les charmes ,
Un sexe trop facile & prompt à s'enflammer ;
Je redoutois sur-tout l'habitude d'aimer.
J'en hâtai chaque jour l'injuste sacrifice :
Songeant à mon repos , je pressois ton supplice ;
Je désirai qu'un cloître , asyle redouté ,
Pour dissiper ma crainte , enfermât ta beauté.
Les caresses , les pleurs d'HÉLOÏSE attendrie,

Rien ne pouvoit calmer ma sombre jalousie ;
Et , ton amour lui-même augmentant mon effroi,
Je voulus que ton Dieu me répondit de toi.
Oui , de ma propre main , je traînai la victime.
Je te donnois à lui ; mais , ô fureur , ô crime !
Retenant mon présent , arraché de mes mains ,
Je te donnois à lui , pour t'ôter aux humains.
Tu me disois : Ordonne , & choisis ma demeure,
Où veux-tu que je vive ? où veux-tu que je meure ?
ABEILARD , je suis prête... Et moi , dans ces

momens ,

Je goûtois le plaisir , au sein de mes tourmens.
Portiques révérens , asyles respectables,
Aux profanes regards dômes impénétrables :
Grace à la piété , qui veille autour de vous ,
Combien vous assurez le bonheur d'un jaloux !
Que je fus soulagé de t'y voir renfermée ,
Et de te voir soustraite au péril d'être aimée !
J'attendois cet instant où quelques mots cruels
T'enlèveroient à moi , comme à tous les mortels,
Par l'offre de ta dot , je parvins à séduire
Celle qui dans ton cloître exerçoit son empire ;
Et cette femme enfin , secondant ton bourreau ,
Pour toi , dans un désert , me vendit un tombeau.

Ah ! d'un pareil amour n'es-tu pas indignée ?
Ne vois-tu pas le piège où tu fus entraînée ?
A des transports honteux , cesse de t'emporter ,
Et d'aimer un mortel que tu dois détester...
Me détester ! qui ? moi !.. non , ma chère HÉLOÏSE..

Non... tu ne le dois pas... ta foi me fut promise.
Je réclame ton cœur, il est encore à moi...
Cent fois plus qu'à ce Dieu... que je trahis pour toi.
Mes douloureux affronts, tes maux que je partage,
Jusqu'aux emportemens de ma jalouse rage,
Tout m'assure à jamais une ame où j'ai regné...
Je suis trop malheureux, pour être dédaigné.

Pour moi seul la nature est affreuse & stérile :
Ce sépulcre où je vis n'est pas même un asyle.
Le soleil, que toujours je préviens par mes pleurs,
Ne trace pour moi seul qu'un cercle de douleurs.
Je cherche les rochers & les antres funèbres ;
J'aime à m'enfouir dans l'horreur des ténèbres ;
Je descends quelquefois dans ces sombres caveaux
Où triomphe la mort au milieu des tombeaux :
C'est là qu'anéanti, je me dis en moi-même :
Voilà donc la demeure & l'asyle suprême,
Le terme où les amans heureux ou malheureux,
Verront s'évanouir leur tendresse & leurs feux.
De moment en moment, il vient ce jour horrible,
Où la mort glace enfin le cœur le plus sensible ;
Et c'est là qu'ABEILARD, pour toujours renfermé,
Ne se souviendra plus d'avoir jamais aimé...
Là, se perdent les rangs... les vertus & les charmes ;
Après de tristes jours, prolongés dans les larmes,
C'est donc là qu'HÉLOÏSE... & soudain oppressé,
Au milieu des cercueils je tombe renversé.
Prends pitié de mes maux, du feu qui me
consume...

De ce poison brûlant , tout aigrit l'amertume ;
Tout me blesse & me nuit... ah ! pénétre avec moi.
Dans les replis d'un cœur qui ne s'ouvre qu'à toi.
Combien je suis changé ! moi-même j'en frissonne ;
Je hais & je maudis tout ce qui m'environne ,
Et m'applaudis souvent de régner dans ces lieux,
Où je fers de ministre à la rigueur des cieux.
J'appesantis le joug de mes jeunes victimes ;
Ma jalouse fureur les punit de mes crimes.
J'aime à voir la pâleur de leurs fronts pénitens,
Et l'aspect de leurs maux adoucit mes tourmens...
HÉLOÏSE , à quel point le désespoir m'égare !
Qui l'eût pensé, qu'un jour je deviendrois barbare ?
Tu le fais , HÉLOÏSE , en des tems plus heureux ,
Je fus , ainsi que toi , sensible & généreux.
L'indigence jamais ne me fut importune ;
J'ouvrais mon ame entière aux cris de l'infortune.
En vain mes ennemis , ardens persécuteurs ,
Cherchoient à diffamer ma conduite & mes mœurs ;
La bienfaisance alors , sûre de mon hommage ,
Pour entrer dans mon cœur empruntoit ton image ;
Et , tant que je l'ai pu , dans mes obscurs destins,
J'ai goûté la douceur d'être utile aux humains.
O jours trop fortunés !... ô jours de mon ivresse ?
Où je laissois sans crainte éclater ma tendresse ;
Où rien n'interrompoit ce commerce enchanteur,
Ce doux épanchement des secrets de mon cœur ;
Où , libre de te voir , & chargé de t'instruire ,
J'aimois à t'égarer , au lieu de te conduire ;
Où ,

Où , pour toute leçon , à tes pieds prosterné ,
Je te peignois l'amour que tu m'avois donné...
Tu n'as point oublié cet instant de ma gloire ,
Ce moment où j'obtins la première victoire.
Les parfums du matin s'exhaloient dans les airs :
Un jour voluptueux brilloit sur l'univers :
Plus riante & plus belle , au gré de mon ivresse,
La nature sembloit pressentir ta foiblesse.
Tes yeux , qu'obscurcissoit une douce vapeur ,
S'ouvroient sur ABEILARD avec plus de langueur.
Ma main sous un berceau te conduisit tremblante :
J'entendis soupirer ta vertu chancelante :
Mes regards enflammés t'exprimoient le desir ;
J'aperçus dans les tiens le signal du plaisir...
Je volai dans tes bras... en vain ta voix éteinte,
A travers cent baisers, murmuroit quelque plainte ;
Je ne t'écoutois plus , je n'entendois plus rien :
Heureux par mon transport , plus heureux par
le tien.

Ah ! détourne les yeux de ce tableau profane ;
Tout me consterne ici, m'accuse & me condamne.
Devant moi se découvre un avenir vengeur ;
Et la voix de mon Dieu tonne au fond de mon cœur.
Toi qui creusas l'abyme, où ton courroux me laisse ,
J'espérois que ton bras soutiendrait ma foiblesse,
J'ai cru que ta bonté descendrait jusqu'à moi ,
Et que les passions se taisoient devant toi.
Hélas ! dans ces réduits ont-elles plus d'empire ?
Seroient-ils des penchans que tu ne peux détruire ?

Tome II.

G

Élevons vers le ciel notre ardente prière.
Peut-être que ce ciel à la fin désarmé,
Au cri du repentir ne sera plus fermé.
Cesse de m'inviter, hélas ! trop indiscrette,
À venir partager tes soins & ta retraite.
Qui ? moi ! de tes devoirs soulager le fardeau,
Diriger de tes sœurs le docile troupeau,
Les sauver des périls que pour moi je redoute,
Des vertus que je fuis leur applanir la route !...
Moi ! j'irois dans des lieux où tes jeunes attraits...
Non, ce n'est plus pour moi que les plaisirs sont
faits.

Si tu pouvois me voir, l'œil cavé par les larmes ;
Laisseant toujours ce front qui t'offrit quelques
charmes ;

De spectres effrayans toujours environné,
Triste, défait comme eux, & comme eux décharné :
Tu voudrois bien plutôt éviter cette image,
Et, loin de le chercher, tu fuirais mon passage.
Ne me prodigue plus le nom de fondateur ;
Je suis un malheureux, je suis un corrupteur,
Qui, dans l'affreux moment où la raison l'éclaire,
Prémit de son amour, que pourtant il préfère,
Arrache avec effort un cœur trop criminel,
Qui, la bouche collée aux marches de l'autel,
Dans la religion espérant un refuge,
Attend la grace encor, ou l'arrêt de son juge.
Joins tes remords aux miens ; sur-tout ne
m'écris plus :

Cachons-nous désormais des soupirs superflus :
Oui , laissons entre nous un intervalle immense,
Espérons tout du tems & sur-tout du silence.
Va , cesse de chérir un fantôme d'amant ,
Que l'amour seul anime & dispute au néant.
Dieu le veut. . dans son temple ensevelis tes
charmes :

Offre à ce Dieu jaloux tes pénitentes larmes ;
Et que ces pleurs enfin effacent , à leur tour ,
Tous les pleurs qu'HÉLOÏSE a versés pour l'amour.

Si la mort, dans ces lieux dévauçant ma vieillesse,
Vient terminer des jours tissés par la tristesse,
Je veux qu'au Paraclet ABEILARD soit porté,
Et que , dans cet état , il te soit présenté ;
Non pour te demander un regret inutile ,
Mais pour fortifier ta piété fragile.
Plus éloquent que moi , ce spectacle cruel
Te dira ce qu'on aime , en aimant un mortel.

ABEILARD.

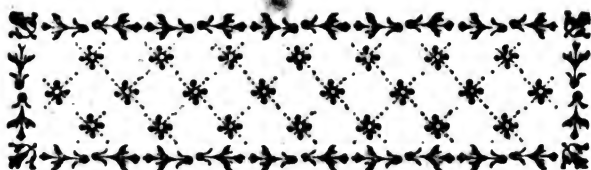


É P I T R E
D' H É L O I S E
A
SON ÉPOUX,
ABBÉ DE SAINT-GILDAS DE RUYS,
*PAR M. G**, DOURXIGNÉ.*

AVANT-PROPOS.

HÉLOÏSE, dans cette épître, paroît beaucoup affligée de la lettre d'*ABEILARD* à un de ses amis, sur ce qu'elle lui remet devant les yeux tous les malheurs qui lui étoient arrivés, & le péril où il étoit encore actuellement. Elle le conjure de lui donner souvent de ses nouvelles, afin qu'elle puisse participer à sa douleur ou à sa joie. Elle lui représente qu'après l'avoir perdu, il ne peut, sans injustice, la priver de la consolation que ses lettres lui donneroient; qu'il lui est honteux de faire pour un ami ce qu'il ne feroit pas pour une épouse qui l'a aimé & qui l'aime encore au-delà de tout ce qu'on peut penser, puisqu'elle n'a jamais aimé en lui que lui-même. Elle le fait souvenir de l'excès d'amour qu'elle a encore pour lui depuis leur mariage, puisqu'elle s'est faite religieuse uniquement pour lui plaire; elle lui reproche la défiance qu'il eut alors de sa fidélité. De tous ces motifs, elle en tire cette conséquence, qu'il seroit le plus ingrat des hommes s'il refusoit de lui écrire & de la consoler, elle & ses religieuses qu'elle qualifie filles d'*ABEILARD*.





É P I T R E

D' H É L O I S E A S O N É P O U X.

U NE lettre, où nos maux étoient par toi dépeints,
L'autre jour, par hasard, fut remise en mes mains :
Des traits de mon époux je reconnus l'empreinte ,
Et crus pouvoir l'ouvrir sans scrupule & sans
crainte :

Mais que mon triste cœur, d'un vain espoir flatté,
ABEILARD , paya cher sa curiosité ;
Hélas ! loin d'adoucir l'ennui qui me dévore ,
Cette lettre n'a fait que l'augmenter encore.
Eh quoi ! d'un malheureux, pour calmer les douleurs ,
Falloit-il rappeler le sujet de nos pleurs ,
Et que , pour soulager des disgraces communes ,
Ta main lui retracât toutes nos infortunes ?
Ah ! du sort d'un ami , c'est prendre trop de soin ;
Et pour moi ton amour n'eût pas été plus loin.

Depuis ce jour fatal , ainsi que ma tristesse ,
J'ai senti dans mon cœur renaitre ma tendresse.
Mes feux, qu'avoient dompté le tems & la vertu ,
Ont repris sur mes sens un pouvoir absolu.

Que dis-je ? de tes maux la peinture touchante
Les a renouvelés dans l'ame d'une amante.
Non, ces maux, ABEILARD, par ta plume tracés,
Jamais de mon esprit ne seront effacés.
Je croirai voir toujours cette main ennemie
Qui d'un oncle cruel servit la barbarie.
Je n'oublierai jamais ces indignes rivaux,
Dont l'orgueil distilla son fiel sur tes travaux :
En vain pour te soustraire à leurs lâches outrages,
Tu daignas expliquer le sens de tes ouvrages :
On te vit succomber sous leurs coups odieux ;
Et le feu consuma tes écrits précieux.
Par combien de noirceurs, ces docteurs téméraires,
Ces vils religieux, que tu traites de frères,
N'essayèrent-ils pas de flétrir ton honneur ?
Le tems même n'a pu désarmer leur fureur.
A peine ton trépas éteindroit-il leur haine ;
Et peut-être qu'un jour, leur envie inhumaine,
Jusques dans ton cercueil, lançant sur toi ses traits,
De ta cendre tranquille ira troubler la paix.
Que cette idée, ô ciel ! & m'irrite & m'accable !
Rougis de ton erreur, siècle aveugle & coupable,
Toi, qui l'abandonnant à d'injustes mépris,
Des vertus d'ABEILARD n'a point connu le prix.
Quoi ! de tes maux passés la mémoire remplie,
Te faudra-t-il trembler sans cesse pour ta vie ?
Et dans ces lieux, jamais, hélas ! ne pourrons-nous
Prononcer sans effroi, le nom de mon époux ?
Ce nom y fera-t-il toujours couler nos larmes ?

Montre-toi, cher époux, sensible à nos alarmes.
 Que le plus prompt retour te rapproche de moi;
 Ou, si du sort jaloux, l'impérieuse loi,
 A mon empressement t'empêche de te rendre,
 Console, en m'écrivant, l'amante la plus tendre.
 Le fardeau de mes maux en fera plus léger,
 Si ton cœur, avec moi, veut bien le partager.
 Par tes lettres tu peux modérer mon martyre.
 Au nom de notre amour, hâte-toi de m'écrire.
 Pouvant de son épouse adoucir les douleurs,
 ABEILARD sera-t-il insensible à ses pleurs?
 Et ne voudra-t-il pas faire du moins pour elle,
 Ce que pour un ami lui suggéra son zèle?
 Ce n'est pas que je blâme une juste pitié:
 L'amour, d'un noble cœur, n'exclut point l'amitié.
 Je ne puis condamner l'ingénieuse adresse,
 Par qui de ton ami tu calmes la tristesse,
 En comparant au sien un plus cruel ennui;
 Mais ne nous dois-tu pas encore plus qu'à lui?
 On nous nomme tes sœurs: nous sommes ta famille:
 Chacune d'entre nous prend le nom de ta fille;
 Et si quelqu'autre nom pouvoit plus nous flatter,
 Nous nous disputerions l'honneur de le porter.
 Tout nous inspire ici des sentimens si justes;
 Et de ta piété ces monumens augustes,
 Ce cloître, ces autels sont autant de témoins
 De notre attachement, ainsi que de tes soins:
 Nous n'en perdrons jamais le souvenir fidèle;
 Et nous dirons toujours que c'est toi dont le zèle.

Dans un désert , au meurtre autrefois consacré ,
Daigna fonder pour nous un temple révéral ;
Que ce n'est point aux rois qu'est dû cet avantage ,
Et que ces murs sacrés sont ton unique ouvrage.
C'est là , qu'en ta faveur , nos cœurs reconnoissans
Offrent sans cesse au ciel les vœux les plus ardens ,
Le Dieu que nous servons dans cet asyle austère ,
Y reçoit tous les jours notre hommage sincère.
Toutefois cet amour pour la religion ,
N'étouffe point en nous toute autre passion.
De notre sexe , hélas ! tu connois la foiblesse ,
Si de nos cœurs souvent la grace est la maîtresse ,
Trop souvent la nature y domine à son tour ;
Et pour la vaincre il faut combattre plus d'un
jour.

Notre vertu fragile a besoin qu'on la guide :
C'est à toi d'affermir cette vertu timide.
Esclaves du péché , de la chair & des sens ,
Que produiroient sans toi nos efforts impuissans ?
Ah ! reviens , ABEILARD , reviens par ta présence
Fortifier nos vœux , fixer leur inconstance ;
Et de Paul imitant les travaux précieux ,
Sois , de notre salut , l'artisan glorieux.
Nous savons , qu'ennemi d'une oisive mollesse ,
Loin de nous , au travail tu te livres sans cesse :
Mais tu n'enrichis plus de tes productions ,
Que les hommes pervers , indignes de tes dons ;
Et refusant tes soins à des enfans dociles ,
Tu prends pour des ingrats des peines inutiles.

Quoi ! pour rendre ton cœur propice à mes
souhaits ,

Dois-je, au nom de mes sœurs, te parler désormais
HÉLOÏSE sur toi n'a-t-elle plus d'empire !

Crains-tu de consentir à ce qu'elle desire ?

Cependant, grace au nœud dont nous sommes unis ,

ABEILARD, tout commerce entre nous est permis ;

Et d'ailleurs à me fuir qui pourroit te contraindre ?

De tes desirs éteints je n'ai plus rien à craindre ,

Et nos vœux , & le fer d'un assassin cruel ,

Ont mis à nos transports un obstacle éternel.

Viens donc, par ton exemple, en ce lieu solitaire ,

Rendre à mes sens troublés un calme salutaire.

Si je suis par raison dans ce séjour de paix ,

Fais que , par piété , j'y trouve des attraits.

Dès qu'une fois l'amour a subjugué notre ame ,

Il est bien mal-aisé d'en éteindre la flamme...

Tu dois te rappeler quels étoient mes tourmens ,

Quand il falloit sans toi passer quelques momens.

Et combien, ABEILARD, de ta plus courte absence ,

Le tems paroissoit long à mon impatience.

Fuyant tous les regards , jusques à ton retour ,

Je veillois pour t'écrire & la nuit & le jour.

Ma plume, de mon cœur, te peignoit la tendresse ;

Et les divers ennuis qui l'agitoient sans cesse.

Et je ne jouissois d'un instant de repos ,

Que lorsque ta réponse adoucissoit mes maux.

Que de pleurs à mes yeux n'a-tu pas fait répandre ?

Ce détail te surprend, & tu crains de l'entendre ;

Maïs je ne rougis plus , depuis que , pour t'aimer ,
Je suis venue ici , jeune encor , m'enfermer.
Renoncer à vingt ans au monde , à ses délices !
Un vertueux amour fait seul ses sacrifices.
Quand la soif des plaisirs excite nos transports ,
On n'a garde, ABEILARD, des'attacher aux morts :
Et l'on cesse d'aimer l'objet dont la tendresse
Ne peut plus de nos sens satisfaire l'ivresse.
Que Fulbert se trompoit , alors que sa fureur
Du plus noir des forfaits te fit subir l'horreur !
Il crut que , du plaisir faisant ma loi suprême ,
Je préférois ton sexe à ta personne même :
Mais, malgré lui, toujours je sens les mêmes feux :
Le perfide a commis un crime infructueux ;
Et mon fidèle amour , plus puissant que sa rage ,
Te venge, dans mon cœur, de son barbare outrage .
L'homme en toi n'étoit pas ce que j'aimois le plus.
J'adorois ton esprit , tes talens , tes vertus.
Tu l'as bien éprouvé par cette résistance
Qu'à notre hymen long-tems opposa ma constance :
Car , quoiqu'autorisé par la religion ,
Le nom d'épouse fût un respectable nom ,
Tu le fais , ABEILARD , le tendre nom d'amante.
Offroit un plus doux charme à ma flamme inno-
cente.

L'amour veut être libre , & de ses feux souvent
L'hymen détruit l'ardeur , en l'assujettissant.
C'est ce qui de mon cœur alarmoit la tendresse :
Je me voyois du tien souveraine maîtresse :

Maîtresse d'ABEILARD ! ce titre étoit pour moi.
Plus flatteur que celui de l'épouse d'un roi.
Le véritable amour , dédaignant la fortune ,
Du faste & des grandeurs fuit la pompe importune ;
Et ne trouvant en lui ce qui peut le charmer ,
Attache son bonheur au seul plaisir d'aimer.
Oui , s'il est un bonheur , il est dans ce délire ,
Dans ces doux sentimens , qu'à deux amans inspire
Un penchant mutuel que l'estime a produit.
Tel fut , cher ABEILARD , celui qui nous unit.
Par ton mérite seul , mon ame fut séduite.
Eh ! qui n'eût point rendu justice à ton mérite ?
Est-il une province , une ville , un pays ,
Où ton illustre nom n'ait pas été transmis ?
On vantoit , en tous lieux , tes sublimes ouvrages.
Ton aspect triomphoit des femmes les plus sages :
Ton air noble , tes traits , tes discours éloquens ,
Cette simplicité , compagne des talens ,
Ces yeux , où de ton ame on lisoit la franchise ;
Tout parloit en faveur du vainqueur d'HÉLOÏSE.
Tes rares qualités , sur toi , de toutes parts ,
Des peuples & des grands attiroient les regards.
Admirant à l'envi ton génie & tes graces ,
Pour te voir & t'entendre , on voloit sur tes traces.
Solide tour-à-tour , & rempli d'agrémens ,
Tu ne ressemblois point à ces sombres savans ,
Dont l'orgueil a rendu l'esprit atrabilaire ,
Et qui , pour trop savoir , ignorent l'art de plaire.
Quels charmes n'avoient pas ces vers ingénieux ,

Où , pour te délasser d'un travail sérieux ,
De l'amour quelquefois tu traçois les caprices ?
Du lecteur , en tout tems , ils feront les délices :
Cette *Rose* (*), sur-tout , où de tant de beautés.
Tu découvris l'éclat à nos yeux enchantés ,
Fiction , à la fois , délicate & nouvelle ,
Aux poètes toujours servira de modèle.
Quelle lyre a jamais rendu de plus doux sons ?
Ton génie animoit jusques à ces chansons
Qui , pour moi , par l'amour , t'ayant été dictées ,
Seront , par mille amans , pour d'autres répétées.
Ainsi tes vers touchans , monumens de nos feux ,
Iront de bouche en bouche à nos derniers neveux ;
Et l'on s'entretiendra de nous & de nos flammes ,
Tant que le dieu d'Amour régnera dans les ames.
Que j'ai vu de beautés , dont chacune pensoit
Être l'heureux objet que ta muse encensoit ,
Et dont la vanité , sur la moindre apparence ,
De captiver ton cœur concevoit l'espérance ,
Mais qui , reconnoissant à la fin leur erreur ,
Exhaloient contre moi leur jalouse fureur !
Ton amante , ABEILARD , disoient-elles sans cesse ,
Ne devoit son éclat qu'à ta seule tendresse ,
Et seroit dans l'oubli demeurée à jamais ,

(*) On attribue à ABEILARD le Roman de la Rose , en vers. C'est une erreur. Ce roman est de Jean de Mehus.

Si tes vers n'avoient point célébré ses attraits.
 Mon amour-propre envain souffroit de cet outrage.
 Je méprisois des cris enfantés par la rage ;
 Et je m'applaudissois d'avoir fixé les vœux
 D'un homme qui savoit , par un art merveilleux ,
 Transformer en déesse une simple mortelle.
 Souvent même, peut-être à tes regards plus belle,
 En lisant tes écrits , je me persuadois
 Etre telle , en effet , que tu m'y dépeignois.
 Mais que sont devenus ces jours remplis de
 charmes ?

Maintenant , condamnée à répandre des larmes ,
 Je puis à peine ouvrir mes yeux appesantis ,
 Mes traits , par la douleur sont usés & flétris.
 Je ne vois les objets qu'à travers un nuage :
 Le jour le plus serain me semble un jour d'orage ;
 Tout ce qui m'environne est pour moi sans appas ;
 Et de toute joie , il ne me reste , hélas !
 Qu'un souvenir amer qui redouble ma peine.

O vous dont mon bonheur arma l'aveugle haine !
 Cessez de vous livrer à vos transports jaloux :
 ABEILARD ne vit plus , ni pour moi , ni pour vous.
 Ses malheurs ont du sort asservi l'injustice.
 Ma flamme a fait son crime & causé son supplice :
 Il se laissa toucher par mes foibles attraits ;
 Et l'un de l'autre épris , nous vivions satisfaits ,
 Lorsque sur mon amant une main homicide
 Osa , vil instrument d'une rage perfide...
 Mais ici la pudeur & l'amour offensés ,

M'empêchent d'achever : mon trouble en dit assez .

A combien de revers étois-tu destinée ?

Trop sensible HÉLOÏSE ! épouse infortunée !

Le tems , de ton époux a rallenti l'ardeur :

La glace de ses sens a passé dans son cœur :

A sa flamme légère un froid dégoût succède ;

L'ingrat te laisse en proie à l'ennui qui t'obsède ;

Et las de sa conquête , il dédaigne aujourd'hui

Un cœur qui s'étoit mal défendu contre lui :

Il l'avoit pris sans peine , il te le rend de même .

Tu devois bien prévoir cette infortune extrême ,

Quand ta raison pouvoit , certaine du succès ,

De ton amour naissant arrêter les progrès :

Que te sert , à présent , sa tardive lumière ?

A tes feux , sans remords , livre-toi toute entière ,

Ame lâche ; & perdant à jamais tes plaisirs ,

Pour ces plaisirs encor forme de vains desirs .

Qu'ai-je dit ? où m'emporte une ardeur cri-
minelle ?

Dans quel aveuglement , ô ciel ! me plonge-t-elle ?

Quoi ! l'épouse d'un Dieu brûle pour un mortel !

Et j'ose l'avouer ! tu m'y forces , cruel !

Falloit-il , tout d'un coup , par ta flamme inconstante ,

Porter le désespoir dans le cœur d'une amante ?

Et ne devois-tu pas attendre que le tems

Eût pu briser des nœuds si chers & si puissans ?

Viens m'arracher du moins à ma propre foiblesse .

ABEILARD , viens m'aider à vaincre ma tendresse ,

Et de la piété me montrer les appas .

Mais non , fuis-moi plutôt , & ne m'écoute pas :
Ta présence , fatale au repos de mon ame ,
Au lieu de la dompter , irriteroit ma flamme ;
Et sous l'excès d'un feu vainement combattu ,
Je verrois à regret succomber ma vertu.

Fuis-moi, dis-je; il est tems qu'à mes vœux asservie,
Je consacre à mon Dieu le reste de ma vie.

Oui, Seigneur, c'en en fait, je m'abandonne à toi.
Trop long-tems indocile & rebelle à ta loi ,
Je ne veux m'appliquer désormais qu'à te plaire ,
Et mourir , s'il se peut , sous ton joug salutaire.
Daigne, du haut des cieus, sensible à mes remords,
De mon cœur pénitent protéger les efforts ;
Éteindre en moi le feu d'une coupable flamme ,
Et par un feu plus pur , l'effacer de mon ame.
Être éternel , toi seul mérites notre amour ;
Contre un amant chéri , je t'implore en ce jour ;
Signale en ma faveur ta puissance céleste ;
Je ne peux rien sans elle ; un obstacle funeste
Vient s'opposer sans cesse à mon juste dessein :
Mon feu , mal étouffé , se rallume en mon sein ;
Malgré moi, de mes sens, à toute heure il s'empare :
Je ne me connois plus ; je me perds , je m'égare,
Je frémis , je frissonne ; & mon cœur déchiré ,
Repousse en vain l'amour dont il est dévoré.
Quels combats ! quels tourmens faut-il que je
subisse ?

Puis-je , sans expirer , souffrir un tel supplice?...
Quel souvenir encor m'agite & me poursuit !

Au milieu des tombeaux, dans l'ombre de la nuit,
HÉLOÏSE, à genoux sous ces voûtes fatales,
Veilloit à la lueur des lampes sepulcrales :
Les flambeaux presque éteints dans ces lieux
redoutés,

A peine répandoient leurs mourantes clartés.
Du fond d'un monument, une voix souterraine,
Sembloit jusques à moi s'élever avec peine.
Viens, ma sœur, disoit-elle, & descends près
de moi ;

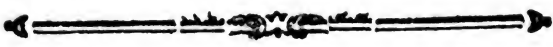
Cet asyle éternel est préparé pour toi :
Viens, ô ma triste sœur ! brise un joug qui t'op-
prime :

Comme toi, de l'amour je fus long-tems victime ;
J'ai tremblé, j'ai gémi, j'ai répandu des pleurs ;
La mort a dans son sein endormi mes douleurs.
Ici des malheureux on n'entend point les plaintes.
La superstition y rougit de ses craintes,
Et l'Éternel pardonne aux cœurs infortunés
Que des cruels humains l'orgueil a condamnés.
Viens, il te tend les bras... son auguste clémence,
Des mortels malheureux fut toujours l'espérance...

Sensible à ces accens, je me rends, & mon cœur.
Cher ABEILARD, renonce à sa profane ardeur :
Dieu l'emporte sur toi dans mon ame soumise.
Seconde par tes vœux ma pieuse entreprise,
Et recois, en cédant ton épouse à ton Dieu,
D'HÉLOÏSE mourante un éternel adieu.

HÉLOÏSE.

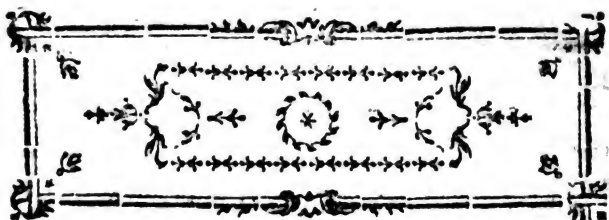
ÉPI TRE
D' ABEILARD
A SON ÉPOUSE,
TRADUITE LIBREMENT EN VERS;
PAR M. C* *.
Pour servir de Réponse à l'Épître
précédente.



AVANT-PROPOS.

ON ne peut voir une réponse plus grave , plus humble & plus chrétienne que cette Épître. ABEILARD passe sous silence tout ce qu'HÉLOÏSE lui avoit mandé de son attachement pour sa personne. Il ne lui dit rien sur toutes les marques qu'il avoit autrefois reçues de son amour , & dont elle tâchoit de lui rappeler le souvenir. Il semble qu'ABEILARD ait oublié , & qu'il veut qu'HÉLOÏSE oublie aussi qu'il a été son amant & son époux , & que s'il l'est encore c'est pour l'exhorter à une entière résignation en Jesus-Christ. Enfin , ABEILARD , dans toute cette Épître , instruit , exhorte & console HÉLOÏSE , à qui il recommande qu'après sa mort son corps soit porté au Paraclet pour y être inhumé.





É P I T R E
D' A B E I L A R D
A S O N É P O U S E.

P O U R Q U O I , chère H É L O Ï S E , avoir osé m' écrire ?
Pourquoi m' avoir appris que votre cœur soupire ?
Que je suis seul l' objet de vos tourmens affreux ? ...
Est-il , après le mien , un sort plus malheureux ?
Que ne me laissiez-vous , dans ma retraite austère ,
Appaiser de mon Dieu la trop juste colère ?
Votre cœur & le mien , agités , combattus ,
Sont encor éloignés du sentier des vertus.

Ne me reprochez pas ma froide indifférence :
Moins sensible que vous , j' aime plus qu' on ne pense .
Oublions pour toujours ces plaisirs attrayans ,
Qui , pour notre malheur , ont corrompu nos sens .

Que vous sert à présent cette vive tendresse ,
Pour un être insensible à la moindre caresse ?
Autrefois jeune , ardent , de vous j' étois aimé ;
Aujourd' hui je ne suis qu' un squelette animé , ..

Ah ! si vos yeux voyoient mon teint livide & blême ,
Vous diriez : Est-ce là cet ABEILARD que j' aime ?

Cet amant, cet époux, pour qui je brûle encor,
Et de qui j'estimois l'amour plus qu'un trésor?...

Cessez donc de brûler pour un peu de poussière.
HÉLOÏSE à Dieu seul doit aspirer de plaire.

Vos soupirs & vos vœux doivent être pour lui;

Servez-le toujours bien, il sera votre appui.

Si, par votre savoir, la France vous contemple,

Que votre piété soit pour elle un exemple :

Pour ne point succomber à la tentation ,

Faites-vous un rempart de la religion ;

Des malheureux mortels c'est la consolatrice :

Plus vous la cultivez , plus vous fuyez le vice ;

Le cœur est moins troublé lorsque l'on suit ses loix :

Du Dieu que nous servons elle emprunte la voix .

Hélas si dans ces tems de plaisir & de crime ,

Où notre passion nous sembloit légitime ,

Loin de livrer nos cœurs à nos sensations ,

Je vous avois donné de pareilles leçons...

Nous jouirions encor de ces transports aimables

Que l'hymen & l'amour rendent inépuisables ;

Je n'aurois point cessé d'être ce que j'étois ,

Et des plus tendres feux pour vous je brûlerois..

Le ciel s'est irrité de notre flamme impure :

Il nous en a punis. Subissons , sans murmure :

Nos peines , nos tourmens : trop heureux d'expier

Nos funestes erreurs à force de prier !

Imitez ABEILARD , HÉLOÏSE ; & votre ame

Ne s'occupera plus d'une inutile flamme.

Vous avez des devoirs si sacrés à remplir ,

Qu'ils échauffent le cœur bien loin de l'amollir.

HÉLOÏSE , armez-vous de la philosophie.

Il n'est pas un moment dans cette courte vie ,

Que nous devions passer sans le donner à Dieu.

Quelqu'endroit qu'on habite, il est bon en tout lieu.

Nous avons , HÉLOÏSE , éprouvé sa clémence ,

Qu'il lise dans nos cœurs notre reconnoissance.

Prosternés humblement au pied des saints autels ,

Adressons-lui nos vœux pour ces foibles mortels ,

De qui le cœur , épris d'une amoureuse ivresse ,

Ne pense qu'aux plaisirs que donne une maîtresse.

S'ils savient, ces mortels, que ces plaisirs sont faux ,

Qu'ils avancent leurs jours, qu'ils creusent leurs

tombeaux ,

S'abandonneroient-ils aux excès de la table ,

Aux appas de l'amour , leur perte inévitable ?

HÉLOÏSE , Dieu seul deviendrait leur espoir ;

Et la sagesse alors reprendrait son pouvoir

Sur ces cœurs affoiblis par trop de jouissance ,

Et pour qui Dieu suspend encore sa vengeance.

Lorsque dans le devoir l'homme veut bien rentrer ,

De sa bonté suprême il peut tout espérer.

Nous sommes ces mortels , HÉLOÏSE , & notre
heure

De faire pénitence est dans cette demeure.

Nous y devons avoir l'esprit rempli des vœux

Que nous avons formés pour des jours plus
heureux.

Nous possédons ces jours de repos & de calme.

De nos saints travaillons à mériter la palme :
 Ils étoient commenus des pécheurs, des mortels ;
 Ils ont , par leurs vertus , obtenu des autels ;
 Le Saint-Esprit sur eux répandoit ses lumières ;
 Ils ont fléchi le ciel par d'ardentes prières...
 Ne vivons désormais que dans ces sentimens
 Qu'ABEILARD vous souhaite , hélas ! depuis long-
 tems.

Ainsidonc , HÉLOÏSE , au lieu de cette flamme
 Qui captive vos sens & maîtrise votre ame ,
 Que l'amour de Dieu seul règne dans votre cœur ;
 Vous jouirez alors de ce parfait bonheur ,
 Qu'aux mortels affligés il procure sans cesse.
 Dieu veut le repentir de la moindre foiblesse.
 Résignez-vous à lui dans ces cruels momens
 Où le profane amour s'insinue en vos sens.
 Sur votre état cruel quelque soient vos alarmes,
 Implorez & priez , n'épargnez pas vos larmes ;
 Un cœur pur , HÉLOÏSE , est , à ses yeux divins,
 L'hommage le plus grand qu'il reçoit des humains.
 Parmi vos sœurs , je crois vous voir , HÉLOÏSE,
 ange ,
 Entonner , avec joie , un hymne à sa louange ,
 Les célestes esprits se mêler à vos chants ,
 Et former des accords aussi beaux que touchans,
 Je crois voir l'Esprit-Saint pénétrer dans votre
 ame ,
 Embraser votre cœur de la plus pure flamme...
 C'est alors qu'ABEILARD voudroit être avec vous.
 Comme.

Comme un frère, un ami, mais non plus comme
époux.

J'y passerois des jours plus heureux, plus tran-
quilles.

Dans ces affreux déserts, des moines indociles
Je ne puis éviter la persécution,

Mais, où n'est point la paix, point de religion.

Prières, exemple, vœux, soins, rien ne les arrête:

Le fer & le poison environnent ma tête.

La débauche effrénée où sont leurs cœurs pervers,

En offensant le ciel étonne l'univers.

Frémissez du tableau que je viens de vous peindre:

Entouré de brigands, je serois moins à plaindre...

Chère HÉLOÏSE, eh bien, les yeux baignés de
pleurs,

J'offre à mon Dieu mes maux; il suspend mes
douleurs:

J'éprouve les bienfaits de sa toute-puissance;

Et remets en ses mains le soin de ma vengeance.

Le ciel, vous le savez, protège l'innocent:

Il le comble de biens, en prive le méchant.

Chère épouse, ces biens sont ma seule espérance,

Heureux, si de mes maux ils sont la récompense!

Voilà, tendre HÉLOÏSE, un sincère récit

Du régime de vie où l'amour m'a réduit.

Ah! lorsque votre époux, des peines qu'il endure,

Vous fait, dans cette lettre, une vive peinture,

Il ne pense qu'à vous, vous faites son tourment!...

Je ne puis oublier que je fus votre amant.

Tome II.

H

Vos graces, votre esprit à mes yeux se retracent;
En vain, dans ces momens, le ciel, Dieu me
menacent;

Vos attraites, malgré moi, l'emportent sur mes
sens....

Mais quelle est cette voix qu'au fond du cœur
j'entends ?

C'est la voix du remords. C'est ce muet langage
De la Divinité, dont profite le sage...

Le tourment du coupable.. Oui, c'est la voix du ciel
Qui retient ABEILARD déjà trop criminel...

Je ne dois plus aimer HÉLOÏSE !... Que dis-je ?
Je l'adore... Ah, mon Dieu ! pardonne ce vertige...
De mes sens égarés cruelle illusion !

Vos écrits sur mon cœur font trop d'impression,
Ne m'écrivez donc plus je le demande en grace.

Dieu tout-puissant, rendez ma prière efficace !

Vos lettres ne feroient que rallumer un feu

Mal éteint, & qui doit ne brûler que pour Dieu.

Mon ame est son essence, il faut la rendre entière.

Chère épouse, telle est ma volonté dernière.

Vous êtes, je le fais, plus à plaindre que moi ;

Esclave de vos sens, ils vous font tous la loi :

Les veilles, la prière, éteignent leur empire ;

Eh ! c'est peu pour un cœur qui pour Dieu seul
souponne.

Si pour moi vous avez quelques restes d'amour ;
Aussitôt qu'ABEILARD ne verra plus le jour,
Car enfin à mes maux il faut que je succombe.

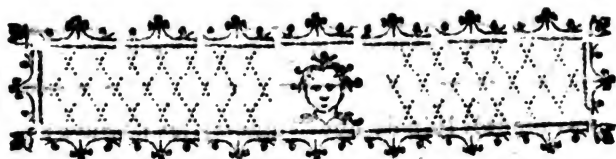
Souffrez qu'au *Paraclet* on me creuse une tombe.
 Si la mort après moi vient vous fermer les yeux,
 Que le même tombeau nous renferme tous deux.
 Hélas' quand vous viendrez à votre heure dernière,
 Mes os seront alors convertis en poussière :
 Heureux , si notre exemple , aux mortels cor-
 rompus ,
 Change leurs passions en autant de vertus.
 Puisse notre épitaphe en ces mots être écrite :

» Ci gissent deux époux; HÉLOÏSE, ABEILARD.
 » Ils furent malheureux. Passant , plains leur
 » conduite :
 » Et sur eux , de pitié , jette un tendre regard.
 » Mais si ton œil avide assez près les contemple ,
 » Réfléchis mûrement sur leurs maux inquis :
 » C'est l'amour & l'hymen qui les ont seuls pro-
 duits ;
 » Et tout en les plaignant , ne suis point leur
 » exemple. »

ABEILARD.



ÉPI TRE
D' H É L O I S E
A ABEILARD,
IMITÉE DE POPE,
PAR M. SAURIN,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.



É P I T R E
D' H É L O I S E
A A B E I L A R D.

S A I N T asyle où, du monde abjurant les attraits,
Mon cœur crut retrouver l'innocence & la paix;
Thébaïde profonde, où l'ame détrompée,
Fuit les terrestres biens pour des biens plus parfaits,
Que d'un soin différent mon âme est occupée!...
Cher & fatal amant cette lettre est de toi,
Cette lettre... Ma bouche y vole malgré moi:
Pardonne, Dieu jaloux, ABEILARD l'a tracée,
C'est son nom que j'y baise en l'arrosant de pleurs:
O mon cher ABEILARD, j'y lis tous nos malheurs!
Mes larmes l'ont déjà presque toute effacée:
O souvenir fatal d'un bonheur qui n'est plus!
Momens délicieux, & pour jamais perdus,
Où l'amour dans tes bras... J'en fis mon dieu
suprême,
Pour toi j'oubliai tout, tout jusques au ciel même;
Ce ciel que je perdois, je le trouvois en toi.
On vouloit que l'hymen nous soumit à sa loi;
L'amour, à son aspect développant ses ailes,

Eût bientôt loin de nous emporté ses faveurs :
 Ah ! qu'à jamais. disois-je , il règne sur nos cœurs !
 Hymen, ton joug est dur, tes chaînes sont cruelles,
 Porte ailleurs tes trésors, tes titres, tes grandeurs ;
 Aliment des cœurs froids, soutien des âmes vaines,
 Valent-ils des amans les plaisirs & les peines ?
 Non : l'univers entier disparoit à leurs yeux ,
 Habitans de la terre , ils jouissent des cieux.
 Bonheur , hélas, trop court ! souvenir qui me tue !
 Dieu ! quel spectacle s'offre à mon ame éperdue ?
 ABEILARD, nu, sanglant... Arrêtez, inhumains,
 Si son crime est d'aimer , je suis la plus coupable ;
 Tournez sur moi ce fer... Hélas ! mes cris sont vains,
 C'en est fait... O douleur ! ô perte irréparable !
 Malheureuse HÉLOÏSE ! ABEILARD est vivant ,
 Il n'est point infidèle , & tu n'as plus d'amant.

A des tourmens sans fin je me vis condamnée :
 Tu devins mon tiran en perdant ton amour ;
 Le mien s'en augmenta : rappelle-toi ce jour ,
 Ce jour où , par toi-même à l'autel entraînée ,
 Victime d'un amour impuissant & jaloux ,
 Le cœur rempli de toi , je pris Dieu pour époux :
 Ma main porta le voile à mes lèvres tremblantes ,
 Du flambeau sur l'autel je vis le jour pâlir ,
 Le temple s'ébranla : sous ses voûtes croulantes
 Je crus le ciel vengeur prêt à m'ensevelir :
 Au Dieu de vérité ma bouche osoit mentir.
 Moi son épouse ! hélas ! c'est ainsi qu'on me nomme :
 Malheureuse ! ah ! tu n'es que l'esclave d'un homme :

Tu vins bientôt après m'apporter tes adieux ;
Tu me quittois , & moi , seule avec ton image ,
Seule avec mes regrets , je restai dans ces lieux ,
Dont l'aspect effrayant , dont le site sauvage
Plaisoit à ma douleur en attristant mes yeux.
D'effroyables rochers , pendans sur un abyme ,
Des pins & des cyprès qui couronnent leur cime ,
Un torrent , à grand bruit , roulant du haut des monts ,
Et mêlant les fracas de son onde écumante
Au sourd mugissement des sombres aquilons ,
Voilà quel est l'asyle où gémit ton amante :
La piété , dit-on , y trouve le bonheur ;
C'est là que des humains elle fuit les approches.
Hélas ! je n'ai trouvé dans ces lieux quel'horreur ,
Que l'affreux désespoir assis entre ces roches ,
De l'abyme à ses pieds mesurant la hauteur.

Tu vois mon sort, tu vois qu'HÉLOÏSE éperdue,
Loin de toi se consume en t'appelant en vain ;
Ne sois point sans pitié, rends-lui du moins ta vue,
Viens, qu'ABEILARD encor repose dans mon sein ;
Viens, que ma bouche encor, sur ta bouche adorée,
Retrouve ce poison dont je fus enivrée ;
Presse-moi sur ton cœur, serre-moi dans tes bras,
Trompe enfin mes desirs , si tu ne les sens pas ;
Laisse le soin du reste à mon ame égarée.

Que dis-je ? ah ! viens plutôt me dessiller les yeux ,
Viens remettre mes pas dans la route des cieux ;
Viens apprendre à mon cœur , trop plein de ce
qu'il aime ,

H ;

A renoncer au monde... & sur-tout à toi-même :
Qui t'arrête! l'Amour est pour toi sans flambeau:
Que crains-tu près de moi? Quel péril te menace?
La vigne , en s'attachant au bois mort qu'elle
 embrasse ,
Fait-elle reverdir ce stérile rameau ?
Ta foiblesse est ta force , & la victoire est sûre ;
La grace , en toi , n'a point à dompter la nature ;
Le repos de ton cœur est trop bien affermi :
Viens donc, ô mon époux. mon père, mon ami...
Insensée ! A quels vœux j'abandonne mon ame !
Si ton image seule y nourrit tant de flamme ,
Si cette lettre y jette un si grand trouble , hélas !
Que feroit ta présence?... Ah ! ne m'écoute pas ,
Prive-moi pour jamais d'une si chère vue.
Pour jamais!... Quoi! toujours incertaine en mes
 vœux ,
Sans cesse , de remords , de desirs combattue ,
Ne pourrai-je du moins savoir ce que je veux ?
O mille fois heureuse une vierge sacrée ,
Lorsqu'ignorant le monde, & du monde ignorée,
Conduite par la grace en cet asyle obscur ,
Elle présente à Dieu l'offrande d'un cœur pur !
De soins qui lui sont chers tout le jour occupée ,
Sa paupière, la nuit, de pleurs n'est point trempée.
La vapeur du sommeil y coule sans effort ,
Ses songes ne sont point les enfans du remords ,
Sa voix chante de Dieu les merveilles antiques ,
Et, quand son sacrifice est enfin consommé ,
Elle voit s'entr'ouvrir les célestes portiques.

Et vole dans le sein d'un époux bien-aimé :
Mais d'un profane amour, moi qui, triste victime,
Eus , pour vocation , l'impuissance du crime ;
Moi, qu'avec ton image, un Dieu vengeur poursuit,
Jouet d'un vain desir , en proie a mille alarmes ,
J'appelle vainement le sommeil qui me fuit ,
Aux pieds du crucifix, que je baigne de larmes ,
Je lui demande , en vain , de m'arracher à toi ,
Je te trouve toujours entre le ciel & moi...
Qu'entends-je ? Quelle voix ?... on m'appelle...

HÉLOÏSE !

Qui prononce mon nom dans ces lieux où tout dort
Une autre fois , déjà , dans mon ame surprise ,
Cette voix a porté les accens de la mort.

J'errois, pendant la nuit, sous ces voûtes funèbres,
Où, mêlant un jour pâle à d'affreuses ténèbres ,
La lueur d'une lampe éclaire des tombeaux :

Dans ce muet séjour de la froide épouvante ,

Je conjurois la mort de terminer mes maux :

J'embrassois une tombe , il en sortit ces mots :

» Viens, chère & triste sœur; viens, malheureuse

» amante :

» Tes vœux sont exaucés , & ta place est ici ;

» Tu ne nourriras plus un dévorant fouci.

» C'est sous ces marbres froids que le repos habite.

» Jadis , le cœur en proie au trouble qui t'agite ,

» Je n'ai trouvé la paix qu'en ce sombre séjour :

» Un long silence y règne & fait taire les plaintes,

» La superstition y depose ses craintes ;

H. G.

« Carce Dieu qu'on nous peïnt terrible & sans retour,
 « Plus indulgent quel'homme, & jugemoins sévère,
 « Pardonne à la foiblesse, & ne punit qu'en père. »

Je viens, ma sœur, je viens, j'obéis à ta voix:
 Et toi, cher ABEILARD, pour la dernière fois,
 Viens voir ton HÉLOÏSE, & recevoir son ame;
 Contemple sans danger cet objet de ta flâme,
 Sous la main de la mort vois ses traits se flétrir,
 Enseigne à ton amante, apprends d'elle à mourir.
 Vois de son teint déjà les couleurs effacées;
 Ses yeux d'ombres couverts, & ses lèvres glacées...
 O mort, terrible mort! par toi seule éclairée,
 L'homme voit le néant de tout ce qui l'attache.
 Jouet des passions, par elles égaré,
 Leur voile est sur ses yeux, ton bras puissant
 L'arrache.

De nos vœux insensés, hélas! quels sont les fruits?
 Après de courts plaisirs & de trop longs ennuis,
 Un sommeil éternel ferme notre paupière,
 Nos vains projets & nous, tout rentre en la poussière.

Que de tes jous le ciel protège le flambeau,
 Mais lorsqu'ils s'éteindront, que le même tombeau
 Réunisse ABEILARD avec son HÉLOÏSE.

Qu'on y grave nos noms: il suffit qu'on les lise.
 Si, dans ces tristes lieux, par l'amour amenés,
 Quelques amans un jour y visitent nos cendres,
 Courbés sur notre marbre, & les fronts inclinés:
 Ah! diront-ils, baignés des larmes les plus tendres,
 Pussions-nous, en aimant, être plus fortunés!

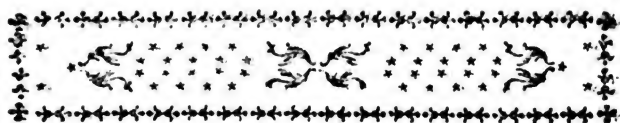
HÉLOÏSE.

S C È N E S
EXTRAITES
D' H É L O I S E
ET D' ABEILARD,
PIECE DRAMATIQUE;
EN CINQ ACTES ET EN VERS,
P A R M. G U I S,
DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

AVERTISSEMENT.

LE Drame où nous avons puisé les Scènes suivantes, a paru en 1752. Si M. Guis ne s'étoit point tant écarté de la vraisemblance, & qu'il eût suivi plus fidèlement, dans la composition de son Drame, l'histoire que tout le monde fait des Amours d'ABEILARD & d'HÉLOÏSE, nous nous serions moins bornés dans notre extrait. Nous savons que tout auteur y est souvent forcé pour le nœud & l'intrigue d'une pièce quelconque, & qu'il en a même la liberté, quand le sujet qu'il a choisi manque absolument d'intérêt. Ce Drame, en général, renferme des beautés de détails qui font honneur à M. Guis, connu avantageusement dans la république des lettres; les scènes que nous rapportons sont les deux dernières de son poëme, pour les rendre plus intéressantes, nous avons cru pouvoir faire quelques changemens à celle qui les précède.





S C È N E S
E X T R A I T E S
D'HÉLOÏSE
ET D'ABEILARD,
PIECE DRAMATIQUE.



*Il faut supposer qu'un ami d'ABEILARD
vient annoncer à HÉLOÏSE la fâcheuse
nouvelle de l'horrible accident arrivé
à son Epoux.*

HÉLOÏSE, UN AMI D'ABEILARD.

L'AMI D'ABEILARD.

QU'EL attentat affreux ! Quel funeste destin !
Dans ce monde, HÉLOÏSE, il n'est rien de certain...
Vous n'avez plus d'époux... que vous êtes à
plaindre....

HÉLOÏSE tremblante.

Que m'apprenez-vous ?... Ciel !

L'AMI D'ABEILARD.

Il n'est plus tems de feindre...

ABEILARD....

HÉLOÏSE, *avec effroi.*

Il est mort!.. dites-moi par quels coups :

L'AMI D'ABEILARD.

Il n'est pas mort pour lui, mais il est mort pour vous.

HÉLOÏSE, *étonnée.*

Quel est donc ce mystère?... & que voulez-vous dire?...

L'AMI D'ABEILARD.

On a détruit en lui l'homme sans le détruire...

Tendre HÉLOÏSE!... Enfin, pour vous parler sans fard,

Il est mort sans mourir... il est vivant sans vivre...

ABEILARD n'est plus homme.... il n'est plus qu'ABEILARD...

HÉLOÏSE, *que les larmes suffoquent.*

Je me meurs....

L'AMI D'ABEILARD.

Ses sanglots m'empêchent de poursuivre...

Je ne puis voir couler des pleurs de si beaux yeux.

HÉLOÏSE, *seule, toute éplorée.*

Puis-je jamais survivre à ma douleur mortelle...

Cher époux, c'est donc là le précipice affreux

Qu'a creusé sous tes pas mon amour malheureux ?
Les regrets , la douleur , une honte éternelle ,
Peut-être même encor ta mort ,
Mais une mort effroyable & cruelle ,
Vont être désormais ton sort !

Voilà la triste dot que t'apporte HÉLOÏSE !

Oui. C'est moi seule , hélas ! qui fais tous tes
maux ,

N'en cherche point la cause ailleurs...

Lorsqu'à te voir mon oncle m'eut soumise ,
C'est moi qui la première , égarant ta raison ,
De l'amour en ton sein ai versé le poison !

C'est moi , qui , me prêtant aux plus tendres
maximes ,

Ai pris plaisir d'entretenir ces feux

Qui rendent les amans heureux ,

Mais que le ciel traite d'illégitimes.

J'ai contre toi fait servir mes appas ,

Tristes dons , dont ce ciel en m'ornant m'a punie !

Par des liens secrets j'ai voulu t'être unie.

J'ai tout fait , en un mot , pour hâter ton trépas.

Ce souvenir me déconcerte !...

Cherchons , pour nous cacher , quelques lieux
inconnus ,

Quelque antre obscur dans une île déserte ,
Où mon nom ni le tien ne soient point parvenus.

Fuyons le monde... Oui. je ne verrai plus

Mes crimes , ni les ciels , ni tes maux , ni ma perte.

Et je vais... Mais que vois-je ? ABEILLARD est-ce
vous ?

A B E I L A R D.

Le reconnoissez-vous encore ,
Cet objet malheureux du céleste courroux ,
Ce vil rebut que tout le monde abhorre ?

H É L O I S E.

Épargnez-vous ce titre détesté.
N'êtes-vous pas toujours cet ABEILARD aimable,
Cet homme par-tout respecté ?

A B E I L A R D.

Au nombre des mortels je ne suis plus compté.
Allez. Fuyez un misérable.
J'ai trop vécu.

H É L O I S E.

Respectez vos vertus.

Vivez.

A B E I L A R D.

Vous ignorez mon destin déplorable.

H É L O I S E.

Non. Je fais tout.

A B E I L A R D.

Ne me voyez donc plus.

H É L O I S E.

Un semblable discours vous offense & m'outrage.
Mes barbares parens l'avoient ainsi pensé.
Ils ont cru que , rampant sous un vil esclavage,
J'étois des passions le jouet insensé ;

Et que, courant après un spécieux fantôme ,
Mon cœur dans ABEILARD n'avoit cherché qu'un
homme ;

Ils ont cru me punir en vous sacrifiant ;
Mais leur espérance est trompée.

Par le plus foible endroit les cruels m'ont frappée.
Sans m'ôter mon amour , ils m'ôtent mon amant.
Je ne suis point changée , & lorsque je vous aime,
Dans vous , cher ABEILARD , je n'aime que vous-
même.

S'il prétendoient en effet me punir
De cet amour qui les irrite ,
Leur fureur devoit vous ravir
Vos vertus & votre mérite ,
Alors j'aurois pu vous haïr.

A B E I L A R D.

Oh d'un amour parfait effort sublime & rare !
Quel cœur ! j'eusse été trop heureux !
Quoi ! tandis qu'un abyme affreux
Pour jamais de vous me sépare ,
Quand j'éprouve l'horreur du sort le plus barbare ,
Quand je deviens à moi-même odieux ,
Vous m'aimez , vous brûlez toujours des mêmes
feux ?

H É L O I S E.

Ah ! que plutôt HÉLOÏSE périsse ,
Avant que cet objet qui la fut enflammer...

A B E I L A R D.

Arrêtez , HÉLOÏSE : il n'est plus tems d'aimer.
Il est tems que sur soi chacun de nous gémissé...

Avant que du ciel en courroux ,

Le bras sur nous s'appesantisse ,

Cherchons à prévenir ses coups ,

Et par nos pleurs désarmons sa justice.

Il commence déjà par nous humilier.

Sa vengeance bientôt va nous sacrifier

Comme de coupables victimes ,

Si nous ne nous hâtons de nous purifier.

Vos malheurs & mes maux sont le fruit de nos crimes.

Loin de nous plaindre , il faut les recevoir ,

Et les recevoir avec joie.

Ils sont notre ressource , ils sont l'unique espoir

Que le ciel quelquefois aux criminels envoie.

Croyez-en , ABEILARD , & sans temporiser...

Faisons....

H É L O I S E.

Eh bien! parlez. Que faut-il que je fasse?

A B E I L A R D.

Par un prompt repentir mériter notre grace.

Le ciel est offensé , nous devons l'appaiser.

Au folles passions asservis l'un & l'autre ,

Nous leur avons , pour nos contentemens ,

Sacrifié tous nos momens.

Vous faisiez mon bonheur , je travaillois au vôtre.

Toujours charmés , toujours charmans ,
Chaque jour , chaque instant augmentoit nos
délices.

Ces beaux tems ne font plus. D'affreux événemens
Ont changé ces plaisirs en autant de supplices ,
Qui , par de justes châtimens ,
Vengent le ciel de nos dérèglemens.

C'est à nous d'achever cet important ouvrage.
Le monde est cette mer où nous fîmes naufrage ;
Vous entendez encor ses fiers mugissemens ;
Nous périrons sous ses flots écumans ,
Si nous ne regagnons au plutôt le rivage.
Fuyons.

H É L O I S E.

Et dans quels lieux dois-je porter mes pas ?

A B E I L A R D.

Après l'ignominie où notre sort nous jette ,
Le cloître est la seule retraite
Où nous puissions en paix attendre le trépas.

H É L O I S E.

Comment , le cœur brûlé d'un flamme inquiète ,
Oserai-je embrasser le plus saint des états ?
Quoi ! quand mes passions me déclarent la guerre ,
Trouverai-je la paix ailleurs ?
Quoi ! lèverai-je au ciel des yeux noyés de pleurs ,
Ces yeux toujours attachés à la terre ?
Voile , sacrés autels , salutaires rigueurs ,
Vœux augustes , retraite austère ,

Étoufferez-vous mes ardeurs ?

Le juste ciel , toujours terrible en sa colère ,
Lui, qui ne veut de nous qu'un hommage sincère,
Écouterait-il les douleurs

D'une victime involontaire ?

Et changeant notre état, changera-t-il nos cœurs ?

A B E I L A R D.

Oui. Le ciel peut dans nous opérer ces miracles.
Commençons seulement : & bientôt ses faveurs
Surmonteront tous les obstacles.

H É L O I S E.

Vous le voulez ?

A B E I L A R D.

J'ose vous en prier.

Jusqu'ici l'univers , témoin de nos tendresses ,
A connu nos erreurs , a compté nos faiblesses.
Après l'avoir séduit , il faut l'édifier.

H É L O I S E.

Allons donc nous sacrifier.

A B E I L A R D.

Que de vertus ! Reçois ce sacrifice ,
O ciel , & puisses-tu nous devenir propice !
Adieu. Voici l'instant qui va nous séparer.

H É L O I S E.

Hélas !

A B E I L A R D.

J'entends votre cœur soupirer.



En ces derniers momens soyez plus magnanime;
Et par l'effort d'une vertu sublime,
Montrez qu'on peut, sans murmurer,
Quitter tout ce qu'on aime, & tout ce qu'on
estime...

Mais moi-même je tremble, & je sens que ma
voix...

HÉLOÏSE.

Je vous perds donc ! au moins, puisqu'encor je
vous vois,

Soutenez ma vertu chancelante, indécise.

ABEILARD.

Le ciel prendra ce soin, si vous êtes soumise.

Abandonnez-lui tous vos droits

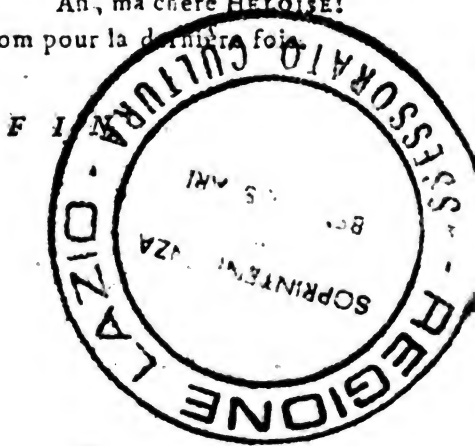
HÉLOÏSE.

Ah ! mon cher ABEILARD !

ABEILARD.

Ah, ma chère HÉLOÏSE !

J'ai prononcé ce nom pour la dernière fois.



2000000000
124133



T A B L E

DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome II.

*L*ETTRE amoureuse d'Héloïse à Abeilard ,
traduite de l'anglois de Pope , par M. C**.
précédée d'un Avis & d'un Avant-propos. Page 1

*Lettre d'Abeilard à Héloïse , traduite librement
du latin , par M. C** , pour servir de
réponse à la Lettre précédente , avec un
Sommaire. 23*

Idée des Amours d'Héloïse & d'Abeilard. . 47

*Epître amoureuse d'Héloïse à Abeilard , tra-
duite de l'anglois de Pope , par M. Colar-
deau , de l'académie françoise , avec un
Avant-propos. 59*

*Epître d'Abeilard à Héloïse , imitée & mise
en vers , d'après la lettre d'Abeilard de
M. C** , servant de réponse à celle d'Héloïse ,
par*

TABLE DES MATIÈRES. 193

<i>par M. Pope , précédée d'un Avertissement & d'un Avant-propos</i>	81
<i>Épître d'Héloïse à Abeilard , mise en vers par M. Feutry ; d'après la lettre de M. Pope.</i>	95
<i>Épître d'Abeilard à Héloïse par M. Dorat , pour servir de réponse à l'Épître précédente , avec un Avertissement.</i>	111
<i>Épître d'Héloïse à Abeilard , imitée de Pope , par M. Mercier , précédée d'un Avertisse- ment.</i>	125
<i>Épître d'Abeilard à Héloïse , par M. Dorat , pour servir de réponse à l'Épître précédente , avec un Avertissement.</i>	139
<i>Épître d'Héloïse à son époux , abbé de Saint- Gildas de Ruys , par M. G** Dourxigné , précédée d'un Avant-propos.</i>	151
<i>Épître d'Abeilard à son épouse , traduite libre- ment en vers , d'après une des Lettres latines d'Abeilard à Héloïse , par M. C** , pour</i>	
<i>Tome II.</i>	I

194. TABLE DES MATIÈRES.

*servir de réponse à l'Épître précédente ,
avec un Avant-propos. 169*

*Épître d'Héloïse à Abeilard , imitée de Pope ,
par M. Saurin , de l'Académie françoise. 175*

*Scènes extraites d'Héloïse & d'Abeilard , pièce
dramatique , en cinq actes & en vers , de
M. Guis , de l'Académie de Marseille ,
précédées d'un Avertissement. 183*

Fin de la Table.





Н
М. С. Г.
МОСБУКНИГА

Ц. 4 р.

